

Awra Amba, une expérience actuelle de socialisme utopique

Robert Joumard

► **To cite this version:**

Robert Joumard. Awra Amba, une expérience actuelle de socialisme utopique. pp.87, 2012. hal-00916548

HAL Id: hal-00916548

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00916548>

Submitted on 10 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Robert JOUMARD

Awra Amba,

ሃው-ኖ ሃልሆቻ

une expérience actuelle de socialisme utopique

ወቅት-ገጠ- ህዝብ ስራ ስራ ስራ ስራ



juin 2012

Robert Joumard est directeur de recherche émérite (Ifsttar), à Bron, France.

Contact : robert.joumard@laposte.net

Résumé

Cette étude est une synthèse de la littérature disponible sur la communauté idéale éthiopienne d'Awra Amba, c'est-à-dire essentiellement de quatre rapports de master et secondairement de reportages et témoignages. Cela permet de rapporter l'évolution historique tourmentée de cette communauté créée en 1972 par un petit groupe de paysans analphabètes autour de l'un des leurs. Nous présentons ensuite les valeurs – honnêteté, égalité, solidarité, rationalisme – qui fondent la communauté et sont au cœur de son mode de vie. Puis nous présentons l'organisation sociale de ce village de 400 habitants, à travers ses institutions, ses activités économiques, l'égalité des sexes notamment dans le travail, le mariage, la solidarité entre membres et notamment envers les plus vieux, les activités des enfants, les funérailles et la gestion des conflits internes. Enfin nous portons une attention particulière à l'éducation qui est une priorité pour la communauté, ainsi qu'aux relations avec les communautés voisines, les autorités et les Éthiopiens en général, ainsi qu'avec les étrangers. Nous pointons en conclusion quelques risques pour le développement futur de cette expérience riche d'enseignements.

Summary

Awra Amba, a current experiment of utopian socialism.

This is a review of the available literature on the Ethiopian utopian community of Awra Amba, i.e. mainly of four master reports and secondly of news reports and accounts. It allows us to show the troubled historic evolution of this community founded in 1972 by a small group of illiterate peasants around one of them. Then, we present the values – honesty, equality, solidarity, rationalism – which are founding the community and are at the heart of its pattern of living. Next we present the social organization of this village of 400 inhabitants, through its institutions, economic activities, gender equality, especially at work, marriage, solidarity between members and especially with the elders, children activities, funeral and management of internal conflicts. Finally, we look in depth at education, which is a priority for the community, and at the relationships with neighbouring communities, authorities and generally Ethiopians, as well as foreigners. In conclusion, we focus on some dangers for the future development of this experiment full of lessons.

አጭር መግለጫ

አውራ አምባ፣ ወቅታዊው ኅብረተ ሰብአዊ አንዋንዋር።

ይህ ዋናነት ኢትዮጵያ ውስጥ የሚገኘው ምኞታዊው አውራ አምባ ኅብረተ ሰብን በሚመለከት ተጽፎው የሚገኙትን ልዩ ልዩ ጽሁፎች ፣ ማለትም በተለይ አራት የማስተራት ምርምሮችንና በተጨማሪም የተለያዩ ዘገባዎችንና ምስክሮችን ያቀነባበረ ነው ። ይህም በ1972 ዓ/ም በጥቂት አርሶ አደሮች የተጠነሰሰውን የአውራ አምባ ኅብረተ ሰብን ታሪካዊ ሂደት ለማብራራት ይረዳል ። በመቀጠል የአውራ አምባን ባህልና ዋና መሠረት የሆኑትን ፣ ማለትም ሀቀኝነት እኩልነት ትብብርና አስተዋይነትን እናቀርባለን ። ከዚያም በኋላ ይህ 400 ነዋሪ ያለው መንደር ኅብረተ ሰቡን በምን አይነት መልኩ እንዳቀናጀ የምናሳየው ፣ ተቋማቱን፣ የኢኮኖሚ እንቅስቃሴውን፣ ሴቶችና ወንዶች በተለይ በሥራ መስክ ላይ የሚያሳዩትን እኩልነት፣ የጋብቻ ስርአቱን፣ የኅብረተ ሰቡን ትብብርና ለአላውንቶች የሚሰጠውን ልዩ እንክብካቤ፣ የልጆችን ሥራና ግዴታ፣ የቀብር ሥርአቱንና በኅብረ ሰቡ ውስጥ የሚከሰተውን ችግር አፈታት እየገለጽን ይሆናል ። በመጨረሻም ለኅብረተ ሰቡ አንጋፋ ለሆነው ለትምህርትና ፣ እንዲሁም አካባቢያቸው ከሚገኙት ብሔረ ሰቦች ከባለሥልጣናትም ሆነ ባጠቃላይ ከኢትዮጵያን ጋርና ከውጭ ሀገር ዜጎች ጋር ላላቸው ግንኙነት ልዩ የሆነ ትኩረት እንሰጠዋለን ። በመደምደሚያም ይህ ከፍተኛ ትምህርት የሚሰጥ አኗኗር ፣ በሂደቱ ላይ ሊደርስበት የሚችለውን አንድ አንድ ችግር እንጠቁማለን ።

Remerciements

Nous remercions Senait Degife pour son aide sur place, Ayalew Gebre, de l'Université d'Addis Abeba, pour son aide dans la recherche bibliographique, Hayat Omar pour la traduction en amharique, ainsi que Menouèr Boughedaoui et Claudine Crespo pour leur aide ponctuelle.

Table des matières

Synthèse	5
Executive summary	8
መግለጫ	11
Introduction	13
1. Méthode	15
1.1. Sources	15
1.2. Critique des sources	16
1.3. Méthode de travail	17
2. Historique et situation géographique	19
2.1. Un démarrage visionnaire et difficile	19
2.2. Population de la communauté	23
2.3. Situation géographique	25
3. Valeurs et principes	33
3.1. Honnêteté	35
3.2. Égalité	35
3.2.1. Égalité des sexes	35
3.2.2. Égalité enfants-adultes	36
3.2.3. Égalité des être humains	37
3.3. Solidarité	37
3.4. Rationalisme	38
3.4.1. Dieu est partout... et nulle part	38
3.4.2. Travail	40
3.4.3. Rigorisme ?	41
4. Organisation sociale	43
4.1. Institutions	43
4.2. Activités économiques	46
4.3. Égalité des sexes dans le travail	51
4.4. Famille	54
4.4.1. Mariage	54
4.4.2. Divorce	57
4.4.3. Foyer	58
4.5. Respect mutuel et solidarité	59
4.5.1. Les enfants à Awra Amba	59
4.5.2. Réunion de famille bimensuelle	60
4.5.3. Solidarité entre générations	60
4.6. Funérailles	62
4.7. Gestion des conflits internes à la communauté	63
5. Éducation	65
5.1. Éducation mutuelle	65
5.2. École publique	67
5.3. Niveau d'éducation	70
6. Relations avec l'extérieur	73
6.1. Relations avec les communautés voisines	73
6.2. Relations avec les autorités et les Éthiopiens	74
6.3. Relations avec les étrangers	76

Conclusion	77
Annexe : Petites incertitudes	83
Références.....	85

Synthèse

Dans la longue lignée des expériences de socialisme utopique, le village éthiopien d'Awra Amba est une communauté de la Région Amhara construite sur les valeurs humanistes qu'elle met en œuvre à travers son mode de vie.

Cette étude est une synthèse de la littérature disponible sur cette communauté, c'est-à-dire essentiellement de quatre rapports de masters éthiopiens (Atnafu, 2005 ; Yirga, 2007 ; Yassin, 2008 ; Mekonnen, 2009) et secondairement de reportages et témoignages éthiopiens et étrangers entre 2006 et 2012. Nous présentons tout d'abord notre propre méthode, c'est-à-dire les sources que nous avons utilisées avec un regard méthodologique critique, puis le mode de présentation des nombreuses données recueillies qui nous permettent de tracer une peinture assez précise de cette expérience originale, que nous tentons de comparer assez systématiquement à la société rurale amhara.

La communauté a été fondée par Zumra Nuru en 1972. Dès son jeune âge, ce visionnaire d'origine paysanne pauvre se rebella contre l'injustice, les mauvais traitements et la malhonnêteté qu'il voyait dans sa propre famille et autour de lui dans la société amhara traditionnelle patriarcale et croyante. Il voyage dans la région pour trouver des gens qui partagent ses idées. Finalement il réunit une vingtaine de personnes qui fondent la communauté de paysans d'Awra Amba sur une cinquantaine d'hectares. Mais les voisins sont scandalisés par l'égalité entre les sexes, les droits des enfants et leur absence de religion. S'ensuit une période troublée pour la communauté, mêlant prison pour son leader et exil à plusieurs centaines de kilomètres pendant plusieurs années. La communauté redémarre finalement en 1993 sur son site actuel et se développe.

Les chiffres indiqués par les différents auteurs permettent de reconstituer l'évolution de sa population qui passe par un minimum de moins de vingt personnes pendant la période d'exil à plus de 400 actuellement. Nous comparons sa composition par sexe et par tranche d'âge avec la population rurale voisine du Sud Gondar. Nous situons ensuite Awra Amba au sein des différentes structures administratives éthiopiennes, dont on présente les principales caractéristiques géographiques, démographiques et économiques.

Awra Amba est un village très fortement uni par une culture et des idéaux, qui le distinguent de la société amhara et des villages environnants. C'est d'abord une communauté qui partage des valeurs : vivre à Awra Amba signifie partager et défendre ces valeurs. Les principales valeurs citées par les différents auteurs sont assez variées, mais nous les regroupons finalement en honnêteté, égalité et notamment égalité des sexes, solidarité des êtres humains, travail et absence de religion ou rationalisme. Nous détaillons chacune de ces valeurs sur le plan conceptuel telles que les défend la communauté d'Awra Amba, d'après les différents auteurs.

Nous présentons ensuite sous ses différents aspects l'organisation sociale de la communauté, qui est particulièrement élaborée : il s'agit des structures de la communauté, de ses activités économiques, puis des relations sociales, à travers l'égalité des sexes dans le travail, le mariage, le divorce et la construction du foyer familial, la place spécifique et originale des enfants, la solidarité avec les plus fragiles, les funérailles, et enfin les modes de gestion des conflits internes à la communauté.

En termes d'institutions, Awra Amba est organisé en deux structures : la communauté, qui regroupe l'ensemble des habitants qui partagent des valeurs et un mode vie, et la coopérative de travail qui regroupe les trois quarts des membres de la communauté. Les décisions les plus importantes pour la coopérative sont discutées et décidées en assemblée générale des coopérateurs, qui élit les membres d'une quinzaine de comités ; ceux-ci mettent en application les décisions des assemblées générales et gèrent collectivement les différents volets de l'activité du village. Les femmes comptent pour 44 % des membres des comités, qui sont révocables à tout moment.

L'économie d'Awra Amba est partiellement agricole, mais les surfaces disponibles sont très inférieures à ce qu'elles sont dans la région : de 0,2 à 0,4 ha/foyer à Awra Amba selon les auteurs, pour 2,1 ha/foyer dans la région. Les principales productions agricoles sont le *tef*, le maïs (ou le sorgho) et les haricots secs, ainsi que les produits issus d'un petit cheptel. Les rendements sont supérieurs aux rendements régionaux d'environ un quart. Ne pouvant vivre uniquement de l'agriculture étant données la pauvreté et la rareté du sol, ils se sont diversifiés vers le tissage, la meunerie et le commerce. Ces activités sont menées pour l'essentiel au sein de la coopérative, sauf le tissage dont une part importante se fait au domicile de chacun et appartient au domaine privé.

Ces activités fournissent un revenu moyen par habitant qui semble légèrement supérieur à celui de la région, mais les chiffres fournis ne sont pas très clairs, voire contradictoires. Les besoins alimentaires des habitants semblent néanmoins entièrement couverts tout au long de l'année, alors que les deux tiers des paysans amharas ne couvrent leurs besoins alimentaires que neuf mois sur douze.

Nous détaillons ensuite la participation aux différentes tâches agricoles, artisanales et ménagères des femmes et des hommes, ainsi que des jeunes, filles et garçons. Pour l'essentiel, ces tâches sont réparties selon les capacités de chacun et non selon son sexe. Les données d'enquête rassemblées montrent qu'il y a égalité dans le couple comme producteurs, comme consommateurs, comme responsables des tâches et travaux et comme responsables de la famille.

Le mariage est l'affaire des futurs époux, leurs parents n'ayant aucun rôle, contrairement à la norme amhara traditionnelle. Les études nous donnent des statistiques assez précises de l'âge du mariage que nous comparons aux statistiques régionales. Il apparaît qu'il n'y a pas de mariage précoce à Awra Amba, les jeunes femmes se mariant généralement entre 19 et 22 ans, et les jeunes hommes entre 20 et 25 ans, alors que dans la population rurale régionale, 5 % des garçons et 8 % des filles de 10 à 14 ans sont déjà mariés. Les couples ont en moyenne un enfant de moins que chez leurs voisins de la région. Le divorce se fait sans formalité par consentement mutuel, les biens des époux étant partagés à égalité.

La solidarité et le respect mutuel entre membres d'Awra Amba sont notamment mis en œuvre vis-à-vis des enfants : ils ont trois devoirs bien distincts : aller à l'école, jouer, et aider au travail de la communauté. Leur participation aux tâches ménagères et surtout agricoles est cependant très faible, mais tous vont à l'école le plus longtemps possible selon leurs capacités et sont encouragés à l'étude en dehors de l'école. La solidarité passe aussi par un système de prise en charge des femmes proches de l'accouchement, des malades et des personnes âgées.

Contrairement au cas de la société rurale amhara où les funérailles sont l'occasion de grands rassemblements des proches accompagnés de lamentations spectaculaires, elles ne mobilisent à Awra Amba que quelques personnes pendant quelques heures. Ces rites mortuaires correspondent au système social et culturel d'Awra Amba, dont les membres ne croient guère à la vie après la mort et privilégient la vie sur terre.

Enfin, pour gérer les conflits au sein des couples et entre membres de la communauté, plusieurs instances permanentes ont été mises en place qui semblent très efficaces pour rétablir le dialogue et gérer les conflits avec sagesse.

Nous étudions ensuite en détail l'éducation au sein de la communauté, car celle-ci y attache une importance particulière. L'éducation est tout autant orientée vers la promotion du groupe que vers la promotion de l'individu. Awra Amba a mis en place tout d'abord un système d'auto éducation ou d'éducation mutuelle, pour les adultes, et surtout pour les jeunes enfants qui ne vont pas encore en primaire et les écoliers en dehors de l'école. Cette éducation est assurée par des élèves plus âgés et par des adultes du village, avec notamment une école maternelle et une bibliothèque bien fournie en ouvrages techniques.

Tous les enfants en âge de l'être sont scolarisés. Ils sont très actifs dans les clubs sociaux et éthiques de l'école, très à l'aise dans les discussions de groupe, très studieux, mais assez peu ouverts aux

élèves des autres villages. Les enseignants les trouvent plus travailleurs, plus éthiques et plus coopératifs que les enfants des villages environnants. En conséquence, le niveau d'éducation des membres de la communauté d'Awra Amba, tous d'origine paysanne, est nettement supérieur à celui des communautés rurales de la région, avec relativement peu de différences entre les sexes.

Nous étudions enfin les relations de la communauté avec les communautés voisines, caractérisées par la méfiance : Awra Amba est perçu par ses voisins comme une caste déviante, suspecte, secrète, cruelle, paresseuse et païenne, tandis que les membres d'Awra Amba ne fréquentent guère leurs voisins. Cette méfiance est due aux différences de culture considérables et au passé gravement conflictuel entre les deux groupes. Elle serait très atténuée aujourd'hui. En revanche, les relations avec les autorités régionales et éthiopiennes sont excellentes, Awra Amba accueillant de très nombreux visiteurs et étant cité en exemple très fréquemment. Par contre, la communauté n'est guère intéressée par les expériences extérieures.

En conclusion, nous tentons de montrer en quoi cette expérience participe aux luttes d'émancipation, dans la lignée des communautés dites de socialisme utopique qui visent à la création de communautés idéales ici et maintenant. C'est une pierre de plus dans le mouvement actuel de renaissance des pays et des citoyens que l'on disait « sous-développés ». Awra Amba est donc par de nombreux aspects un exemple vivant pour les communautés voisines, pour l'Éthiopie, et au-delà pour l'émancipation des citoyens et des peuples, quel que soit leur niveau de développement, y compris en Europe. Cette communauté utopique pourrait cependant devoir faire face à des risques dangereux pour sa pérennité. Il s'agit notamment de l'endogamie, de la non ouverture au monde, de l'hétérogénéité et de la sclérose par le mythe. Enfin nous suggérons quelques pistes de recherche qui permettraient de mieux comprendre cette expérience, et peut-être de la favoriser.

Executive summary

Awra Amba, a current experiment of utopian socialism.

In line with the long list of experiments of utopian socialism, Awra Amba is a community in the Amhara Region (Ethiopia) built on humanist values, which are implemented through its life style.

This study is a review of the available literature on this community, i.e. mainly of four Ethiopian master reports (Atnafu, 2005; Yirga, 2007; Yassin, 2008; Mekonnen, 2009) and secondly of Ethiopian and foreign news reports and accounts between 2006 and 2012. In a first step, we present our own methodology, i.e. the sources we used from a critical methodological point of view, then the numerous data collected, allowing us to draw a quite accurate picture of this original experiment. We try then to compare it quite systematically to the Amhara society.

The community was founded by Zumra Nuru in 1972. From his first years, this visionary from poor peasant origin rebelled against injustice, ill-treatment and dishonesty he was observing in his own family and around him in the traditional Amhara society, patriarchal and believing in God. He traveled in the region in order to find people sharing its ideas. Finally, he gathered around twenty people who established the peasant community of Awra Amba on around fifty hectares. But the neighbours were outraged by the fact that the men, women and children of Awra Amba had the same rights, and by the absence of religion in the community. A disturbed period followed with jail for the leader and exile at several hundred kilometres for several years. The community started again in 1993 on its present location and began to expand.

The data given by the various authors allow us to reconstruct the evolution of its population, going through a minimum of less than twenty people during exile to more than 400 now. We compare its composition per sex and age bracket with the neighbouring rural population of South Gondar. We describe the different administrative structures to which belongs Awra Amba, in terms of main geographical, demographical and economic characteristics.

In Awra Amba people share a strong culture and ideals, which differentiate them from the Amhara society and the neighbouring villages, and above all they shared common values: To live in Awra Amba means to share and to defend these values. The main values cited by the various authors are honesty, equality and especially gender equality, solidarity between human beings, work and absence of religion or rationalism. We examine each of these values as concept, in the way they are supported by the Awra Amba community according to the literature.

Then we present the various aspects of the social organisation of the community, which is especially developed: the community structures, the economic activities, then the social relationships, through the gender equality at work, marriage, divorce and family household design, the specific and original situation of children, solidarity with the most fragile, funeral, and finally the management of internal conflicts.

In terms of institutions, Awra Amba is organized in two structures: the community which gathers all the inhabitants who share same values and life style, and the work cooperative involving three quarters of the community members. The main decisions of the cooperative are discussed and decided in general assembly of members, which elects the members of about fifteen committees; These committees are implementing the general assembly decisions and managing collectively the various types of activities of the village. Women account for 44 % of the committee members, who can be dismissed at any time.

The economy of Awra Amba is partially agricultural, but the available lands are much smaller than those in the region: between 0.2 and 0.4 ha/household at Awra Amba according to the author, but 2.1 ha/household in the region. The main agricultural productions are *teff*, maize (or sorghum) and

beans, together with products from a small livestock. The yields are higher than regional ones by around 25 %. As they cannot live only from agriculture due to soil poverty and scarcity, they diversified their activities with weaving, milling and trade. These activities are conducted mainly within the cooperative, except weaving, of which an important part is made by each family at home and is privately managed.

These activities provide an average income per inhabitant, which seems slightly higher than the regional one, but data provided are not very clear, sometimes contradictory. The food needs of the inhabitants seem nevertheless fully covered all over the year, while two thirds of Amhara peasants cover their food need for nine month a year only.

Then we examine the participation to the different agricultural, artisan and household tasks of women and men, together with girls and kids. These tasks are mainly distributed according to capacities of each one and not according to the sex. The survey data provided show that there is equality between couple members as producers, as consumers, and in terms of task and work responsibility and of family responsibility.

Marriage is managed by the future spouses, their parents having no role, unlike the traditional Amhara rule. The studies give us quite accurate statistics on marriage age, we compare to regional ones. It appears that there is no early marriage in Awra Amba, the young women getting married usually between 19 and 22, the young men between 20 and 25, while in the regional rural population, 5 % of boys and 8 % of girls between 10 and 14 are already married. The couples have an average of one child less than the neighbouring ones of the region. A couple may divorce without formality by mutual consent, their property being shared equally.

The solidarity and the mutual respect between Awra Amba members are especially implemented for children. They have three tasks well differentiated: go to school, play, and contribute to community work. Their participation to household and firstly agriculture tasks is nevertheless very low, but all are going to school as long as possible according to their capacities and are encouraged to study after school. The solidarity is also implemented through a system of support of women near delivery, ill and elderly.

Contrary to the rural Amhara society where funeral ceremonies are attended by a lot of people with spectacular weeping, they are attended in Awra Amba only by some people for a very short period (a few hours). These funeral rites correspond to the social and cultural system of Awra Amba, whose members do not believe in a life after the death and privilege the life on Earth.

Finally, to manage the conflicts within the couples and between members of the community, several permanent bodies have been implemented. They seem very efficient to facilitate dialogue and manage conflicts in a wise manner.

Then, we study in detail the education within the community, because it is especially important for them. The learning processes are always directed to the promotion of the group's interest, as well as of their own one. Awra Amba implemented a self-help or mutual education system, for adults and mainly for the young children who do not go to school and for school children when not at school. This education is provided by older students and adults from the village, especially through a kindergarten and a library with many technical books.

All the children who are old enough are going to school. They are very active in social and ethic activities at school, very good in group discussions, very studious, but not very open to the students from other villages. The teachers find them more hardworking, more ethical and more cooperative than the children from neighbouring villages. Therefore, the education level of Awra Amba members, all from peasant origin, is far higher than the one of the rural communities of the region, with relatively few differences between men and women.

We look finally at the relationships of the community with the neighbouring communities, characterized by suspicion: Awra Amba people are perceived by their neighbours as a suspicious,

secretive, cruel, lazy, pagan deviant cast group, while the Awra Amba members do not meet often their neighbours. This suspicion is due to the large cultural differences and to the past, seriously antagonistic between both groups. It would be very lightened today. On the other hand, the relationships with regional and Ethiopian authorities are excellent, Awra Amba welcoming a lot of visitors and being cited as an example very often. But the community is not very interested in external experiences.

In conclusion, we try to show how this experiment actually contributes to the struggles for empowerment, in line with the communities of utopian socialism, who aim at creating ideal communities here and now. It takes part in the present movement of revival of the countries and citizens called "underdeveloped" in the past. Therefore Awra Amba is by many aspects a living example for the neighbouring communities, for Ethiopia, and further for the empowerment of citizens and peoples, whichever their development level, including in Europe. This utopian community could nevertheless be exposed to some risks dangerous for its stability. It is especially endogamy, non opening to the world, heterogeneity and sclerosis through myth. Finally, we suggest some research topics able to improve the understanding of this experiment, and maybe to support it.

An English version of this report is also available.

መግለጫ

አውራ አምባ፣ ወቅታዊው ኅብረተ ሰብአዊ አንቀሳቀሶች።

በባህሪውና በእኩልነት ለመኖር ሲደረጉ ከቆዩት መከራዎች ሁሉ፣ ኢትዮጵያ የሚገኘው አውራ አምባ ተብሎ የሚሰየመውና በአማራው ክፍለ ሀገር ውስጥ የሚገኘው ህብረተ ሰብ በእኩልነትና በኅብረተሰብነት ላይ የተመሰረተ ነው ።

ይህ ጽሁፍ፣ ስለ ኅብር ሰቡ የተጻፉትን ልዩ ልዩ ዋናዎችን ፣ ማለትም አራት የማስተራት የምርምርም ዘገባዎችን (አጥናፋ 2005 ፣ ይርጋ 2007 ፣ ያሲን 2008 ፣ መኮንን 2009) ያቀነባበረ ሲሆን ፣ በተጨማሪም የሀገር ውስጥና የውጭ ሀገር የጋዜጣ ዘገባዎችንና ምስክሮችን ያካትታል ። በመጀመሪያ የራሳችንን አቀራረብና አመለካከት ፣ ማለትም የተመረከዝገባቸውን የተለያዩ ምንጮችን የግል አስተያየትና ትችታችንን እያከለን እናቀርባለን ፣ አዚያም ከተለያዩ አቅጣጫ የሰበሰብናቸውና የንደዚህ አይነትን የአንቀሳቀሶች ዘዴ በትክክል እንድናቀርብ ያገዙንን መረጃዎች እንዘረዝራለን ። ይህም ሲሆን አመቺ በሆነ ጊዜ ሁሉ አካባቢው ካለው የአማራ ኅብረተሰብ ጋር ለማስተያየት እንሞክራለን ።

ኅብር ሰቡ የተጠነሰሰው በዙሜ ኑሩ በ1972 ዓ/ም ነው። ገና በጨግላነቱ፣ ይህ ደሀ የባላገር ልጅ አርቆ አስተዋዩ በመሆኑ ፣ አካባቢውም ሆነ እቤተሰቡ ውስጥ የተመለከታቸው ጎጂና ከሀቅ የራቁ ድርጊቶችን በመቃወም ለእኩልነት ይታገል ጀመረ ። በክፍለ ሀገሩም እየተረ ሀሳቡን የሚደግፉ ሰዎችን መፈለግ ጀመረ ። በመጨረሻም፣ ወደ ሃያ የሚጠጉ ሰዎችን ሰብሰቦ ፣ የአውራ አምባ ህብረ ሰብን በህምሳ ኤክታር ላይ ያቅዋቁማሉ ። ይሁን ብንጂ፣ ከአካባቢው ነቀሪዎች ከፍ ያለ ቅዋሜ ይደርስባቸዋል ። ምክንያቱም የአውራ አምባ ህብረ ሰብ ከሀይማኖት ነፃ ከመሆኑም በላይ ፣ የሴትና ወንድ እኩልነትንም ሆነ የልጆችን መብት የሚያስከብር በመሆኑ ። ከዚያም በኢተዮጵያ ውስጥ የተከሰተው ለውጥ ህብረ ሰቡን ከመባታተም በላይ ፣ ዋና መሪውን እስር ቤት በማስገባትና ለብዙ ዓመታት ርቀው በስደተኝነት እንዲኖሩ ያስገድዳቸዋል ። በ1993 ዓ/ም ህብረ ሰቡ ተመልሶ አሁን የሚገኝበት ቦታ ላይ ከንደገና ይደራጃል ።

በተለያዩ ደራሲያን የመዘገቡትን ቁጥር ስንመለከት የአውራ አምባ ህብረ ሰብ ሲጀመርና በስደት ጊዜ ከሃያ በታች የነበረው በአሁኑ ወቅት ከአራት መቶ በላይ መሆኑን ያስገነዝባል ። አቀነባበራቸውን በታያና በእድሜ አካባቢው ከሚገኘው ከደቡብ ጎንደር ህዝብ ጋር እናስተያያለን ። ከዚያም በኢትዮጵያ ውስጥ የአውራ አምባ ኅብረ ሰብ ምን አይነት ቦታ እንደያዘ እናሳይና ፣ በቦት አቀማመጥ በህዝብ ቁጥርና በኢኮኖሚ ረገድ ያለውን ልዩነት እናመለክታለን ።

የአውራ አምባ በባህልና በአስተሳሰብ አንድነት የሰፈነበት መንደር ሲሆን ፣ አካባቢው ከሚገኘው የአማራ ብሔረ ሰብ በጣም የተለየ ነው ። በመጀመሪያ ኅብረ ሰቡ ብዙ ዕሴቶች አሉት ፣ በአውራ አምባ መኖር ማለት ዕሴቶቹን ማክበርና ማስከበር ነው ። የተለያዩ ደራሲያን የጠቀሱአቸው ዕሴቶች በርካታ ቢሆኑም ፣ ዋናዎቹን በተደጋጋሚ የሚጠቀሱት ሀቀኛነት፣ እኩልነት በተለይም የሴትና ወንድ እኩልነት፣ ኅብረተሰብነት፣ ሥራና የሀይማኖት አለመኖር ናቸው ። ይህንኑ የአውራ አምባ ኅብረተሰብ እንዴት እንደሚያከብርና እንደሚያስከብር በቅድመ ተከተል ደራሲያን የመዘገቡት ጽሁፍ ላይ በመመርኮዝ እናብራራለን ።

በመቀጠልም የኅብረ ሰቡን የረቀቀ አቀነባበር እናሳይለን ። በቅድሚያ የኅብረ ሰቡን ግንባታና የኢኮኖሚ እንቅስቃሴ እንመዘግብና ከዚያ የኅብረ ሰቡን የአንቀሳቀሶች ስልት በሚመለከት የሚከተሉትን እንዘረዝራለን ። ይኸውም በሥራ መስክ ላይ ያለውን የሴቶችና ወንዶችን እኩልነት ፣ ጋብቻና ፍቅርን በሚመለከት ፣ ለልጆች የሚሰጠው የተወሰነና ልዩ ቦታ ፣ ከአቅም ደካሞች ጋር ያለው ትብብር ፣ የቀብር ሥርአትና በመጨረሻም በኅብረ ሰቡ ውስጥ የሚከሰተውን ችግር አፈታት ይሆናል።

የአውራ አምባን አደረጃጀት በሚመለከት፣ ኅብረ ሰቡ በሁለት ይዋቀራል ። አንደኛው አጠቃላይ ተከባብሮና ተደጋግፎ የሚኖረው ኅብረ ሰብ ሲሆን ፣ ሁለተኛው በሥራ መስክ ተሳትፎ የሚያደርገው የኅብረ ሰቡ ሦስት አራተኛ ነቀሪ ይሆናል ። የኅብረ ሥራ ማህበሩ ዋና ዋና ውሳኔዎች በአጠቃላይ ጉባዔው ይወሰናሉ ። ይህ ጉባዔ የሚመርጣቸው ኮሚቴዎች በየመስክቸው የተለያዩውን ሥራ ጉባዔው በወሰነው መሰረት በህብረት ያካሂዳሉም ይቆጣጠራሉም ። 44 % የኮሚቴው አባላት ሴቶች ናቸው ፣ አሰፈላጊ በሆነ ጊዜም ይሻራሉ ።

የአውራ አምባ ማህበር ኤኮኖሚ በክፍል ግብርና ነው ። ይሁን እንጂ ያላቸው የእርሻ መሬት ከአካባቢው መሬት ጋር ሲነጻጸር በጣም አነስተኛ ነው ፣ ከተለያዩ ጽሁፎች እንደምንረዳው ፣ የአውራ አምባ ነቀሪዎች በቤተሰብ ከ0,2 እስከ 0,4 ሄክታር ሲኖራቸው ፣ የአካባቢው በቤተሰብ 2,1 ሄክታር ይኖራቸዋል ። ዋናው የእርሻ ምርት ጤፍ ቦቁሎ ማሽላና ቦቁሎ ሲሆን በተጨማሪም አነስተኛ የከብት እርባታም ይገኝበታል ። ውጤታቸው ከአካባቢው በአንድ አራተኛ ከፍ ይላል ። ይሁን እንጂ ምርታቸው ለፍጆታቸው ስለማይበቃ ወደ ተለያዩ አንድ ሽማግሌ የወፍጮና ንግድ መስክ ተሰማርተዋል ። ባብዛኛው ሥራው የሚካሄደው በኅብር ሥራ ማህበሩ ውስጥ ነው ፣ ነገር ግን ዋናውን የሽመና ሥራ እያንዳንዱ በቤቱ ስለሚሠራ የግል ሥራ ሆኖ ይገኛል ።

እኒህ የተለያዩ የገቢ ምንጮች ለኅብረ ሰቡ ካካባቢው የተሻለ ገቢ የሚያስገኝ ቢመስልም ፣ የተመዘገበው ቁጥር አስተማማኝ ካለመሆኑም በላይ አንዳንድ ቦታ ላይ ተቃራኒ ሆኖ ይታያል ። ሆኖም የነቀሪው የእለት ምግብ አመቱን ሙሉ የተማለ ይመስላል ። አካባቢው ያለው አማራው አርሶ አደር ግን የሚሸፍነው ባመት የዘጠኝ ወር ቀለቡን ብቻ ነው ።

ከዚህ በመቀጠል እያንዳንዱ የኅብረ ሰብ አባል በተለያዩው የሥራ መድረክ ላይ የሚያደርገውን አስተዋጽኦ እናብራራለን ። ባብዛኛው

የሥራው ክፍፍያ የሚደረገው በታላቅ ሳይሆን በችሎታ ብቻ ነው። እስካሁን የተካሄደው ዋናነት እንደሚያመለክተው ፣ ባልና ሚስት በምርትም ሆነ በማንኛውም ሀላፊነት ላይ እኩል ናቸው።

ጋብቻ የሠርገኞቹ ጉዳይ ነው ። ቤተሰቦቻቸውን የሚመለከት ነገር ምንም የለም ። የተመዘገበው እስታቲስቲክስ ግልጽ አድርጎ የአውራ አምባ ወጣቶች በልጅነት እድሜአቸው ለጋብቻ እንደሚገኝባቸው ያሳያል ። ባብዛኛው ሴቶቹ ከ 19 እስከ 20 ዓመታቸው ሲያገቡ ፣ ወንድቹ ደግሞ ከ20 እስከ 25 ባለው እድሜአቸው ያገባሉ ። በክፍለ ሀገር የሚገኘው አርሶ አደር ህዝብ ግን ፣ ከ10 እስከ 14 ዓመት ካላቸው ልጆች መሀል ከወንድቹ 5 % ፣ ከሴቶቹ 8 % የሚሆነው በጋብቻ ኑሮ ተረማርተው ይገኛሉ ። በወሊድም ቢሆን የአውራ አምባ ቤተሰብ ውስጥ የልጅ ብዛት ከሌላው በቁጥር አንድ ይቀንሳል ። መፋታትም ቢኖር ፣ በስምምነት ከመካሄዱም በላይ ባልና ሚስት ንብረታቸውን በእኩል ይካፈላሉ ።

መተባበርና መከባበርን ልጆች በተለይ እንዲገነዘቡት ግዴታቸው በሶስት ይከፈላል ፣ ይኸውም ትምህርት ቤት መሄድ ፣ መጫወትና የኅብረት ሥራ ማህበሩን በሥራ ማገዝ ። ይሁን ብንጂ በቤት ሥራም ሆነ በእርሻ ሥራ ተሳትፎአቸው በጣም አነስተኛ ነው ። ሁሉም ለረዥም ዓመታት ትምህርት ቤት ይሄዳሉ ፣ ከትምህርት ቤትም ውጪ ዋናታቸውን እንዲከታተሉ ይጋበዛሉ ። የኅብረ ሰብ ትብብር በወሊድ ላይ ያሉ ሴቶችንም ሆነ በስተኛኝንና አዛውንቶችን ይንከባከባል ።

የቀብር ሥነስርዓትን በሚመለከትም ፣ የአውራ አምባ ኅብረ ሰብ እንደአማራው በለቅሶና ሀዘን ብዙ ሀይልና ጊዜ አያጠፋም ፣ የነውሰ-ሰውች ተመድበው በተወሰነ ጊዜ ሥርዓቱን ያካሂዳሉ ። የአውራ አምባ ኅብረ ሰብ ባህል ፣ ከሞቱ በኋላ ህይወት አለ ብሎ ስለማያምን የምድርን ኑሮ ያበልጣል ።

በባልና ሚስትም ሆነ በኅብረተሰብ መሀል የሚከሰተውን ችግር ለማቃለል የተወከሉት የተለያዩ የፍርድ ኮሚቴዎች ስኬታማ ውጤት ያሰገኛሉ ።

በመቀጠል ፣ የአውራ አምባ ኅብረተ ሰብ ልዩ የሆነ አመለካከት የሚሰጠውን የትምህርት ስነ ሥርዓት በዝርዝር እናብራራለን ። ትምህርት ኅብረተ ሰብን ወደ ፊት ሰማሰኬድ ብቻ ሳይሆን እያንዳንዱን ግለሰብ ክፍ የሚያደርግ ነው ። በመጀመሪያ አውራ አምባ ራሱን በራሱ ማስተማር የሚቻልበትን ሁኔታ ለአዋቂዎች ብቻ ሳይሆን በተለይ ትምህርት ላልጀመሩ ለታዳጊ ልጆችና ለሌሎቹም ከትምህርት ቤት ውጪ አመቻችቶአል ። ይህ ትምህርት የሚካሄደው በእድሜ ጠና ባሉ ወጣቶችና በሰፈሩ አዋቂዎች ሲሆን ፣ የህፃናት መዋያና የተመላ መጽሐፍት ቤትን ያካተተ ነው።

ለትምህርት የደረሱ ልጆች ሁሉ ይማራሉ ። ንቁና አዋኝ ከመሆናቸውም በላይ ፣ የሰብሰባ መድረክ ላይ ሀሳባቸውን ለመስጠት አያፍሩም ፣ ነገር ግን ከሌላ መንደር ልጆች ጋር እምብዛም አይገናኙም ። አስተማሪዎቹም የአውራ አምባ ተማሪዎች ከሌሎቹ በጣም የላቁ ተጣጣሪና ተባባሪ መሆናቸውን ይመሰክሩላቸዋል ። በዚህም ምክንያት የትምህርት ደረጃቸው ከሌሎቹ በጣም ከፍ ያለ ከመሆኑም በላይ ፣ በሴቶችና ወንዶች መሀልም ብዙ ልዩነት አይታይም ።

ከዚህ በመቀጠል የምናተኩረው የአውራ አምባ አባላት ከአካባቢአቸው ነዋሪዎች ጋር ያላቸውን ጥርጣሬ የተመለከት ግንኙነት ላይ ይሆናል ። የአውራ አምባ ነዋሪ በአካባቢው ህዝብ አቅጣጫውን እንደሳተ ሚስጥረኛ ጨካኝ ሰነፍና ህይማኖተ ቢስ ሆኖ ይታያል ፣ የአውራ አምባ ኅብረሰብም ከጎረቤቶቹ ጋር ቅርብ የለውም። ይህ ጥርጣሬ የተከሰተው በሁለቱ መሀል ክፍተኛ የባህል ልዩነት በመኖሩና ፣ ቀደም ሲል መፍትሄ ያላገኘው አስከሬ ያለመግባባት ነው ። በዛሬው ወቅት ችግሩ ቀዝቀዝ ያለ ይመስላል ። በሌላ በኩል ደግሞ አውራ አምባ ከክፍለ ሀገሩና ከኢትዮጵያ ባለሥልጣናት ጋር ያለው ግንኙነት በጣም የላቀ ነው ። አውራ አምባ ብዙ እንግዶችን ያስተናግዳል ፣ በብዙ ቦታም እንደ ምሳሌ ይጠራል ።

በመደምደሚያ ማሳየት የምንሞክረው ፣ በአለም ላይ የሕልም እንጀራ መስሎ የሚታየው የሰዎች በእኩልነትና በክብር ተዋዶ የመኖርን ስሜት በመከተል ፣ ይህ አመለካከት የሰው ልጅ ለነፃነቱ ለሚያደርገው ትግል አስተዋጽኦ እንዳለው ነው ። እየተገነቡ ያሉ ፣ ኃላ ቀር የሚባሉት ሀገሮች ላይ ለሚደረገው ግንባታ ጭማሪ ያመጣል ። ስለሆነም አውራ አምባ በብዙ መልኩ ፣ ለአካባቢውም ሆነ ለኢትዮጵያ፣ ከዚያም አልፎ ለአውሮፓና ለመላው ዓለም ለሚደረገው የነጻነት እንቅስቃሴ ምሳሌ ሆኖ ሊጠቀስ ይችላል ። ይሁን እንጂ ፣ ይህ አስደናቂ ኅብረተሰብ ዘላቂታማ ለመሆን ብዙ ችግሮችን መወጣት ይኖርበት ይሆናል። በተለይም ከኅብረተሰብ ውጪ ጋብቻ ስለማይፈጸምና ከክስሳቸው ውጪ ካለው ብኔረሰብ ጋር ግንኙነት ስለሌላቸው ። በመጨረሻ ይህንን የኑሮ ስልት የበለጠ ለመረዳትና ብሎም ለማስፋፋት ይረዳ ዘንድ አንዳንድ ለዋናት የሚሆኑ ነጥቦችን ለማሳየት እንሞክራለን ።

ይህ ዘገባ በእንግሊዘኛም ተተርጉሞ ይገኛል ።

Introduction

Le village éthiopien d'Awra Amba est une communauté déjà ancienne au mode de vie proprement extraordinaire, notamment pour l'égalité homme - femme, la solidarité, l'absence de religion, l'honnêteté, le travail, la démocratie. Un ferment d'émancipation.

Awra Amba s'inscrit dans la longue lignée des communautés utopiques comme les Adamites de Bohême au 15^e siècle, la Mission jésuite du Paraguay de 1609 à 1768, les usines modèles de Robert Owen dans les années 1820 en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, le Familistère de Guise en France créé par l'industriel Jean-Baptiste Godin qui dura de 1849 à 1968 et compta 2000 membres à la fin du 19^e siècle, le phalanstère de la Réunion au Texas de 1853 à 1875, grande ferme qui alla jusqu'à 5000 hectares, les Icaries étatsuniennes de la seconde moitié du 19^e siècle, finalement les communautés hippies des années 1960-70, ou l'aventure d'Auroville qui regroupe près de 2000 personnes en Inde depuis 1968.

En Afrique, le mode de fonctionnement d'Awra Amba existe ou a existé partiellement dans nombre de villages ou de petites communautés fermées. Ainsi en Algérie des Mozabites, Kabyles (Nait, 2006), Chaouis de l'est algérien ou Touaregs du Sahara. Ce sont des sociétés autonomes ou des sociétés qui se sont volontairement isolées de leur communauté d'origine comme les Mozabites. On verra qu'Awra Amba s'est aussi construite en opposition avec sa société d'origine tout en en faisant toujours partie.

Du point de vue du contenu émancipateur de l'expérience – notamment quant à la solidarité, Awra Amba peut être comparé à la mise en place actuelle d'un revenu minimum dans le village d'Otjivero en Namibie. Ce revenu minimum d'environ dix euros par mois a considérablement amélioré les conditions de vie de ses mille habitants en stimulant la production et la demande ; le nombre de personnes vivant au-dessous du seuil de pauvreté est passé de 76 à 37 %. Avant l'expérience, près de la moitié des enfants étaient sous-alimentés, aujourd'hui ils sont moins de 10 % ; 60 % finissaient leur scolarité, ils sont aujourd'hui 90 %. Et la criminalité a baissé (Shindondola-Mote, 2009 ; Schwab, 2010).

Chacune de ces situations passées ou présentes a ses spécificités et aucune n'est sans doute identique à Awra Amba. Mais l'idée fondatrice est la même : contre la société environnante ou indépendamment d'elle, créer une communauté régie par ses propres règles et mettant en pratique ses valeurs. L'hostilité de la société est souvent au rendez-vous, ce qui a fait stopper nombre d'expériences. La pérennité est souvent problématique – une multitude d'expériences de socialisme utopique n'ont pu dépasser quelques années, et l'extension géographique une chimère. Il reste l'exemplarité pour l'ensemble des sociétés présentes et futures, le rôle didactique de ces expériences toujours riches d'enseignements qui participent à l'émancipation des peuples et des citoyens.

L'objectif de ce travail est de rassembler et de présenter le plus d'informations possible sur Awra Amba à partir des témoignages, reportages et études disponibles, car cette expérience nous semble digne d'intérêt, pour les Éthiopiens naturellement – mais Awra Amba y est déjà bien connu, pour les Africains et pour les Occidentaux – pour lesquels à notre connaissance fort peu de documents sont disponibles. Notre objectif n'est pas seulement d'accumuler des données, mais d'en faire une synthèse critique (au sens scientifique du terme) qui permette de souligner les contradictions des sources et les éventuels champs où peu a été fait.

Nous présentons tout d'abord notre propre méthode – la manière dont nous avons opéré, puis situons Awra Amba dans le temps et la géographie. Nous présenterons ensuite les principales valeurs auxquels ils se réfèrent, puis l'organisation sociale du village, en accordant une place particulière à l'éducation. Enfin nous évoquons les relations de la communauté avec l'extérieur, avant de nous

pencher en conclusion sur les enseignements et risques pour la pérennité de cette communauté de quelques décennies.

1. Méthode

Ce travail est une synthèse des données disponibles sur la communauté d'Awra Amba. Ces données proviennent pour l'essentiel de sources bibliographiques, notamment universitaires, que nous détaillons de manière critique ci-dessous car c'est la base de notre travail.

1.1. Sources

Nous avons utilisé six sources principales, qui sont :

- L'ensemble des treize documents disponibles en 2010 sur le web en anglais ou en français, dont nous avons fait une synthèse (Joumard, 2010a) : il s'agit de quatre articles de journalistes entre 2006 et 2009, de deux reportages vidéo de journalistes en 2009, de textes d'un consultant et d'un fonctionnaire régional éthiopiens en 2003 et 2009, de textes de deux ONG internationale et éthiopienne, et des témoignages de trois visiteurs de 2006 à 2009.
- Un séjour sur place du 13 au 17 avril 2010, qui nous a donné l'occasion de présenter une première synthèse sur Awra Amba (Joumard, 2010b) en vérifiant et complétant les informations disponibles sur le web.
- Le rapport de master en anthropologie de Solomon Atnafu de 2005 (Atnafu, 2005) portant sur les transformations en termes de genre et de valeurs à Awra Amba par rapport à la société amhara environnante. Cette recherche de très bon niveau scientifique est basée sur une enquête de terrain en mars 2005. Celle-ci a consisté d'une part en un questionnaire semi-structuré passé auprès de 12 membres de la communauté (6 hommes et 6 femmes) et de 16 personnes de 8 communautés environnantes. D'autre part un questionnaire structuré a été passé auprès de 80 chefs de famille (sur les 96 existants) dont la moitié étaient des femmes. Le leader de la communauté a en outre décrit sa vie. Enfin, 6 groupes de discussion ont été interviewés. Ces groupes comportaient de 5 à 7 personnes dont une moyenne de 3 femmes, et comprenaient des chefs de famille de la communauté (hommes et femmes), des membres des instances de gestion de la communauté, et des membres des communautés voisines. Le nombre de personnes interviewées est donc considérable, sans doute proche de 145. D'après son auteur (p. 3), il s'agit du premier travail de recherche sur Awra Amba.
- Le rapport de master en sciences de l'éducation d'Abebaw Yirga en 2007 (Yirga, 2007), portant sur l'expérience transculturelle des enfants d'Awra Amba, basée sur une enquête de terrain de 45 jours dont la date n'est pas précisée, mais qu'on peut situer approximativement autour d'avril 2007, le rapport étant daté de juillet 2007. Une quinzaine de personnes ont été interviewées à l'aide d'un questionnaire semi-structuré. Il s'agissait de membres de la communauté (le leader et fondateur, et deux membres du comité de réception), un nombre non précisé de membres de trois villages voisins (Dej Mesk, Jib Gudguad, et Maksegn) dont les enfants allaient à la même école que ceux d'Arwa Amba, deux membres du personnel de cette école d'Arba Amba où allaient à l'époque les enfants de la communauté, deux de ses élèves des premier et second cycles, respectivement de 14 et 18 ans, issus de la communauté, ainsi que trois autres élèves de l'école, d'âge comparable et provenant des villages voisins. Trois groupes de discussion de la communauté ont en outre été interviewés : deux d'entre eux comprenaient 9 personnes, le dernier 8. Le nombre de personnes interviewées est donc assez limité, proche de 40, soit 3 à 4 fois plus faible que dans la première étude d'Atnafu. Les transcriptions des interviews ont été vérifiées par les personnes interrogées.
- Le rapport de master en sciences des coopératives de Seid Mohamed Yassin en 2008 (Yassin,

2008), portant sur la contribution d'Awra Amba au développement rural, basée sur une enquête de terrain dont ni la durée ni la date ne sont précisées, mais qu'on peut situer approximativement autour de décembre 2007, le rapport étant daté de mars 2008. Cette enquête a utilisé un questionnaire avec des questions ouvertes et des questions fermées, passé auprès de 88 membres de la communauté (53 hommes et 35 femmes). 12 membres de la communauté, dont le fondateur, ont en outre été interviewés plus en détail. Enfin plusieurs groupes de discussion ont été organisés, chacun comprenant de 6 à 8 personnes, appartenant à la communauté ou aux communautés voisines. Le nombre de personnes interviewées est donc très important, sans doute proche de 130.

- Le rapport de master en sciences de la paix de Merhatsidk Mekonnen Abayneh en 2009 (Mekonnen, 2009), portant sur les méthodes de médiation des disputes familiales à Awra Amba, basée sur une enquête de terrain en novembre 2008 (p. 15), dont la durée n'est pas précisée, mais apparemment d'au plus un mois. Cette enquête a consisté à interviewer notamment 9 jeunes adultes des deux sexes mariés et ayant un ou des enfants, les trois membres du Comité des plaintes et de la médiation du village, le leader et fondateur de la communauté, et 8 membres des organes judiciaires et sociaux du *woreda* (équivalent d'un département) de Fogera et du *kébélé* (équivalent d'une commune) de Woji-Arba-Amba (p. 71 et 93-94). Le nombre de personnes interviewées est donc assez limité (21 personnes).

À ces sources principales, s'ajoutent l'article d'une agence de presse (IPS, 2010), un site web d'Awra Amba (Awraamba, nd), et les témoignages d'une Française en 2011 et 2012 (Crespo, 2011 ; 2012).

1.2. Critique des sources

La langue est sans aucun doute une source potentielle d'erreur. En effet, l'immense majorité des membres d'Awra Amba et des communautés voisines ne parlent qu'amharique et pas anglais ; seuls quelques personnes parmi elles parlent anglais, mais de manière assez approximative. L'anglais des enseignants et des autorités régionales est pas contre de bon niveau. Les auteurs qui ont mené les enquêtes dont nous donnons une synthèse ici sont pour partie Éthiopiens et parlent donc amharique : c'est le cas d'environ la moitié de la petite quinzaine de journalistes, professionnels ou visiteurs dont nous avons fait la synthèse, et c'est surtout le cas des quatre étudiants en master qui nous apportent le plus d'informations. Les informations recueillies par les sources ne parlant pas amharique risquent donc d'être mal comprises, et mal interprétées. Par ailleurs, les documents dont nous rendons compte sont tous en anglais, sauf trois d'entre eux en français. C'est notamment le cas des sources éthiopiennes, dont l'anglais n'est pas la langue maternelle et qui peuvent le maîtriser plus ou moins bien. Il est difficile de le savoir, notamment pour les étudiants en master, les professeurs responsables des travaux ayant l'habitude de corriger l'anglais des textes de leurs étudiants. Certains rapports sont cependant écrits dans un anglais hésitant, comme parfois celui de Yassin. Les langues posent donc problème à la plupart des sources de travail.

Certaines des recherches synthétisées ici ne respectent pas les normes de la recherche scientifique :

- l'indication des sources qui en assure la transparence : nombre de références indiquées dans son texte par Yassin (2008) ne sont pas données dans la liste de références ;
- le respect de l'éthique : Mekonnen (2009) cite les noms des personnes privées qu'il a interrogées et reproduit des informations très personnelles non anonymisées ; Yassin (2008) reprend intégralement des paragraphes d'Atnafu (2005) sans le citer ;
- la synthèse équilibrée de la littérature existante dont l'auteur ne peut tirer de conclusion personnelle qu'appuyée fortement sur des références : dans sa synthèse bibliographique initiale sur des sujets très larges comme le développement, la globalisation, l'environnement, les connaissances, Yassin (2008) égraine les affirmations péremptoires et tranchées ;
- la non induction des réponses par les questions posées aux interviewés : Yassin (2008)

- administre un questionnaire assez mal fait dans la mesure où nombre de questions induisent la réponse : par exemple, la question « Croyez-vous que les droits individuels sont respectés dans la communauté ? Oui / Non » induit plutôt une réponse positive (Yassin, 2008, p. 163) ;
- la logique qui veut que les conclusions d'une étude s'appuient sur l'étude elle-même : une partie des conclusions finales de Mekonnen (2009) ne sont pas déduites des données expressément présentées dans le corps du texte et ne se présentent pas comme des avis personnels de l'auteur.

Ce manquement aux normes scientifiques n'est pas une question formelle, mais un indicateur de la qualité scientifique parfois questionnable des études, ces normes faisant partie de la méthode scientifique qui assure la qualité des résultats. De ce point de vue les études d'Atnafu et Yirga semblent remarquables.

Certaines recherches prétendent mesurer par enquête des comportements, mais ne font que mesurer la perception qu'ont les interviewés de leurs comportements : par exemple, la question « Bénéficiez-vous des mass media ? Oui / Non » (Yassin, 2008, p. 93) ne peut en aucune manière évaluer dans quelle mesure les interviewés ont réellement accès aux mass media et dans quelle mesure ils en bénéficient – il aurait fallu pour cela poser par exemple une question fermée sur la fréquence d'accès aux différents mass media ; cette question ne mesure que l'avis de chacun sur sa propre information, ce qui donne une information intéressante, mais assez peu fiable et remarquablement imprécise. Les moyens relativement limités des études ne permettraient sans doute guère des explorations plus complètes. Cette faiblesse relative est particulièrement présente chez Yassin (2008).

Enfin, comme c'est habituel, ni les reportages journalistiques, ni les témoignages personnels ne présentent généralement leur méthode de travail, ce qui ne permet pas d'en évaluer la qualité.

1.3. Méthode de travail

Les quatre principales sources issues de travaux de master ont chacune un objet qui est très documenté, mais donnent en même temps beaucoup d'autres informations sur les sujets les plus divers. Sur certains points, les informations peuvent être contradictoires, ce qui nous amène à présenter les différentes versions.

Dans tous les cas, nous avons tenté d'indiquer la source des informations données de manière précise dans un souci de transparence. Cela se traduit par des référencements très nombreux. Pour alléger le texte, les cinq sources les plus souvent référencées le sont par les abréviations suivantes : Jo10b pour Joumard (2010b), At05 pour Atnafu (2005), Yi07 pour Yirga (2007), Ya08 pour Yassin (2008) et Me09 pour Mekonnen (2009)¹.

Nous n'avons sauf exception pas mis les éléments de texte copiés des différentes références entre guillemets pour en rendre la lecture plus facile. Néanmoins, l'essentiel de ce rapport ne fait que reprendre des données et des informations issues de la littérature : un paragraphe incluant une référence peut en général être attribué à cette référence, même si nous en avons modifié l'expression.

Nous exprimons aussi des avis propres à l'auteur de ce rapport, soit sous forme de paragraphe indépendant sans référence, soit par des éléments de texte clairement attribués à l'auteur par des expressions comme « il nous semble que ... ». Les photos et figures sont de l'auteur sauf mention contraire.

La mise en évidence de versions contradictoires selon les auteurs ainsi que des réflexions personnelles nous amènent à poser des questions précises, plus ou moins importantes, auxquelles il nous semble utile de répondre dans l'avenir. Ces questions sont listées en annexe par ordre

¹ le nombre après un "/" indique la page ; ainsi Yassin (2008/45) ou Ya08/45 indique la référence Yassin (2008), page 45.

d'apparition dans le texte et référence y est faite dans le texte au moment opportun.

Par ailleurs, les transformations sociales introduites à Awra Amba ne peuvent se comprendre sans référence à la société éthiopienne et plus particulièrement à la société amhara dans lesquelles s'insère et dont est issu Awra Amba. Nous tentons donc de présenter pour cette raison en début de chaque thème la situation dans la société amhara traditionnelle avant de nous focaliser sur la situation à Awra Amba.

2. Historique et situation géographique

Les membres de la communauté d'Awra Amba proviennent de différentes communautés paysannes de la Région Amhara.

La création de la communauté est intimement liée à l'histoire de son fondateur, Zumra Nuru. Nous en présentons les nombreux épisodes, avant d'en décrire la population et la situation géographique.

2.1. Un démarrage visionnaire et difficile

Awra Amba ne garde pas de trace écrite de son histoire selon Me09/54 : on doit donc s'en remettre à la mémoire des personnes, par l'intermédiaire des différentes références écrites citées. La communauté ne fait de compte-rendu succinct de séance de l'un de ses comités (celui des plaintes et de la médiation) que depuis 2007 ou 2008 (Me09/68).

Zumra Nuru Mohammad (Photo 1) est le fondateur de cette communauté dont il a posé les principes. Il est né le 23 août 1946 selon At05/29 et Ya08/63, mais le 21 août 1947 selon Jo10b/1 ou Crespo (2012) (sa date de naissance précise ne lui est pas forcément connue – Question 1 en annexe), à Simada (à environ 90 km à vol d'oiseau au sud-est d'Awra Amba, dans la zone du Sud Gondar). Sa mère Tirusew Kasaye est aussi née à Simada où ses parents se sont rencontrés et mariés. Son père Nuru Muhammad est né à Ambaa Mariam, dans le *woreda* de Tenta dans la zone du Sud Wollo (Debub Wollo en amharique) de la Région Amhara (At05/29), à environ 170 km à vol d'oiseau au sud-est d'Awra Amba.



Photo 1 : Zumra Nuru, fondateur et leader d'Awra Amba, en avril 2010. Au loin, son garde armé.

En 1950, lorsqu'il avait 3 ans, ses parents déménagent à Yesho Michael dans le *woreda* d'Este à une cinquantaine de kilomètres au sud-sud-est d'Awra Amba. Zumra explique à At05/29 que sa grand-mère maternelle chrétienne était originaire de ce *woreda* d'Este, tandis que sa grand-mère paternelle, elle aussi chrétienne, était originaire du *woreda* de Simada.

Envoyé aux champs plutôt qu'à l'école qui n'existait pas d'après Me09/31, illettré (il apprendra par la suite à signer et à écrire quelques mots, mais ne peut lire un journal ou un livre), les épisodes qu'il

raconte furent la source de son inspiration. Dès quatre ans, il se serait (nous sommes dubitatif) posé des questions sur l'injustice de l'inégalité des sexes, les mauvais traitements des personnes âgées, l'exploitation au travail, les punitions cruelles des enfants et la malhonnêteté.

Enfant, personne ne peut répondre de manière satisfaisante à ses questions sur les raisons de tels comportements. Son comportement extraordinaire étant considéré comme anormal, sa famille et ses voisins le prennent sans surprise pour un malade d'esprit, pas seulement pour son appui à l'égalité des sexes, mais aussi pour son opposition à la religion institutionnalisée, dans une société éthiopienne très religieuse, traditionnelle et patriarcale (Habtamu, 2009 ; Me09/32).

« Enfant, j'étais furieux de ce que je voyais autour de moi, raconte Zumra Nuru. Je trouvais injuste que ma mère aide mon père aux semailles et aux récoltes, alors qu'il ne lui rendait jamais la pareille à la maison. Je me suis juré, adulte, de changer les choses » (France 24, 2009). « Mes parents passaient tous les deux la journée à la ferme, mais une fois rentrés, mon père se reposait, mais pas ma mère. Après la même journée assommante de travail que mon père, elle avait tout à faire à la maison. Elle devait faire la cuisine, faire le ménage, laver les pieds de notre père à l'eau chaude et servir le repas. En plus, quand ma mère n'arrivait pas à tout faire à temps, mon père la malmenait, l'insultait et parfois la battait. Je me demandais pourquoi elle devait subir tout cela, comme si elle avait une force particulière. Plus tard, j'ai réalisé que ce n'était pas un cas isolé propre à ma famille, mais que c'était la même chose dans toutes les familles » (France 24, 2009 ; Habtamu, 2009 ; Me09/31).

Il se rappelle encore aujourd'hui l'une des premières fois qu'il remet en question les règles établies, quand sa mère l'accusa de manger de la viande chez leurs voisins chrétiens. Zumra lui demanda pourquoi il n'avait pas le droit de manger cette viande alors qu'elle était la même que celle qu'ils avaient chez eux. Elle lui répondit que « les musulmans n'étaient pas autorisés à manger de la viande chrétienne et vice versa », lui prit la viande et la jeta aux poules. Il ne fut pas du tout satisfait par les arguments de sa mère et continua à poser des questions : pourquoi, comment, quand et d'où vient cette différence de nourriture puisque nous sommes tous des êtres humains et que la viande provient de nos animaux (Halpern, 2007 ; Ya08/63 ; Habtamu, 2009) ?

À 13 ans, préoccupé par la distribution inéquitable des tâches et responsabilités entre maris et femmes et entre frères et sœurs (Me09/31), il est plus ou moins chassé par sa famille (Crespo, 2011). C'est à cette âge que Yassin (2008/63) estime que Zumra développe ses idées après avoir réalisé les impacts négatifs de la culture traditionnelle. Il vit pendant cinq ans en différents endroits de la Région Amhara : Debre Markos (Gojam), Simada (Sud Gondar), Sedie Muja (Gayent, Sud Gondar), Feres Bete (Gojam), dans les *woredas* de Fogera et Dera (Sud Gondar), Belessa (Nord Gondar) et Dessie (Wollo), donc dans un rayon de 250 km autour d'Awra Amba. Il est surtout tisserand et aide les pauvres. « Je voyageais pour trouver des gens d'accord avec mes idées » dit-il (Halpern, 2007 ; Habtamu, 2009).

À 18 ans, donc en 1964, il retourne dans le village de ses parents et demande à sa famille de lui trouver une femme (Ya08/66). Il se marie ainsi avec Zeyda (ou Zubayeda selon Ya08/66) Muhammad avec qui il vit plus de 30 ans de bonheur d'après At05/29. Cependant, un représentant de la communauté nous a affirmé que les quatre premières femmes de Zumra avaient divorcé avant un an de mariage, essentiellement car il était considéré comme anormal par son entourage ; Crespo (2012) confirme que sa première femme Zeyda a divorcé pour cette raison. Selon cette même source, Zumra se serait alors remarié avec Nané avec qui il vit toujours (Question 2 en annexe).

Comme les autres jeunes de la région, il est agriculteur et doit aider sa famille (At05/29). À 19 ans, il se querelle avec sa proche famille, car il utilise ses revenus pour aider les pauvres et les vieux du village (Me09/33). Il devient un militant itinérant de ses idées, voyageant pour partager ses idées et trouver des partisans. Pendant la saison sèche, il va dans les villages voisins de Yesho Michael, Shimie Mariam ou Kechin-Wonz Kidane-Mihret pour diffuser son message de fraternité, de respect des femmes, de protection des enfants et d'attention particulière aux vieillards et handicapés (Me09/33). En 1965/66, il passe par le village de Michael Debire (*woreda* de Libokemkem) et vit à

Demuna Chalema (*kébélé* de Wudo).

En 1966, il rencontre à Sinko (*woreda* de Fogera, *kébélé* d'Alem Ber), à une dizaine de kilomètres à l'est d'Awra Amba, un groupe de personnes membres de la secte musulmane Alahim (ou Alhaim selon Ya08/6) qui y vivent. Cette secte a alors pour leader Sheik Seid Hassen d'après At05/30 qui a interviewé trois fils du leader à Amed Ber (dénommé officiellement Alem Ber d'après Yi07/71). Elle se distingue des autres courants musulmans par son libéralisme et n'observe pas les règles essentielles de l'islam que sont le jeûne et la prière. Elle défend des idéaux comme l'honnêteté, la fraternité, une gentillesse envers ses parents proche d'un culte, le respect et l'amitié envers les femmes, l'égalité des droits entre hommes et femmes. Yassin (2008/6) présente même Sheik Seid Hassen comme le grand père d'Awra Amba. La secte Alahim représenterait aujourd'hui quelques 200 personnes à Alem Ber et dans les villages proches d'Awra Amba (At05/30).

Zumra rencontre souvent des membres de la secte. En 1972, il déménage avec sa famille de Yesho-Michael (*woreda* d'Este) à Wudo (*kébélé* de Demmuna Chalema) qui est proche de Sinko, puis finalement à Sinko où vit Seid (At05/30).

Il faut cependant noter que, d'après Me09/33, malgré le rôle visible qu'a joué la religion musulmane de ses ascendants et contemporains dans les premières années de son idéal, Zumra le réfute avec véhémence, car il considère que c'est la réalité sociale qui lui a ouvert les yeux et non une quelconque idéologie ou religion. Zumra reproche d'ailleurs à Atnafu d'avoir fait une étude diffamatoire en 2005, notamment quant à la religion (Yi07/43 ; Crespo, 2012) (Question 3 en annexe).

En parallèle, les fondateurs d'Awra Amba ont sans doute été influencés par les nouvelles idées socialistes qui sont apparues à la fin des années 1960 et au début des années 1970 en Éthiopie, et qui sont passées notamment par le mouvement coopératif (At05/98).

Il nous semble que ce n'est pas diminuer le caractère visionnaire de Zumra que de considérer que sa réflexion s'est à la fois inspirée des valeurs fondamentales portées par les religions – qu'il revendique aujourd'hui d'ailleurs, des idéaux des Alahim et de l'observation des comportements de ses concitoyens.

Sa longue quête d'un village susceptible d'accueillir favorablement ses idées est finalement satisfaite à Awra Amba, où il vit actuellement. Il y trouva un groupe de personnes en accord avec lui et prêtes à l'accueillir de manière permanente pour créer un paradis sur terre. Après dix années de visites occasionnelles et de courts séjours chez eux, il décide de s'y établir en 1972 (Ya08/61 ; Me09/34 ; Jo10b/2) (Question 4 et Question 5 en annexe). La communauté compte alors 66 foyers d'après Ya08/61 et 67 ou Me09/5 et 34, mais seulement 66 personnes d'après Jo10b/2 (Question 6 en annexe) avec 60 ha (Ya08/61) ou une cinquantaine d'hectares (Jo10b/2) de terrain. Yirga (2007/47) affirme au contraire, en citant Zumra, que la communauté était alors seulement une communauté de valeurs rassemblant des personnes vivant en différents endroits (Question 7 en annexe). Crespo (2011) rapporte en outre en citant Zumra que les gens autour de lui voulaient le tuer car ils estimaient qu'il était en contradiction avec la religion et la tradition.

À ses début, la communauté est très petite et donc très soudée. Zumra explique que les récoltes étaient conservées dans une réserve commune, que les repas étaient préparés dans une cuisine commune et la nourriture servie dans un plat commun (At05/74).

En 1984, Seid et ses disciples tentent de se fédérer en une association religieuse. Mais leurs voisins, paysans musulmans ou chrétiens, les considèrent déviants voire athées. Ils dénoncent au Derg, le gouvernement d'alors, les membres de la secte comme des supporters du Parti révolutionnaire du peuple éthiopien (EPRP), opposant du Derg. Le Derg interrompt alors la création de cette association. Seid meurt en 1985 à la prison de Gondar (At05/74).

Zumra tente alors de réunir ses disciples en une communauté égalitaire, c'est-à-dire une coopérative (At05/30 ; Yi07/47), mais les habitants des villages voisins, scandalisés par l'égalité entre les sexes,

les droits des enfants et leur absence de religion, la dénoncent comme opposée au pouvoir. Le Derg stoppe alors cette tentative et exige qu'ils créent une coopérative de paysans de base multi-fonction, qui est créée en février 1986 par les 19 membres restants sous le nom d'« Association de la coopérative communautaire d'Awra Amba ». Une telle coopérative ne paie ses membres qu'à proportion de leur travail et non pas de manière égalitaire comme le voulaient Zumra et ses disciples (Me09/35 ; Awraamba, nd). Les relations se tendent néanmoins et Zumra est même jeté en prison le 5 septembre 1986 sans accusation ni jugement, avant d'être libéré finalement au bout de six mois, le 30 février 1987 (Question 8 en annexe). La communauté passe au cours de ces épisodes de 66 à 19 personnes, dont aucune ne sait lire ou écrire.

Vers la fin du régime du Derg, quand ils prennent connaissance du risque de retour en prison, voire du projet de voisins de les assassiner, Zumra et ses treize compagnons quittent le 28 février 1988 (ou 1989 : Question 9 en annexe) les lieux au milieu de la nuit et vont à pied à Bonga en se tenant à l'écart des habitations, en six semaines, ou en une semaine seulement en utilisant aussi des véhicules selon les sources (Crespo, 2011 ; 2012). Bonga est une petite ville assez calme au sud-ouest d'Addis Abeba près de Jimma, située à 560 km à vol d'oiseau d'Awra Amba ; ils y passent cinq ans. Mekonnen (2009/35) indique quant à lui que la communauté désigne douze de ses membres pour aller avec Zumra, afin de rendre le voyage plus facile et plus sûr, et donc qu'une partie de la communauté reste sur place ; Crespo (2012) indique qu'une petite vingtaine de personnes sont parties, mais qu'une trentaine sont mortes durant le trajet (Question 10 en annexe).

Après le changement de régime de 1991, comme les membres de la communauté, réduits à une trentaine (Jo10b), ont des difficultés à s'intégrer à Bonga notamment en raison de la difficulté de la langue locale – le *kaffitcho*, ils retournent à Awra Amba (Crespo, 2012). Zumra revient d'abord en 1993 avec une dizaine de personnes pour préparer le site. Mais des habitants du village qui ne sont pas membres de la communauté s'opposent à ce retour pour des raisons de mode de vie, mais aussi de rivalité pour l'exploitation des terres (Me09/36), car les terrains de la communauté avaient été pris par ceux qui s'opposaient à leur mode de vie. Les membres de la communauté de Zumra mènent une lutte acharnée pour les récupérer et y parviennent finalement en contactant les médias locaux qui font pression sur les autorités (Calvino, 2009). Ils ne peuvent néanmoins récupérer que 17,5 hectares sur les 50 ou 60 ha initiaux – pas assez pour faire vivre leur communauté en expansion. Atnafu (2005/28) et Yassin (2008/51) indiquent cependant une superficie de 43 ha en citant des données non publiées de l'ORDA (nd) (Question 11 en annexe). La plupart des autres membres, une soixantaine, reviennent de Bonga en camion six mois plus tard, en 1994 (Awraamba, nd) (ou 1995 : Question 12 en annexe), pour établir l'actuelle communauté d'Awra Amba.

La taille de la communauté de 1988 à 1995 est donc assez variable selon les auteurs.

La situation tendue avec les voisins explique que le leader et fondateur d'Awra Amba soit aujourd'hui encore accompagné en permanence d'un homme en arme en raison de décennies de haine et de menaces de mort (Tervo, 2009) – cf. Photo 1 – et que le village soit gardé la nuit par les habitants à tour de rôle aux quatre postes de garde, ce qui est inhabituel en Ethiopie (Jo10b/2).

Dès son retour, Zumra reconstruit la communauté qui s'était démantelée en son absence. Son arrivée donne un nouveau dynamisme à la communauté. Divers bâtiments sont construits avec les matériaux locaux, et notamment la petite école, les premiers métiers à tisser, puis des moulins (Crespo, 2011 ; 2012). Le gouvernement local et des ONG l'aident en termes de nourriture, de matériel agricole, de réhabilitation et de construction d'infrastructures et d'équipements sociaux (Me09/36).

Le statut de la communauté n'est cependant pas clair autour des années 2000 : une simple union de paysans et d'artisans comme le voyait le gouvernement, ou une entité plus large, responsable du renouveau culturel qui combat pour sa reconnaissance officielle, comme le comprend la communauté. Celle-ci fait une pétition en ce sens au chef du gouvernement régional. Le directeur de l'Agence régionale de promotion des coopératives, Ayenew Belay, estime que la confusion finit quand la communauté est reconnue en 2006 comme une coopérative multi objet de paysans et

d'artisans, élargie ensuite au commerce en 2007 (en 1999 et 2000 selon le calendrier éthiopien) (Me09/36).

2.2. Population de la communauté

La population d'Awra Amba provient essentiellement de différentes communautés paysannes de la Région Amhara et est originaire de cultures, de religions et d'ethnies différentes, bien que majoritairement d'origine musulmane (At05/28). La majorité des fondateurs sont nés, ont grandi et vécu dans le *kébélé* de Woji-Arba-Amba ou autour, et notamment dans les deux *woredas* voisins de Fogera et Libokemkem (Me09/30).

Les membres de la communauté sont enregistrés dans un livre ad hoc (Me09/37) que certains auteurs ont consulté (Question 13 en annexe). La population comptait début 2011 121 foyers ou 439 personnes (Crespo, 2011). D'après les données recueillies par les différents auteurs, elle est en faible croissance depuis 2006, après une croissance très forte depuis sa refondation en 1993-94 : cf. Figure 1 et Tableau 1. Selon At05/82, toute personne partageant et respectant les valeurs et principes de la communauté peut la rejoindre à l'époque de son enquête. Mais ensuite, la communauté considère qu'elle manque d'espace pour travailler et ne peut accueillir ceux qui voudraient la rejoindre (Halpern, 2007 ; Habtamu, 2009 ; Jo10b). Aussi certains membres de la communauté vivent-ils ailleurs.

Atnafu (2005/32-36) a étudié en détail la composition de la population par âge, sexe, statut marital, nombre d'enfants par foyer. Nous en présentons les principaux résultats ci-dessous.

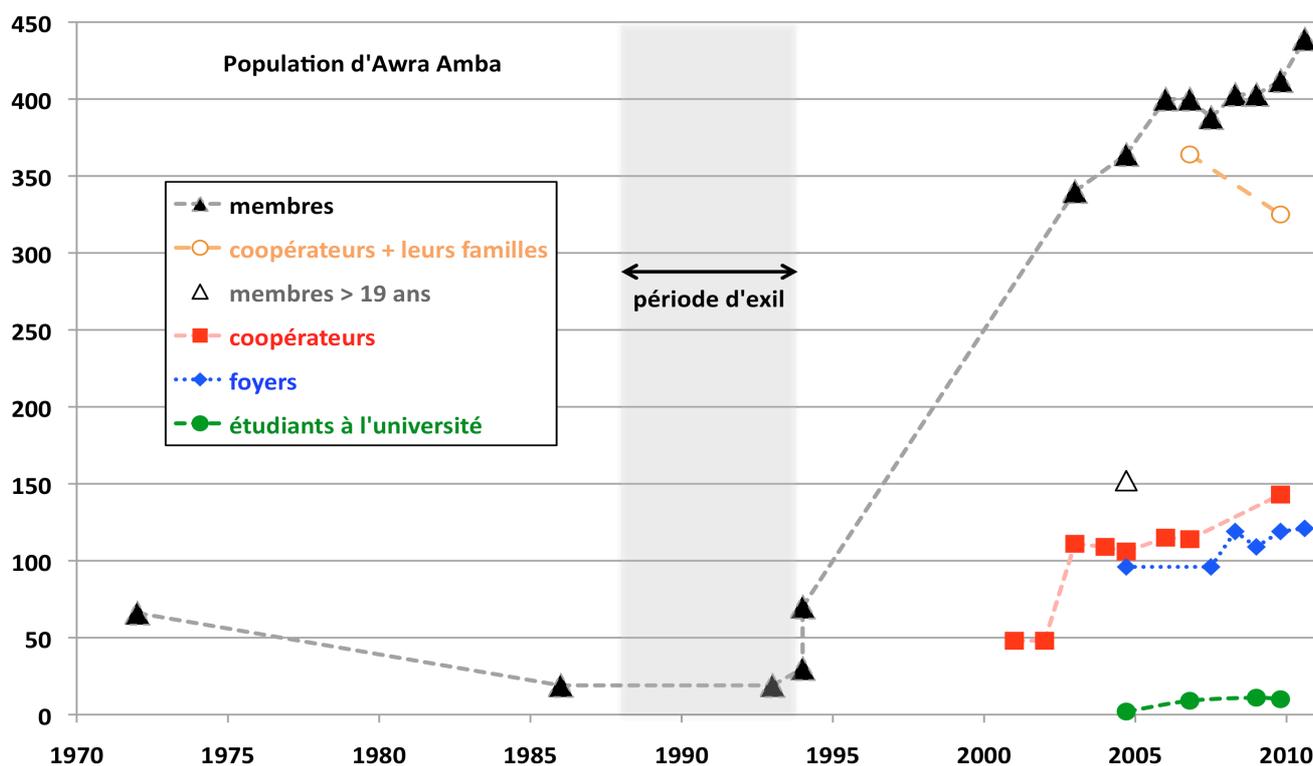


Figure 1 : Évolution de la population d'Awra Amba – données générales Tableau 1 et quant aux étudiants § 5.3. Les limites de la période d'exil indiquée varient selon les auteurs.

année	auteur (hors chiffres en bleu en dernière colonne)	foyers	membres	membres de + de 19 ans	coopérateurs et leurs familles	coopérateurs (Ya08/108)
1972	Joumard, 2010b/2		66			
1986	awraamba, nd		16			
1993	Joumard, 2010b/2		19			
1994	Joumard, 2010b/2		30			
1994	Crespo, 2012		70			
2001						48
2002						48
2003	Melles, 2003		340			111
2004						109
2005	Atnafu, 2005/31	96	364	152		106
2006	Mamo, 2006		400			115
2007	Yirga, 2007/47		400		364	114
2007	Yassin, 2008/82	96	388			
2008	Mekonnen, 2009/14	119	403			
2009	Habtamu, 2009	109	403			
2010	Joumard, 2010b/2 et 5	119	412		325	143
2011	Crespo, 2011	121	439			

Tableau 1 : Données de population selon la bibliographie. Tracé en Figure 1.

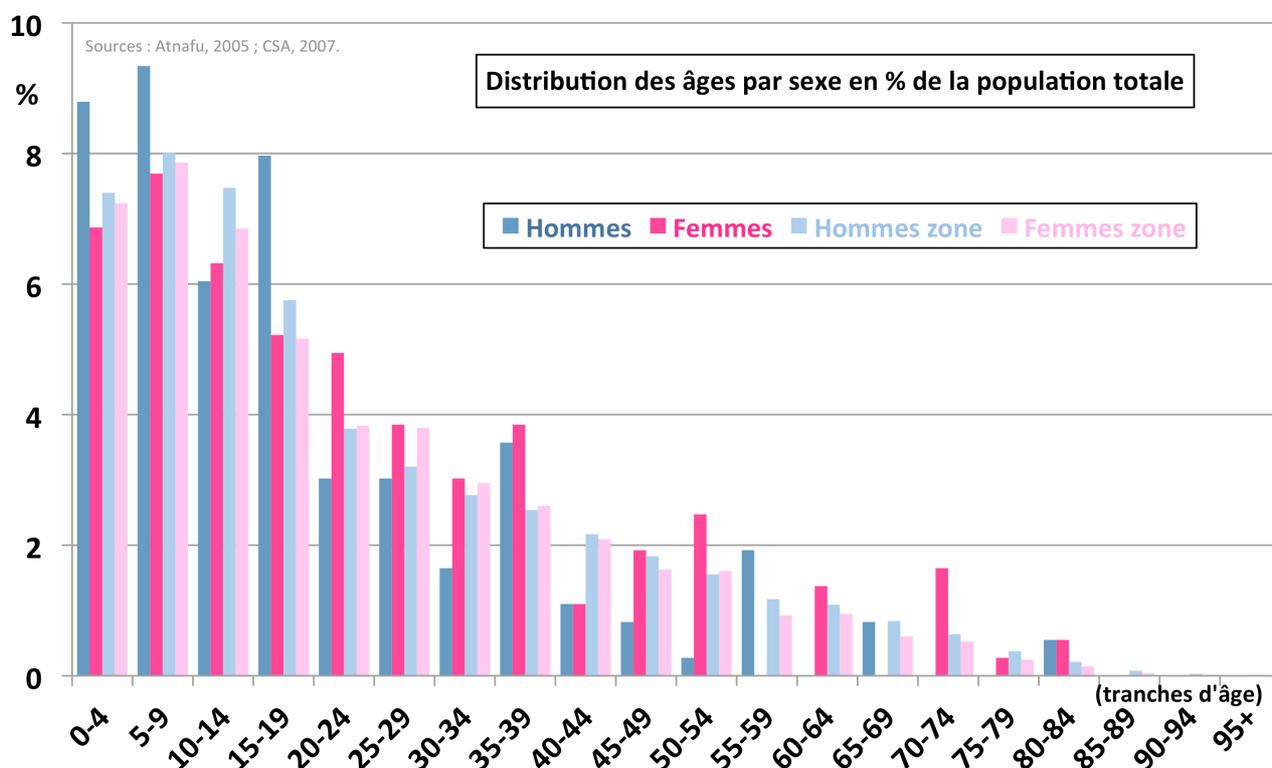


Figure 2 : Distribution en âge et sexe de la population d'Awra Amba de 2005 selon les données d'Atnafu (2005/32) et de la population rurale de la zone du Sud Gondar en 2007 (CSA, 2007/77).

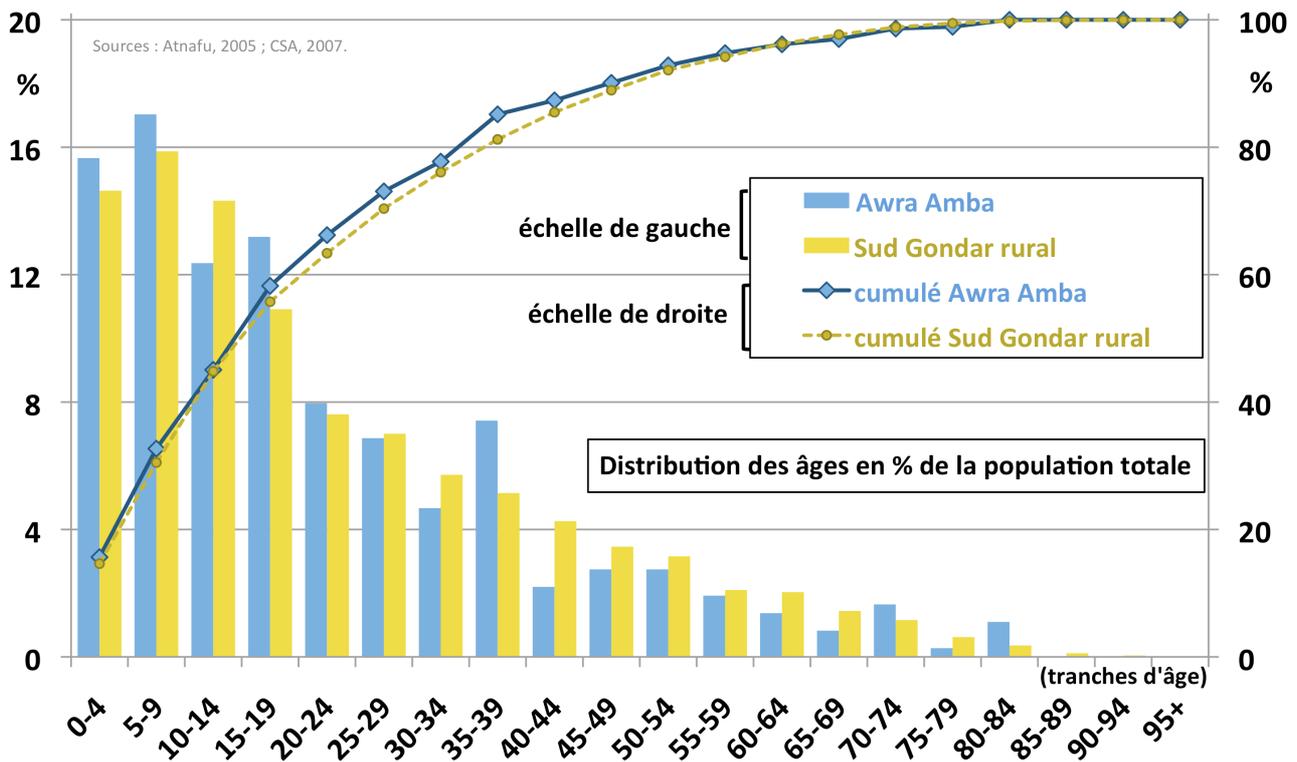


Figure 3 : Distribution en âge de la population d'Awra Amba de 2005 selon les données d'Atnafu (2005/32) et de la population rurale de la zone du Sud Gondar en 2007 (CSA, 2007/77), et distributions cumulées.

La population de 364 personnes, en 2005, compte légèrement plus de femmes que d'hommes (51,1 % de femmes) : cf. Figure 2. Cela est dû aux femmes à partir de 70 ans, très nettement plus nombreuses que les hommes (9 contre 2). Le nombre de femmes et d'hommes est équilibré globalement chez les moins de 51 ans, mais les moins de 20 ans sont très nettement plutôt des garçons que des filles (55 % de garçons), d'une manière beaucoup plus marquée que dans la population rurale du Sud Gondar (CSA, 2007/77).

La croissance de la population a été interrompue pendant la période d'exil (1988-1993), notamment parce qu'il n'y eut aucun mariage pendant ces années (At05/33). On en voit la traduction Figure 3, où les enfants de 10 à 14 ans sont peu nombreux, compensés par des enfants de moins de 10 ans plus nombreux, par rapport à la population rurale du Sud Gondar. La distribution des âges montre aussi une chute assez brutale au-delà de 19 ans. Globalement la population d'Awra Amba comporte plus d'enfants et d'adultes de moins de 40 ans que la population rurale du Sud Gondar, moins de personnes de 40 à 70 ans et un peu plus de personnes âgées de plus de 70 ans.

2.3. Situation géographique

Awra Amba est une toute petite communauté. Nous allons la situer rapidement dans les différentes structures administratives et géographiques, de la plus grande, l'Éthiopie, à la plus petite, la communauté d'Awra Amba, en donnant quelques caractéristiques de chacune.

La République fédérale démocratique d'Éthiopie est située dans la corne de l'Afrique (Figure 4). Sans accès à la mer, elle partage ses frontières avec la Somalie au sud-est, le Soudan à l'ouest, le Soudan du Sud au sud-ouest, le Kenya au sud, Djibouti à l'est et l'Érythrée au nord. Le pays compte 91 millions d'habitants pour une superficie de 1 127 000 km², soit environ deux fois la France. Son altitude varie de -120 m à 4 543 m. Le relief du pays combine hauts plateaux (notamment le plateau central situé à une altitude variant entre 1 800 et 3 000 m), massifs et canyons escarpés, régions

volcaniques, savanes, zones désertiques et hautes plaines verdoyantes. C'est une république fédérale, constituée de neuf régions, dont la Région Amhara, et de deux villes-régions (la capitale Addis Abeba et Dire Dawa).



Figure 4 : L'Éthiopie en Afrique et position d'Awra Amba en Éthiopie.

Source : WWF, ZSL & GFN, 2006. Rapport Planète vivante 2006. 42 p.

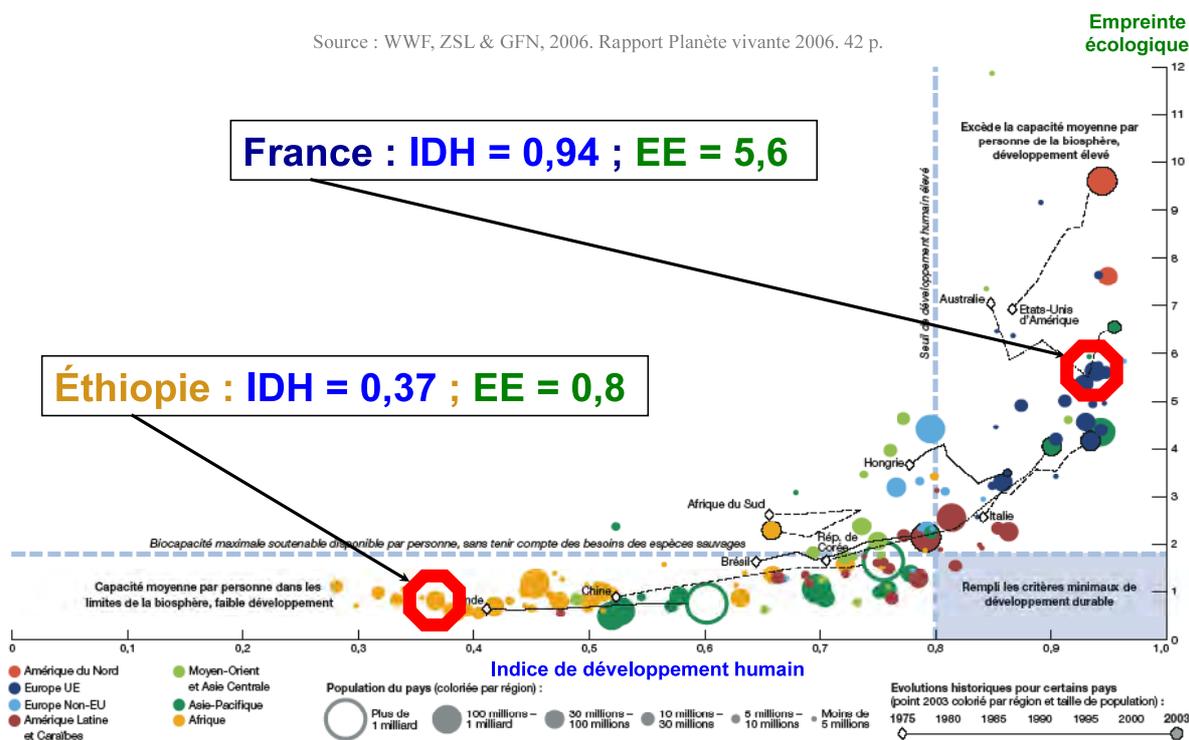


Figure 5 : Indice de développement humain IDH (axe horizontal) et empreinte écologique EE (axe vertical) en 2003 de l'Éthiopie parmi les pays du monde (WWF, ZSL & GFN, 2006).

D'un point de vue socio-économique, l'Éthiopie a un indice de développement humain (qui combine des indicateurs de richesse économique, d'éducation et de santé) parmi les plus faibles du monde, mais aussi une empreinte écologique (qui combine des indicateurs de consommation d'énergie non renouvelable, d'émission de gaz à effet de serre et de consommation d'espace) très faible, ce qui en

fait un pays peu développé mais très "écologique" (cf. Figure 5). Yassin (2008/2) insiste sur les pandémies de plus en plus prégnantes qui diminuent la force de travail nécessaire à l'agriculture de subsistance. Cependant, l'Éthiopie connaît une forte croissance économique depuis une dizaine d'années, proche de 10 % par an, l'une des plus élevées voire la plus élevée parmi les pays africains non producteurs de pétrole.

La Région Amhara, dont le nom officiel est État national régional Amhara, est située au nord-ouest du pays. Elle compte 17,2 millions d'habitants en 2007 (CSA, 2007) pour une superficie de 159 000 km², avec pour capitale Bahar Dar au bord du lac Tana. Les Amharas forment l'essentiel de sa population (91,5 %), dont la langue maternelle est l'amharique pour 93 %, et qui est de religion orthodoxe éthiopienne à 82,5 %, et musulmane à 17,2 % (CSA, 2007) ; en 2004, 4 % de la population était raccordée à l'électricité, 49 % des enfants en âge d'être scolarisés allaient à l'école, et 9 % au collège (World Bank, 2004). Pour 2007-2009, l'Unicef (2012) donne un taux de scolarisation en primaire nettement plus élevé, de 84 %. La Région Amhara est divisée en 11 zones administratives (équivalents de provinces) dont la zone du Sud Gondar, qui sont divisées elles-mêmes en 105 *woredas* (équivalents de cantons) : cf. Figure 6.



Figure 6 : Découpage de la Région Amhara en 11 zones administratives et 105 woredas, et position d'Awra Amba.



Photo 2 : Paysage de la Région Amhara au sud de Bahar Dar, typique des régions volcaniques.

La Région Amhara est constituée de hauts plateaux volcaniques, assez semblables au Velay et à l'Auvergne en plus chaud, comme en témoigne la Photo 2. 81 % des terres cultivées produisaient des céréales en 2001 (*tef* et sorgho surtout), 12,5 % des légumineuses (féveroles à petits grains, pois chiches, petits pois) et 6,5 % des oléagineux (CSA, 2001).

Le *tef* est une céréale spécifique à l'Ethiopie ressemblant à du mil et utilisée pour la fabrication de l'*injera*, aliment de base et souvent seul plat du repas. L'*injera* est une sorte de grande crêpe, souvent accompagnée d'une sauce épicée aux légumes secs et parfois d'un peu de viande.

La zone du Sud Gondar (Debub Gondar) est riveraine du lac Tana, à l'est ; sa capitale est Debre Tabor ; elle est divisée en 9 *woredas*, dont le *woreda* de Fogera.

Le *woreda* ou district de Fogera (cf. Figure 7 et Figure 8) a une superficie de 1174 km², et est composé de 76 % de plaines, 11 % de collines et 13 % de terrains ondulés. D'après le recensement de 2007 (CSA, 2007), ce *woreda* compte 228 000 habitants, dont 89 % vivent en zone rurale et sont agriculteurs ; ils sont orthodoxes à 95,8 % et musulmans à 3,6 %. D'après (Wereda Rural Development Office et ORDA (nd), documents non publiés, cités par At05/25), la croissance de la population a été de 3 % par an de 1994 à 2005, et 92 % de la population tire ses moyens d'existence de l'agriculture mixte, 29 % n'ayant pas de bœuf, qui est un moyen de production et un indicateur de bien-être. La superficie moyenne des exploitations est de 2,1 ha dont 1,4 ha de cultures et 0,7 ha de prairies. Les cultures fournissent 65 % du revenu de la population, le bétail 35 %, 0,5 % provenant de la vente de bois et de résidus de culture. La petite ville de Wereta est la capitale du *woreda*. Celui-ci compte 29 *kébélés* (25 ruraux et 4 urbains), équivalents d'une commune ou d'un quartier.

Le sous-bassin versant de 668 ha dans lequel se trouve Arwa Amba a une altitude moyenne de 2050 m (1900-2200 m) et est occupé à 88 % par des cultures, à 3 % par des prairies d'une part (22 ha), par des bois d'autre part, et à 6 % par l'habitat. Les principales récoltes concernent le *tef*, le millet, le *nuge*, le maïs, les haricots et petits pois (ORDA, nd, cité par At05/26-27). Les précipitations sont de 1440 mm d'eau par an selon l'ORDA, mais entre 1200 et 1250 mm selon ILRI and MoA (2005). La température moyenne de la saison de croissance végétale est de 18°C selon l'ORDA. Le paludisme est présent, aggravé par les mauvaises conditions alimentaires (At05/99).

L'un des *kébélés* du *woreda* de Fogera est celui de Woji-Arba-Amba (Me09/4) (ou Arba-Amba selon Yi07 ; ou Wojeina-Arvamba d'après At05/28 ; ou Wej Arba Amba selon CSA, 2007/325 : Question 14 en annexe), qui administre Arwa Amba ainsi que les villages (*gotoch*) de Maksegn, Dej Mesk, Jib Gudguad : cf. Photo 3. Maksegn est le village où se trouvait l'école primaire que fréquentaient les enfants d'Arwa Amba jusqu'en 2009 et le marché où les habitants d'Arwa Amba achètent et vendent (Yi07/62). Ce *kébélé* compte 8 908 habitants en 2007 (CSA, 2007/325), et plus de 10 000 en 2008

selon Me09/76, ce qui paraît étonnant par rapport au chiffre du CSA.

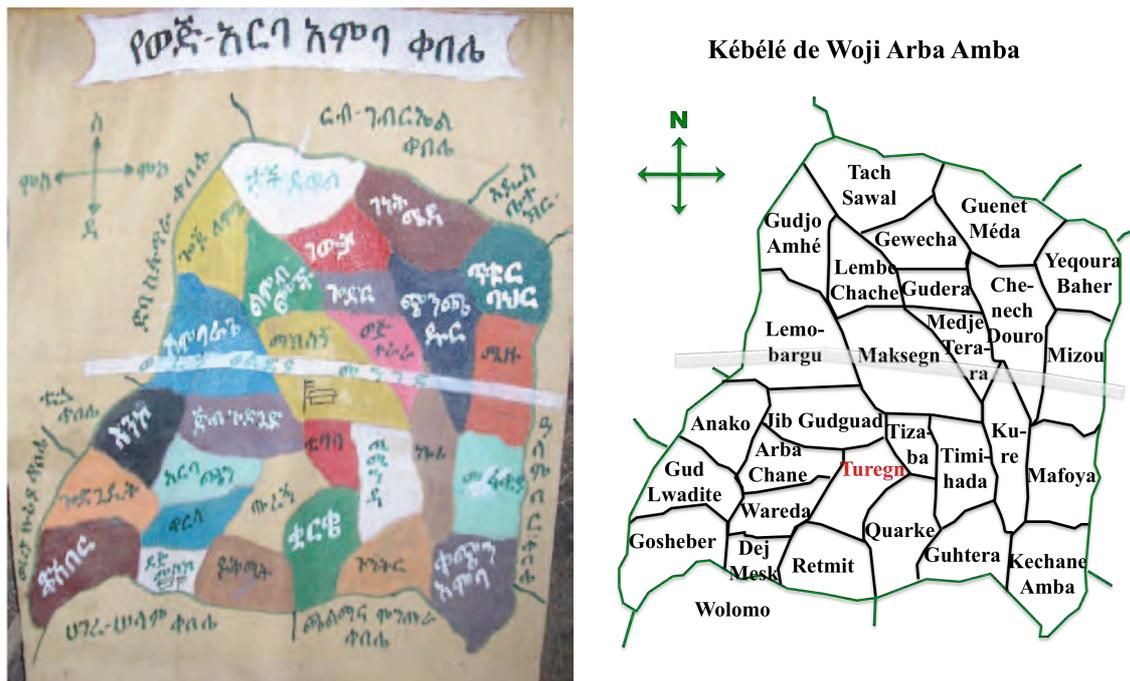


Photo 3 : Carte du kébélé de Woji-Arba-Amba où se trouve Awra Amba (Turegn), telle qu'affichée à l'école d'Arba Amba (Yirga, 2007/116) et transcription de la carte.

Le village d'Arwa Amba fait partie de ce kébélé. Il est situé à 13,7 km de Wereta, à 68 km de Bahar Dar, et à 630 km d'Addis Abeba (Me09/75) : cf. Figure 7 et Figure 8. Pour l'atteindre, il faut quitter la route asphaltée Bahar Dar – Gondar et près d'un kilomètre après Wereta, prendre sur huit à dix kilomètres la route goudronnée en 2010 en direction de Debre Tabor, puis une piste sur deux kilomètres en direction du sud, empierrée par la communauté d'Awra Amba (At05/28). Le lieu-dit du village est Turigne ou Turegn (At05/28 ; Yi07/46), Thuregne ou Taika d'après Me09/4 et 29 (Question 15 en annexe) : cf. Photo 4.

Le village d'Awra Amba est limitrophe des villages de Quarke au sud, Tizaba (ou Tizab) et Maksegn à l'est, Arba Chane à l'ouest, et Jib Gudguad au nord-ouest (At05/28 ; Yi07/44).



Photo 4 : Territoire de la communauté d'Awra Amba, avec au second plan, à droite du bosquet et en bordure de village, l'atelier de tissage.



Figure 7 : Position d'Awra Amba entre Bahar Dar, le lac Tana et Debre Tabor, dans la Région Amhara.

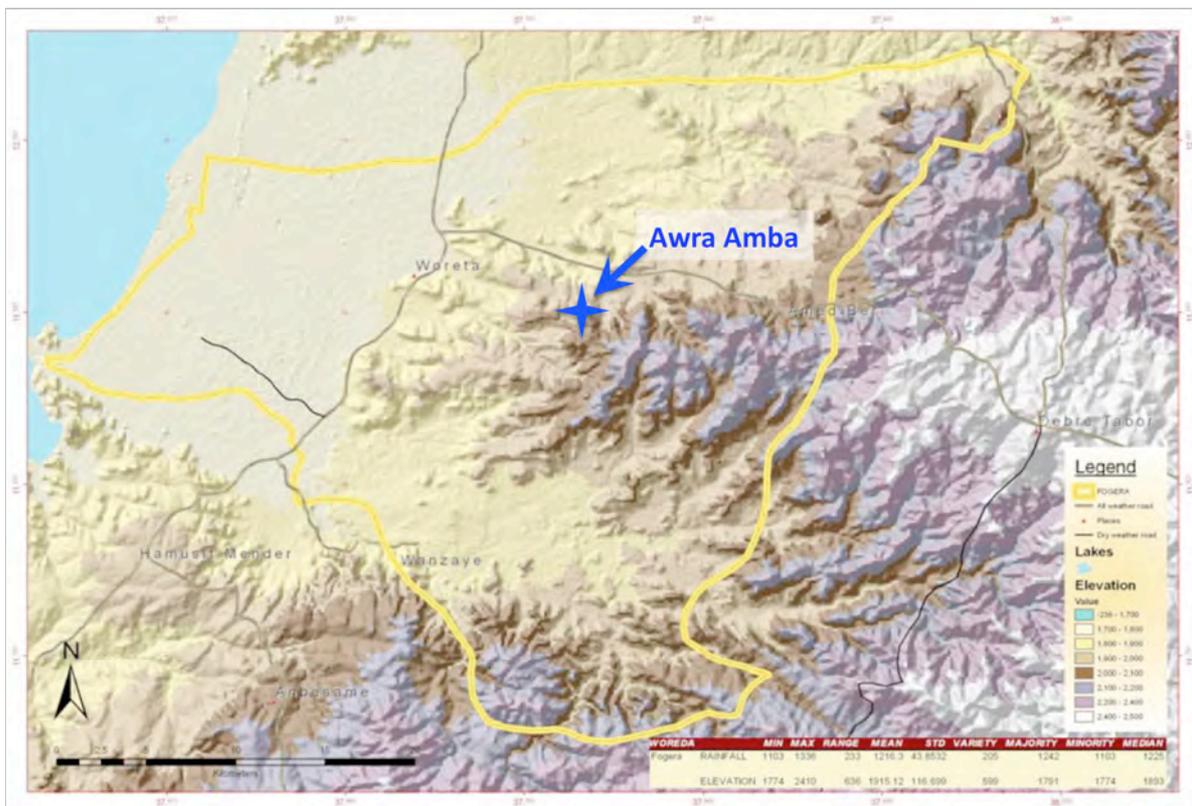


Figure 8 : Relief, altitude et limites du woreda de Fogera avec la position d'Awra Amba, selon ILRI and MoA (2005).

D'après ORDA (nd, cité par At05/28 et repris par Ya08/50), la superficie de la communauté est de 43 ha, dont 28,2 ha de cultures, 11 ha de prairies, 1,3 ha protégé en tant que bush, et 2,5 ha de bâti. Le village d'Awra Amba aurait ainsi la moitié des prairies du sous-bassin versant d'Awra Amba qui est 16 fois plus grand, ce qui est étonnant (Question 11 en annexe). Cependant d'après Ya08/97 et

Jo10b/2, la superficie de la communauté serait de 17,5 ha seulement, dont 10,2 ha de cultures, où la jachère n'est pas pratiquée, et dont la fertilité est moyenne. Le site a une bonne couverture végétale, notamment d'acacias et d'eucalyptus qui sont très courants à Awra Amba ; mais la déforestation menace (Ya08/50).

Cette petite superficie donne une densité de population près de quatre fois plus élevée que dans les environs : 930 hab./km² en 2007, alors qu'elle est de 247 hab./km² dans le *woreda* de Fogera selon le recensement de cette même année (CSA, 2007) – ces densités étaient respectivement en 2005 de 847 et 181 hab./km² selon At05/39. La densité de la communauté serait même de 2286 hab./km² si l'on retient une surface de 17,5 ha.

On retiendra l'imprécision des chiffres de superficie des terres de la communauté, globalement et par usage.

D'après Yi07/44-47, le nom initial du lieu semble être Arba Amba. Habité autrefois par des musulmans, ils lui donnèrent le nom d'Arba Ambiya, *Arba* signifiant 40, *Ambiya* quelqu'un de béni et prêchant. C'est la communauté actuelle qui lui a donné le nom d'Awra Amba. Zumra semble cependant construire un mythe autour du nom d'Awra Amba en expliquant que c'était le nom d'origine lié à la présence d'un animal, et, contradictoirement, que c'était le nom donné par des visiteurs et repris par la communauté.

Awra Amba s'écrit parfois Awramba ou Awura Amba, et se prononce Aoura Ame'ba. On peut contacter la communauté par téléphone (+251 (0)58 231 0108), et la coopérative par courrier (Awra Amba association, PO Box 36, Woreta, Ethiopie).

3. Valeurs et principes

Toute société a un système de valeurs – un ensemble d'idées, de concepts et de comportements en relation – auquel elle est fortement attachée. Le terme de culture se réfère plutôt à un ensemble de connaissances qui permet aux individus et aux groupes d'affirmer et d'interpréter les valeurs, croyances, coutumes et comportements qui les distinguent des autres groupes ou sociétés (Ndura, 2004/10). Les valeurs ou la culture d'une société ne sont jamais immuables, mais évoluent au cours des générations, notamment pour s'adapter à un nouvel environnement.

La société éthiopienne est considérée par Ya08/78 comme rigide et peu ouverte aux nouvelles idées et aux nouveaux comportements susceptibles de l'enrichir. Pour Awra Amba, la société rurale amhara est statique et ne laisse aucune liberté aux individus dont le rôle est défini très précisément, alors que la liberté de chacun est enrichissante pour tous (Ya08/69-70).

Awra Amba est un village très fortement uni par une culture et des idéaux, qui le distinguent de la société amhara et des villages environnants. C'est d'abord une communauté qui partage des valeurs : vivre à Awra Amba signifie partager et défendre ces valeurs (At05/48). La communauté reconnaît même expressément la notion de valeur, considérée comme une règle, une idée, une norme, ou un principe servant de guide à la vie (Ya08/83). Ainsi, pour être admis à entrer dans la communauté, il faut passer une période probatoire d'observation et avoir une morale et un mode de vie totalement en accord avec les valeurs et principes de la communauté (Crespo, 2011).

Les membres de la communauté s'estiment différents des autres et meilleurs, car déterminés à construire une nouvelle vie (At05/58) ; d'après leurs parents, les enfants ont une haute opinion d'eux-mêmes et de leur capacité à améliorer leur situation. Il est d'ailleurs constamment demandé aux enfants de nouvelles idées et de faire des propositions concrètes, n'apprendre qu'à lire et écrire étant considéré comme une perte de temps (Ya08/76 et 92).

Le prestige est acquis à celui qui travaille consciencieusement et qui applique dans la vie quotidienne les valeurs de la communauté. Le comportement quotidien est donc le critère du statut de chacun (At05/9).

Atnafu (2005/57-58), Yassin (2008/83) et Mekonnen (2009/5) traitent tout d'abord chacun des valeurs d'Awra Amba dans un paragraphe spécifique : on en trouvera la liste Tableau 2. Ces trois tentatives de structurer les valeurs de la communauté ne sont pas très cohérentes entre elles. Nous avons néanmoins tenté de les synthétiser en quatre valeurs essentielles : l'honnêteté, la solidarité (ou fraternité), les droits humains (ou égalité), et la raison réduite au refus de la dépendance (ou addiction) et des fêtes.

Par ailleurs, tous les auteurs listent des valeurs de la communauté tout au long de leurs textes, ce qui donne un éclairage beaucoup plus riche que les tentatives de structuration ci-dessus. Pour mieux apprécier ces valeurs, on peut se rapporter aux questionnements du fondateur lorsqu'il était adolescent, tels que rapportés par Ya08/65 et 78 :

- Pourquoi les femmes n'ont-elles pas le droit de choisir leur partenaire comme les hommes ?
- Pourquoi les femmes ne participent-elles et ne décident-elles pas tout autant que les hommes ce qui concerne leur famille et leur vie ?
- Pourquoi les femmes n'ont-elles pas un égal accès à l'éducation, à la santé, entre autres ?
- Pourquoi les mères ne sont-elles pas respectées ?
- Pourquoi crée-t-on des différences entre religions en donnant des noms différents à Dieu, alors que Dieu est un quel que soit le nom que lui donne chaque langue ?
- Pourquoi différencie-t-on les couleurs entre être humains, alors qu'ils sont tous de la même origine et que la différence est du même ordre qu'entre un chat blanc et un chat noir ?

Atnafu (2005/57-58)	Yassin (2008/83)	Mekonnen (2009/5)	synthèse
honnêteté intellectuelle (/ mensonge)	honnêteté (/ vol, mensonge)		honnêteté
loyauté à son peuple			
pureté des pensées, dires et actes			
	droits humains	égalité des sexes	droits humains
		dignité	
		droits individuels	
fraternité	concorde		solidarité
solidarité	solidarité		
	non dépendance (/addiction)		rationalisme
	raison (/ émotions hors raison)		
courage	rigorisme (/ fêtes civiles et religieuses)	tolérance	

Tableau 2 : Valeurs essentielles d'Awra Amba telles que définies par trois auteurs, classées en quatre groupes, avec antonymes entre parenthèses.

- Pourquoi les peaussiers, tisserands, forgerons, entre autres, sont-ils ostracisés indépendamment de l'importance de leur métier ?
- Pourquoi les gens sont-ils envieux des autres, ne s'aiment pas sous prétexte de religion ou d'autres différences, alors que l'essence de toute religion est la valeur d'humanité ?
- Pourquoi accorder tant d'importance au monde après la mort dont personne ne peut être certain, au détriment du monde réel dont le destin pourrait sans aucun doute être construit par l'effort de tous les êtres humains ?
- Pourquoi se bat-on pour un monde confortable après la mort ? Ne peut-on créer un paradis sur terre ?
- Pourquoi construisons-nous des mosquées et des églises qui sont les domaines de Dieu alors que Dieu est partout, dans le cœur, l'âme, les yeux, etc. ?
- Pourquoi ne prend-on pas soin des personnes âgées alors qu'elles ont considérablement contribué à la société ?
- Pourquoi la culture de la société est-elle rigide et conservatrice sans permettre aux individus et en particulier aux enfants d'avoir la liberté de penser et de faire leur propre chemin dans la mesure où il est raisonnable ?
- Pourquoi les religions définissent-elles des jours où on travaille et des jours où les disciples de telle religion ne doivent pas travailler ? Pourquoi ceux-ci mangent-ils les jours où ils ne travaillent pas ? Pourquoi ceux qui souffrent de la pauvreté et de la faim doivent-ils s'abstenir de travailler et abandonner les cultures et leurs autres activités ?

Cet auteur propose finalement une nouvelle liste des valeurs fondamentales d'Awra Amba : la paix, l'amour et le respect des êtres humains (hommes, femmes, enfants et vieillards) (Ya08/130).

Ces valeurs sont soit explicites – revendiquées par la communauté, ou implicites – non revendiquées comme telles mais que l'on peut déduire de l'analyse des comportements. Nous détaillons dans les paragraphes suivants ce que nous définissons comme les principales valeurs à partir du Tableau 2, des valeurs explicites présentées isolément dans la littérature sur Awra Amba et des valeurs implicites aux comportements. Il s'agit finalement de l'honnêteté, de l'égalité, de la solidarité, et du rationalisme.

Les règles explicites sont consignées dans un document en amharique d'une vingtaine de pages, la

charte communale, dont une version a été signée en 2007 (Me09/40). Même si Zumra en est sans aucun doute l'inspirateur, ce sont celles que la communauté s'est choisies : Zumra estime que les décisions ne peuvent pas et ne doivent pas être imposées par une personne ou une structure, mais discutées en profondeur et prises par ceux qui sont concernés, dans le respect mutuel (Ya08/68).

3.1. Honnêteté

« J'ai vu des gens blesser, tuer, voler les uns les autres. Je savais qu'en tant que personnes, nous faisons aux autres ce que nous détesterions si cela nous arrivait à nous-mêmes. Mais en quoi sommes-nous différents des animaux si nous ne réfléchissons pas et n'agissons pas comme des humains ? », dit Zumra selon Habtamu (2009).

L'honnêteté est l'une des valeurs essentielles de la communauté d'Awra Amba. Voler et mentir n'ont pas leur place, ainsi que mendier : ce sont des règles absolues (At05/50 et 66 ; Ya08/74). Ennat-Ayighegne Thasew, membre de la Cour de justice sociale du *kébélé* envie leur habitude de dire la vérité et affirme qu'ils ont franchement horreur du mensonge et qu'ils condamnent fermement le vol (Me09/71). Il n'y a donc pas de vol à Awra Amba et, chose inconcevable dans ce pays où la mendicité est omniprésente, pas un enfant ne demande quoi que ce soit (Calvino, 2008). Les maisons sont cependant toutes fermées à clef pour se protéger des étrangers à la communauté, car le village voit passer beaucoup de voisins pour le moulin, l'épicerie ou le café (Jo10b).

3.2. Égalité

Awra Amba est surtout connu pour son principe d'égalité des sexes. Mais l'égalité n'est pas seulement revendiquée entre les hommes et les femmes, mais aussi entre les adultes et les enfants, et plus généralement entre les êtres humains.

3.2.1. Égalité des sexes

On distingue les différences de sexe, qui sont des différences physiques, des différences de genre qui sont construites socialement : ces dernières sont les interprétations sociales ou culturelles des différences de sexe, les rôles attribués à et attendus de chaque sexe dans une société particulière.

En Éthiopie, même si les rôles attribués aux sexes varient d'une région à une autre, les filles sont éduquées durant l'enfance pour être obéissantes, soumises, timides, vierges et imaginatives². Les femmes souffrent ensuite de discriminations socioculturelles et économiques et ont moins d'opportunités pour leur développement, leur éducation et leur travail (Ya08/37 et 77). Le sexe et l'âge définissent en premier lieu le travail de chacun : préparer l'*injera*, aller chercher l'eau sont des tâches exclusivement féminines, tandis que labourer, chasser, tuer sont des tâches exclusivement masculines (Yi07/58). Les femmes et les plus jeunes assurent l'essentiel des tâches. Chez les paysans amharas, la paysanne est trop occupée le matin pour avoir le temps de s'asseoir pour son petit déjeuner ; elle déjeune tout en assurant ses différentes tâches : préparer et faire cuire l'*injera*, préparer la bière locale (*tela*), filer le coton, ramasser du bois, nettoyer, aller chercher l'eau à la source, tresser des paniers de paille. Ensuite, si son mari travaille assez loin, sa femme lui apporte son repas ; sinon elle risque d'être battue avec un bâton. Si le mari travaille à proximité, mari et femme mangent ensemble chez eux. Le soir, le paysan se fait souvent laver les pieds par sa femme ou ses enfants, alors que les autres se lavent eux-mêmes (At05/45). Il y a quinze ans, l'Éthiopie autorisait encore légalement un mari à 'discipliner' son épouse (France 24, 2009). Les choses se sont assouplies depuis, mais sans changer fondamentalement : hors une visite avec son mari à l'église le

² phrase attribuée à (Ministry of Economic Development and Cooperation – MEDaC, 1999) par Ya08/76, qui n'en donne pas la référence.

dimanche matin avant le petit déjeuner, la femme est confinée à la tenue de sa maison. Chez les paysans aisés qui ont une ou des servantes qui font les travaux les plus durs, la femme reste passive et réservée. Les femmes sont battues en cas d'erreur dans leurs tâches (At05/45-46).

La place de la femme dans la culture traditionnelle amhara est donc d'être à la maison et sa tâche principale est de servir son mari et ses enfants (Levine, 1965 ; At05/80).

La situation est radicalement différente à Awra Amba. La communauté s'est en effet construite sur le refus de l'autorité patriarcale des hommes et la soumission des femmes (At05/78).

L'article 5 de la charte communale énonce que les activités ne doivent pas être basées sur le sexe et que les enfants sont invités à toutes les activités, en fonction de leur âge (Me09/29). Le travail, les fonctions et responsabilités sont donc assignés en fonction des capacités de chacun et non en fonction de son sexe ou de son âge (Yi07/91). C'est une règle sociale et un comportement individuel.

Aussi la division sexuée du travail est-elle minimale. Hommes et femmes se partagent les tâches ménagères ainsi que les autres activités traditionnellement féminines. Ils partagent aussi le travail extérieur et plus généralement toutes les tâches traditionnellement masculines (At05/97). Ainsi le père et la mère partagent-ils la responsabilité de leur famille et de leurs jeunes enfants (Yi07/60). Aucun n'a autorité sur l'autre et les décisions matérielles sont prises ensemble (At05/39). Il y a une réciprocité des rôles : les hommes restent à la maison et les femmes travaillent à l'extérieur, et vice-versa. D'ailleurs dès l'enfance, les jeux ne sont pas sexués (Yi07/60). Seuls la grossesse et l'allaitement sont l'apanage des femmes, car liés à une réalité physique et non à un choix social.

Awra Amba est donc une commune où les hommes s'occupent des enfants, font la cuisine et filent, où les femmes labourent et tissent, tout cela hommes et femmes côte à côte, alors qu'en Ethiopie (et souvent ailleurs...), ces occupations sont réservées à l'autre sexe.

Atnafu (2005/15) attribue l'origine de cette valeur au Coran, qui, citations à l'appui, placerait femme et homme à égalité. Il ignore cependant des écrits contraires à l'égalité comme par exemple l'inégalité d'héritage dans le Coran qui donne le double à l'homme, et les paroles du prophète, pour lesquelles le divorce est prononcé par l'homme ou par le juge, mais pas par la femme, ou qui interdit à la femme d'occuper le plus haut poste, celui de reine. L'affirmation d'Atnafu est donc très étonnante.

Nous analysons en détail la réalité de l'égalité entre les sexes à Awra Amba aux § 4.3 page 51.

3.2.2. Égalité enfants-adultes

Dans la Région Amhara, les enfants sont considérés comme inférieurs aux adultes, car gouvernés par l'ignorance et la passion. Un proverbe amhara dit même qu'« il n'y a pas de différence entre les jeunes enfants et les vaches » (At05/46 et 91). À partir de 2 ou 3 ans, ils commencent à être considérés comme des domestiques dont la plupart des actes font l'objet d'ordres. À 4 ou 5 ans, on leur donne des corvées simples à exécuter comme chasser les poules des récoltes en cours de séchage ou ramasser du bois. Un peu plus tard, on leur demande de chasser les animaux des cultures et de garder les troupeaux, et ce jusqu'à 12 ans pour les garçons (At05/46 et 87).

Alors que toutes ces tâches sont effectuées par les filles et les garçons, à 6 ou 7 ans, les filles amharas commencent à avoir des tâches spécifiquement féminines. Il est courant que vers les 10 ans, les filles abandonnent la garde des troupeaux et se consacrent entièrement aux tâches ménagères. Elles apprennent ainsi petit à petit l'art de tenir une maison. À 12 ou 13 ans, elles sont capables de tenir seules une maisonnée et sont prêtes à se marier (At05/46 et 87).

À partir de 10 ou 11 ans, les garçons prennent part à toutes les activités des adultes, comme le labour. À 14 ans au plus tard, ils peuvent remplacer leur père dans ses activités. Très rapidement, ils travaillent et gèrent seuls une parcelle de terre ; quand ils ont suffisamment économisé, ils peuvent se marier et voler de leurs propres ailes (At05/87).

En Éthiopie, la moitié des enfants de 10 à 14 ans étaient économiquement actifs selon le recensement de 1994 (CSA, 1994). Ils seraient plus de 42 % en 1995 selon Basu (1999), et devaient être encore 40 % en 2010 selon Ya08/42.

Yassin (2008/77) rend compte que les tâches exigées des filles à partir de 5 ans excèdent très souvent leur capacité physique et leur interdit d'aller à l'école. Elles sont ensuite forcées à se marier précocement, sont enceintes trop tôt et ont trop de grossesses rapprochées, ce qui induit non seulement un risque de décès à l'accouchement, mais aussi un risque de décès pour les enfants.

Pour Awra Amba, « les droits des enfants ne sont pas respectés dans la société éthiopienne comme ils devraient l'être. Trop souvent, les enfants ont des devoirs qui ne tiennent pas compte de leurs capacités » (Habtamu, 2009).

Dans la communauté, les enfants respectent les adultes et les adultes respectent les enfants ; il n'y a pas de discrimination selon l'âge, mais seulement selon la capacité (Yi07/53).

3.2.3. Égalité des être humains

Selon Ya08/26 et 38-41, en Éthiopie, par le passé, de nombreux groupes comme les forgerons, tanneurs, potiers, menuisiers ou tisserands étaient méprisés et ostracisés, l'accès à la terre, au bétail et à certains métiers leur étant interdit. En même temps, ils sont dans certains cas craints et considérés comme étant partie liée aux forces du mal, tout particulièrement les forgerons. Ils ont donc un double statut : opprimés économiquement, et rituellement puissants. Les qualifier de castes est donc un peu réducteur.

Il faut retenir que la société éthiopienne traditionnelle a tendance à isoler certains groupes, qui sont mal considérés, non pas en fonction de leur comportement ou de leur valeur individuelle, mais en fonction de leur métier.

Au contraire, une valeur essentielle d'Awra Amba est l'égalité, qui oblige à respecter les différences de religion, de couleur, de race, d'ethnie, de métier, de capacité physique ou intellectuelle etc., chacun étant membre de l'humanité (Ya08/68). La hiérarchie habituelle qui fait désirer de monter dans l'échelle sociale est remplacée par l'aspiration à l'égalité sociale par la solidarité et l'égalité des sexes (At05/49 ; Ya08/73). Il n'y a pas de polarisation entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent (At05/53), la reconnaissance sociale n'étant pas liée à sa position sociale ou à son activité, mais au respect quotidien des valeurs de la communauté. Aussi, pour éviter toute prise de pouvoir de quelques uns sur les autres – toute subordination, les responsabilités dans les comités de gestion sont-elles tournantes, tous les deux ou trois ans (cf. § 4.1) (At05/56).

Cette valeur d'égalité et de fraternité est étendue à la confraternité universelle. Blancs ou noirs, nous sommes tous égaux. Quand on demande à Zumra à quelle ethnie il appartient, il répond appartenir à l'humanité et non pas à tel ou tel groupe ethnique (Habtamu, 2009). C'est pourquoi les visiteurs étrangers paient les mêmes tarifs que leurs homologues éthiopiens, ce qui est rarement le cas en Éthiopie (Jo10b/6).

3.3. Solidarité

« Dans la société éthiopienne, les plus pauvres et les plus âgés n'ont trop souvent personne pour prendre soin d'eux. Ils n'ont même souvent rien à manger et aucun lieu pour vivre. Mais les jeunes et les plus forts passent du bon temps et ne trouvent pas le temps de s'occuper des plus pauvres », dit Zumra (Habtamu, 2009).

Au contraire, la solidarité est revendiquée à Awra Amba. « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins » en est la traduction concrète (At05/53). Ce principe s'oppose tout autant à la conception capitaliste qu'à la conception socialiste qui avait cours en Éthiopie sous le régime du Derg, toutes deux poussant à la performance individuelle, alors qu'Awra Amba pousse à la

performance collective par le respect des valeurs communes.

La propriété des moyens de production et des productions appartient de droit à l'ensemble de la coopérative, hors propriétés et activités du foyer. La terre est allouée par le gouvernement aux individus par le biais de sa politique de redistribution des terres. Mais dans la pratique, ni les individus, ni les familles n'en jouissent individuellement, car la jouissance en est collective : les membres de la collectivité travaillent collectivement la terre et se partagent équitablement son produit, même s'ils n'y contribuent pas de manière égale en raison de différences de capacité. Cela permet à ceux qui n'ont pas de terre de vivre et renforce la solidarité (At05/51 et 53) (Question 16 en annexe). Ces règles sont valables pour les autres activités communes comme le tissage, le moulin, etc.

Plus généralement, tout membre de la communauté d'Awra Amba est responsable du bien-être de tous les membres de la communauté et de la communauté elle-même, de même que la communauté est responsable du bien-être de chacun. Personne n'a à craindre la vieillesse, la maladie, le manque de nourriture, de toit ou de vêtement, dans la mesure où la communauté peut y pourvoir. Awra Amba est en fait une seule famille : « Nous sommes tous frères et sœurs liés par des valeurs et principes communs » comme le dit une femme de 55 ans. Le groupe n'est pas seulement le moyen de répondre aux besoins de chacun, c'est un objectif en soi : les intérêts des individus sont subordonnés aux intérêts du groupe. Cette valeur du groupe a pour conséquence la volonté d'avoir les meilleurs équipements et services publics possibles (écoles, santé, infrastructures, ateliers, etc.) (At05/57 et 59).

L'égalité et la solidarité entre membres de la communauté ne permettent pas de tolérer les habitudes, croyances et pratiques traditionnelles qui sont dangereuses pour l'individu, comme le mariage précoce, les mutilations génitales féminines, le partage des épouses – *warsa*, l'ablation des amygdales, l'extraction des dents de lait, la consommation de drogues comme l'alcool, le kat ou le café, les punitions physiques ou les condamnations verbales envers les enfants (awraamba, nd ; Ya08/71 ; Me09/76). Zumra a combattu la pratique de l'excision des petites filles, pratique traditionnelle encore presque systématique en Ethiopie il y a une vingtaine d'années, interdite depuis, mais toujours présente. L'évolution a été graduelle à Awra Amba, mais il n'y a plus d'excision depuis 25 ans (Jo10b/4).

En outre, un certain nombre de comportements sont jugés dangereux pour la coexistence pacifique entre individus et donc prohibés, comme le vol, le mensonge, la prostitution, le gaspillage de temps et de ressources, la médisance, la corruption, le crime et les comportements provocateurs (Ya08/85).

3.4. Rationalisme

Le rationalisme n'est pas une valeur explicite de la communauté, sans doute par méconnaissance du concept. Mais c'est ce qui nous semble caractériser le mieux le rapport aux religions, voire au travail, ainsi que la conscience que les hommes sont seuls responsables de leur situation et que c'est à eux de construire leur vie. Ce rationalisme peut même aller jusqu'au rigorisme.

3.4.1. Dieu est partout... et nulle part

Les communautés rurales éthiopiennes considèrent la vie sur terre comme une étape préparant à la vie après la mort. Le monde réel est compris comme une phase temporaire pendant laquelle chacun souffre, où la pauvreté et la faim sont considérées comme des épreuves en vue de la vie éternelle et donc positivement acceptées. Dans un peuple où ces croyances sont aussi enracinées, les valeurs et attitudes n'ont donc pas pour objet d'améliorer la vie sur terre. Cela induit un fatalisme quant à la vie sur terre et rend impensable le concept même de développement, et bien sûr tout développement (Ya08/26-27).

Au contraire, les membres d'Awra Amba pensent que nous sommes responsables de la qualité de notre existence et de l'existence de nos descendants et que chacun doit chercher à améliorer ce qui existe – la vie sur terre – plutôt qu'un espoir de vie future ; ce sont ses propres efforts qui permettent de se développer.

Ils ne croient pas qu'une puissance surnaturelle les protège des accidents, des maladies et des ennemis. Ils ne croient pas non plus en une puissance divine qui permet et envoie des épreuves ; ils croient seulement en un Dieu tout puissant dont le but ultime est de créer un monde de justice sociale, et qui n'a qu'un rôle d'aide ou d'appui – comme un gouvernement (Yi07/48 ; Ya08/72-73, 75 et 84-85). Les religions interdisant de travailler plusieurs jours par mois, ces rituels religieux sont estimés absorber sans raison du temps de travail (Yi07/57).

Par ailleurs, les membres d'Awra Amba et en premier lieu Zumra observent que toutes les religions construisent leurs principes de base sur les êtres humains et les appellent à s'aimer et à se respecter, à s'entraider et à créer un monde de paix. Mais ils observent aussi que le seul fait de donner des noms différents à Dieu, selon les religions, amène les peuples à se battre, à tuer, à détruire leur environnement, et donc à se comporter en contradiction fondamentale avec les valeurs de leur religion comme de toutes les religions (Ya08/69).

Les membres d'Awra Amba, de différentes origines religieuses mais principalement d'origine musulmane, croient uniquement en l'existence d'un créateur de toute chose, comme les musulmans et les chrétiens. Et si on croit à l'existence d'un créateur, il faut alors selon eux lui donner le nom, unique, de « créateur » (Yi07/56). L'humanité a ainsi été créée à partir d'un couple initial (Yi07/50) : l'évolution des espèces n'est donc pas reconnue.

La communauté d'Awra Amba ne suit donc aucune religion et croit en l'honnêteté et l'amour de tous les êtres humains. Zumra dit : « Dieu est partout autour de nous et en nous, il n'y a pas besoin de l'enfermer dans une église ou dans une mosquée. Nous ne lui donnons pas de nom, car c'est ainsi que l'on divise les hommes, et nous ne croyons pas en une vie après la mort, dont nous n'avons aucune preuve. Le paradis, nous le construisons ici-bas, par notre labeur et la solidarité que nous nous manifestons les uns envers les autres. » Timbwalel, guide d'accueil de la communauté précise : « nous n'avons pas de Bible, mais nous mettons en pratique les grands principes que l'on retrouve dans les livres saints : pas de théorie, mais la pratique » (Jo10b/5), ce qu'exprime aussi Zumra (Crespo, 2011) : « Nous avons l'esprit pratique, nous avons besoin de la paix, nous la créons. Nous avons besoin de nous aider, nous le faisons. »

Il n'y a donc aucun rite religieux, et pratiquement aucune croyance religieuse hors l'existence d'un créateur. Les valeurs fondamentales de toutes les religions sont cependant particulièrement présentes et surtout mises en application (Jo10b/5).

Par ailleurs, Awra Amba est pour la liberté de comportement et de pensée de chacun, alors que dans les communautés environnantes, chacun est dans un rôle défini de manière rigide par sa communauté (Ya08/70). Les membres de la communauté sont prêts à vivre avec des disciples de religions dans la mesure où ils acceptent des comportements différents des leurs (Yi07/57), ce qui est très proche de la laïcité. Cependant, il n'y a pas de tels disciples à Arwa Amba, à cause de leur isolement potentiel selon Yi07/57.

Comme les habitants d'Awra Amba perçoivent leur culture comme une religion, et pour faciliter la comparaison avec les communautés environnantes, Yirga (2007/58) nomme religion leur culture. Cela nous semble une erreur fondamentale (que reconnaît d'ailleurs Yirga plus loin), car la culture d'Awra Amba ne fait pas référence à des forces surnaturelles qu'on cherche à influencer par des rites ou des comportements. Si référence est faite à un dieu créateur, il n'a aucune part dans le bien-être des générations actuelles comme des générations futures, dont elles sont seules responsables : le futur de l'humanité appartient aux seuls hommes et femmes ; aussi la reconnaissance d'un créateur originel est-elle tout à fait accessoire.

Il nous semble donc que la communauté d'Awra Amba a un comportement très rationnel, ce qui fait du rationalisme une autre valeur essentielle de la communauté, même si le terme leur est *a priori* inconnu.

3.4.2. Travail

Selon une enquête socio-économique menée en 2003 dans la Région Amhara, plus de la moitié des zones souffrant d'insuffisance de pluies ont au moins 156 jours fériés et donc chômees par an, soit 43 % de journées chômees (Ya08/73).

En parallèle, nous avons vu que certains métiers sont ostracisés ; mais plus globalement, les artisans ont traditionnellement un statut inférieur et sont parfois considérés comme des sous-hommes. Ce ne sont pas des esclaves, mais ils ont des droits inférieurs, les relations sexuelles avec eux sont limitées, ils ne peuvent entrer dans les maisons sauf exceptions, la nourriture leur est servie dans des feuilles ou de la vaisselle cassée, ils doivent se mettre à genoux et regarder ailleurs quand ils rencontrent d'autres personnes, etc. (Haberland, 1978/131). La société amhara dévalorise donc les artisans et les métiers manuels, ce qui n'est pas favorable à la diversification des activités des paysans vers des activités artisanales (At05/49 ; Ya08/28). Par exemple, les artisans fabricant des vêtements en coton sont méprisés (At05/73).

À l'inverse, Awra Amba considère le travail comme une valeur morale, voire même la plus importante, « l'essence de la vie » comme le dit un membre de la communauté (At05/48 ; Ya08/73). Le travail est une réponse à la pauvreté, mais c'est d'abord le moyen de se réaliser et de participer au bien-être de la communauté, un besoin fondamental plutôt que le moyen de satisfaire ses besoins (At05/48). Il n'est pas absolument obligatoire – et donc aliénant, mais volontaire, fait pour soi-même et pour le bien de la communauté. C'est une obligation morale de travailler à la mesure de ses capacités. Chacun fait le travail qui lui a été assigné ou qu'il estime bon pour la communauté (Yi07/54). Celui qui néglige ses responsabilités en la matière ou qui est inefficace n'est donc pas respecté. L'absence au travail, y compris pour des raisons valables, conduit même à un sentiment de culpabilité (At05/50, 51 et 55).

La valeur travail – tout travail, pour tous – entre en contradiction avec les valeurs traditionnelles comme la division du travail selon le sexe, l'autorité patriarcale, la soumission des femmes, le respect de nombreux jours fériés selon les principes religieux, dont elle pointe l'irrationalité (At05/49). C'est donc l'une des manières de critiquer les rites et l'obscurantisme religieux, au profit d'une approche rationnelle de l'existence, ce qui fait du travail une valeur proche du rationalisme.

Tous les membres adultes de la communauté doivent donc travailler, à l'exception des personnes âgées impotentes, des malades et des femmes proches de l'accouchement. Tous les types de travail sont également valorisés et aucune tâche n'est attribuée selon des considérations de sexe ou d'âge en tant que telles, mais seulement en fonction des capacités personnelles (At05/50). Hors le nouvel an qui se fête en Éthiopie le 11 septembre – ou le 12 septembre les années bissextiles, les membres d'Awra Amba travaillent tous les jours et ne célèbrent donc aucune autre fête civile ou religieuse (Ya08/73 ; Calvino, 2009).

Tous les membres de la coopérative consacrent cinq jours par semaine au travail en commun, à raison de neuf heures par jour, jusqu'à 17 heures (At05/80). Les membres de la communauté consacrent en outre une journée par semaine à l'aide aux personnes âgées, aux malades et aux nécessiteux, et à l'entretien. C'est la 'journée du développement', fixée au mardi. Chacun est libre de travailler pour son bénéfice en dehors de ces journées de travail. Chacun dispose notamment comme il l'entend du septième jour de la semaine. En général, il est consacré au marché, au nettoyage de la maison, ou à la collecte de bois. Ce jour de repos est fixé au mercredi une semaine sur deux, et au samedi la semaine suivante (Jo10b/6).

Globalement, les habitants d'Awra Amba travaillent donc beaucoup, le travail étant une valeur

essentielle de leur communauté, considérée comme un investissement dans le moyen et long terme.

3.4.3. Rigorisme ?

La place extrême accordée au travail, pour tous les adultes et tout au long de l'année, laisse peu de place aux loisirs et plaisirs : la vie est une chose trop sérieuse pour privilégier les plaisirs immédiats. C'est donc une communauté assez austère, chez laquelle outre les euphorisants comme le café ou l'alcool, il n'y a guère ou pas de place pour les paris ou la danse, ni pour les relations sexuelles hors mariage (At05/42 et 58). Le rituel du café n'est pas pratiqué, car il est considéré comme une perte de temps et une occasion de médisance (Yi07/52), alors que ce rituel assez long est important en Éthiopie, dont le café est la boisson nationale. C'est pour l'étranger, notamment, un grand moment de plaisir des sens.

Ce rigorisme ne semble pas s'appliquer aux enfants, qui ont le droit de jouer et jouent, chantent et dansent.

En outre, il n'apparaît pas dans la littérature étudiée que l'effort soit valorisé à travers la valeur travail : cela n'est nulle part mentionné de manière explicite. On peut toutefois se demander dans quelle mesure travail et effort sont associés.

Ce rigorisme, teinté de puritanisme et d'ascétisme, se comprend peut-être mieux quand on apprend que pour certains voisins, Awra Amba a l'image d'une communauté où tout est propriété collective, y compris les femmes et les enfants (Ya08/118). La valeur travail et le rigorisme sont donc aussi des moyens de donner une bonne image de la communauté : on peut imaginer les critiques encore plus acerbes des voisins face à une communauté qui ne respecterait aucun rite religieux, travaillerait peu et ferait la fête...

4. Organisation sociale

Nous décrivons ici l'essentiel de ce qui fait la communauté d'Awra Amba : il s'agit des structures de la communauté, de ses activités économiques, puis des relations sociales, à travers l'égalité des sexes dans le travail, ce qui concerne la famille (mariage, divorce, et construction du foyer familial), la place spécifique et originale des enfants, la solidarité avec les plus fragiles, les funérailles, et enfin les modes de gestion des conflits internes à la communauté.

Il s'agit pour l'essentiel du capital social de la communauté : un ensemble de valeurs, de comportements et de modes d'organisation sociale qui en sont l'expression, qui jouent un rôle essentiel dans le succès d'Awra Amba en terme de développement (Ya08/136).

4.1. Institutions

Awra Amba est organisé en deux structures (Yi07/47 ; Jo10b/5) :

- La communauté, qui regroupe notamment l'ensemble des habitants du village, qui partagent des valeurs et un mode de vie. Elle a été créée en 1972. Cette communauté se partage en fait entre ceux qui habitent à Awra Amba et qui suivent réellement les règles communes (439 personnes début 2011), et des membres extérieurs habitant ailleurs (Bahar Dar, Addis Abeba...) qui participent à une ou deux réunions par an avec les membres locaux, et qui forment une sorte de réseau de soutien et de conseil. Zumra estime que tous ceux qui partagent les valeurs d'Awra Amba peuvent être membres de la communauté, où qu'ils habitent.
- La coopérative (*union* en anglais), créée en 1986 par un noyau initial de 19 personnes et qui s'est constamment agrandie pour atteindre en 2010 143 membres adultes (81 femmes et 62 hommes, soit avec leurs enfants, 325 personnes). Il s'agit d'un collectif de travail et de vie, au sein de la communauté. 87 membres de la communauté ne sont donc pas membres de la coopérative en 2010 ; parmi eux, les adultes travaillent indépendamment, généralement du tissage à domicile. On peut estimer le nombre de ces adultes à une bonne trentaine selon les chiffres du Tableau 1 et la distribution des âges de la Figure 3. La coopérative n'acceptait plus en 2010 de nouveau membre par manque de possibilité de travail.

Selon la guide principale interviewée par Yi07/47, la qualité de membre de la communauté ne permet pas de participer aux tâches communes, de partager le revenu commun ou d'avoir accès à tous les services de la coopérative ; seuls les coopérateurs sont réellement organisés, ce que confirme Crespo (2012). Qu'en est-il des membres de la communauté habitant à Awra Amba et qui ne sont pas coopérateurs quant à leur participation aux tâches communales, dont s'occupent a priori nombre de comités listés plus loin : sont-ils exclus de toute décision communautaire ? Leur situation n'est pas claire (Question 17 en annexe).

Comme toute association, la coopérative comprend une assemblée générale, un bureau, un secrétariat et une section d'audit (article 11 du statut communal de 1999) (Me09/40).

Les décisions les plus importantes – l'attribution des revenus annuels, la planification et l'expansion des activités économiques, l'élection des comités – sont débattues et mises aux voix des adultes de plus de 18 ans lors d'assemblées générales (At05/60) : ces assemblées générales stratégiques ont lieu une fois par an (At05/60 ; Ya08/115 ; Jo10b/9), ou environ quatre fois par an selon les besoins d'après Crespo (2012), tandis qu'il semble que des assemblées générales moins importantes – dites aussi journées du développement – aient lieu toutes les semaines (At05/60) (Question 18 en annexe). Ces journées du développement hebdomadaires ont lieu le mardi sous un grand arbre au centre du village, chacun filant du coton en même temps (Photo 5). Ce choix du mardi et cette habitude de filer

du coton ont débuté lorsque la précédente femme de Zumra perdit sa fille : les habitants se sont réunis un mardi pour exprimer leur sollicitude et leur amitié en filant du coton ; le rendez-vous s'est ensuite poursuivi ainsi que l'habitude de filer pour abonder un fond de sécurité sociale. Y sont débattus des enfants à envoyer étudier en ville, de l'égalité hommes-femmes, de l'accueil des vieux et des malades, ainsi que de toutes les questions quotidiennes (At05/60).



Photo 5 : Réunion sous le grand arbre au centre du village, tout en filant, un mardi d'avril 2010.

Les coopérateurs élisent un certain nombre de comités, qui mettent en application les décisions des assemblées générales et gèrent collectivement de très nombreux aspects de l'activité. Ces comités sont définis dans le statut communal. Il s'agit depuis 2007 semble-t-il de treize comités élus tous les trois ans en assemblée générale par un vote à main levée (At05/60-64 ; Ya08/114 ; Jo10b/9) :

- Le comité du développement, qui chapeaute les douze autres : il administre les questions économiques les plus importantes et notamment les plans à long terme ;
- Le comité d'éducation qui gère l'éducation et la socialisation des enfants jusqu'à ce qu'ils entrent au lycée ou à l'université. Il gère notamment l'école maternelle de la communauté, les relations avec l'école voisine et la participation de la communauté aux cours supplémentaires (étude) de l'école publique (Question 19 en annexe),
- Le comité sanitaire, qui prend soin des malades et des femmes enceintes,
- Le comité des anciens qui s'occupe des personnes âgées,
- Le comité d'hygiène, qui assure la propreté des parties communes, pousse chacun à nettoyer chez lui et aide ceux qui ne le peuvent pas,
- Le comité du sous-développement qui s'occupe des plus pauvres,
- Le comité d'aide sociale qui s'occupe des problèmes économiques individuels critiques,
- Le comité d'assignation des tâches qui assigne chaque jour un travail à chacun au sein de la coopérative,
- Le comité des plaintes et de la médiation qui gère les litiges entre membres, la police n'étant avertie qu'en dernier recours : cf. § 4.7 ;
- Le comité de la sécurité qui assure la sécurité du village, pour prévenir tout vol ou attaque,
- Le comité des objets perdus, qui gère les objets trouvés et les rend à leur propriétaire,

- Le comité de réception, qui assure les contacts avec les visiteurs. Il emploie en 2010 une guide principale, Timbwalel, et un guide auxiliaire, Amane, tous les deux de 22 ans. La première a étudié jusqu'en 10^e année, le second jusqu'à la 12^e (fin du lycée) (Jo10b/9) ; en 2012, il emploie deux guides à plein temps, Nané, femme de Zumra, et Burtukan (Crespo, 2012). Les visiteurs paient un droit d'entrée de 5 birrs, équivalent à 0,20 € en 2010 (Crespo, 2011) ;
- Le comité de définition des règles, qui prépare les projets de règles de la communauté ; c'est l'assemblée générale qui les décide.

Selon At05/61, il y avait en 2005 quinze et non treize comités, comme en 2008 selon Me09/40 (Question 20 en annexe). L'un des treize comités ci-dessus n'existait pas (le comité du sous-développement), tandis qu'existaient trois autres comités :

- le comité de contrôle du comité du développement, qui contrôle ce dernier et rapporte à l'assemblée générale ; il semble que le comité du développement et son comité de contrôle aient été joints ensuite ;
- le comité hebdomadaire de développement qui applique au jour le jour les décisions du comité du développement,
- le comité de contrôle du comité hebdomadaire de développement, qui le contrôle et rapporte au comité du développement et à l'assemblée générale.

Les membres des comités, élus, tournent à chaque fois, ce qui fait qu'en théorie chacun devrait participer à un comité. Cependant, seul un petit nombre de personnes d'Awra Amba ont les compétences nécessaires pour être président, secrétaire ou trésorier d'un comité. Il faut savoir lire et écrire et avoir quelques aptitudes à la gestion, et avoir accès aux bons contacts dans la capitale régionale. Aussi les responsabilités principales se partagent-elles entre 12 à 15 personnes, soit environ 10 % des adultes de la coopérative. Les membres des comités ne jouissent d'aucun privilège particulier et ne sont pas particulièrement rémunérés. Leur pouvoir est limité par le fait que les décisions principales sont prises non par eux mais par l'assemblée générale des membres de la coopérative, et qu'ils peuvent être démis à tout moment (At05/58 ; Ya08/114-115 ; Me09/55). Notons que le fondateur Zumra est membre du comité du développement et du comité de réception (Jo10b/9).

Selon les chiffres d'At05/62, chacun des 15 comités (de 2005) regroupe 3 à 5 personnes (de 1 à 4 hommes et de 0 à 3 femmes), sauf le comité de préparation des règles qui compte 15 personnes (8 hommes et 7 femmes) : cf. Tableau 3. Le nombre moyen de membres s'établit à 4,5 et à 3,8 si on exclut ce comité particulier. Les femmes étant libérées de leur assignation à leur foyer prennent des responsabilités dans la communauté (At05/85) : elles comptent pour 44 % des membres des comités, ce qui reste inférieur aux 60 % de femmes dans la population de plus de 19 ans et même aux 51 % de femmes dans la population tous âges confondus, cette même année 2005. Seuls 6 comités sur 15 ont une participation féminine égale ou légèrement supérieure au poids des femmes chez les adultes, 3 comités ayant une participation des femmes plus de deux fois inférieure à leur poids chez les adultes. Les femmes sont en particulier très peu présentes dans le principal comité, celui du développement, ainsi que dans le comité hebdomadaire de développement, où elles ne comptent dans les deux cas qu'un membre sur cinq. Elles ne sont pas particulièrement représentées dans les comités traitant de thèmes *a priori* féminins comme l'éducation, les soins, les anciens et l'hygiène. Certains des comités sont présidés par une femme (Ya08/79).

Selon les responsables de la communauté que nous avons contactés, en 2010, le comité du développement compte 10 membres, dont 5 de moins de 30 ans, un entre 30 et 35 ans et 4 de plus de 35 ans, dont Zumra ; 5 sur 15 des membres du comité de définition des règles ont moins de 35 ans ; 3 des 5 dirigeants de la coopérative ont moins de 30 ans. La relève semble donc assurée.

Ces comités se réunissent au moins une fois par an et votent à main levée (Jo10b/9).

Comité	Hommes	Femmes	Total
Développement	4	1	5
Contrôle du comité du développement	1	2	3
Hebdomadaire de développement	4	1	5
Contrôle du comité hebdomadaire de développement	1	2	3
Éducation	3	2	5
Sanitaire	2	3	5
Anciens	3	2	5
Hygiène	2	1	3
Aide sociale	1	2	3
Assignment des tâches	1	2	3
Plaintes et médiation	1	2	3
Sécurité	3	0	3
Objets perdus	2	1	3
Réception	2	2	4
Définition des règles	8	7	15
Total	38	30	68

Tableau 3 : Participation aux quinze comités de 2005 (Atnafu, 2005/62). Les couleurs indiquent la participation égalitaire (en bleu), ou très faible (en rouge) des femmes.

4.2. Activités économiques

Selon Ya08/2 et 126, les Éthiopiens ont l'habitude du travail collectif et coopératif, dans l'agriculture (*Debo, Wenfel*), le commerce, l'armée, comme pour de nombreux événements sociaux (*Idir, Equb*). De plus, depuis quelques temps, les coopératives sont encouragées par le gouvernement pour améliorer l'économie des communautés. La coopérative d'Awra Amba n'a cependant pas été créée à l'initiative d'une autorité extérieure, mais à l'initiative des coopérateurs eux-mêmes.

L'économie d'Awra Amba est partiellement une économie agricole, au gré de l'alternance des saisons sèches et pluvieuses : le travail agricole est plus important pendant la saison des pluies, la coopérative prenant le relais durant la saison sèche pour du tissage essentiellement.

La surface cultivée est de 10,23 ha selon Ya08/97 (beaucoup plus – 28,2 – selon At05/28), et n'est pas irriguée (At05/38). Cela donne une superficie cultivée par foyer de 0,11 ou 0,29 ha, ce qui est très inférieur au chiffre moyen du *woreda* de 1,4 ha. Si l'on intègre les surfaces de prairies, on obtient une surface exploitée par foyer d'Awra Amba de 0,16 ha environ ou 0,41 ha, tandis que le chiffre du *woreda* est de 2,1 ha : Awra Amba est loin de pouvoir vivre de ses terres. Sa production de céréales par habitant était d'ailleurs en 2006 de 39 kg/hab./an, alors que la norme est de 225 kg/hab./an en blé (Ya08/103).

	surface (ha)	production (q)	rendement (q/ha)
<i>tef</i>	5,75	32	5,6
maïs	3,73	118	31,6
haricots secs	0,75	5	6,7
total	10,23	155	15,1

Tableau 4 : Production et productivité agricoles de la coopérative en 2006, selon Yassin (2008/98).

Les principales productions sont le sorgho (ou le maïs : l'auteur parle de sorgho dans le texte et de maïs dans le tableau : Question 21 en annexe), le *tef* et les haricots secs (*bologie*) : cf. Tableau 4. Le maïs (ou le sorgho) a un rendement à l'hectare beaucoup plus élevé que les autres productions. Le

rendement moyen – toutes productions confondues – est supérieur de 14 % au rendement éthiopien qui est de 13,3 q/ha et de 26 % au rendement régional qui est de 12,0 q/ha (Ya08/102).

La communauté possède 18 zébus, 1 âne, 1 mule et 44 poules en 2005 (At05/39), et en 2008 16 zébus mâles, 11 femelles, 1 âne et 4 moutons entre autres (Ya08/120), qui ne sont pas gardés à proximité des maisons d'habitation selon At05/39, ou qui restent à l'étable la plupart du temps et y sont nourris selon Crespo (2012). Il semble donc que le cheptel se soit accru en trois ans. Une grange a été financée par les États-Unis (Jo10b/7).

Les paysans labourent leurs terres avec une charrue à soc de bois tirée par deux zébus (Photo 6 et Photo 7). De manière étonnante, plusieurs champs n'ont pas été dépierrés comme en témoigne la Photo 7, ce qui doit augmenter notablement le travail de labour et d'entretien des champs, tout en réduisant fortement leur productivité. La coopérative estime que c'est trop de travail que d'enlever les pierres d'après Jo10b/8, ou que c'est un moyen habituel de lutter contre l'érosion due à la pluie et au vent selon Crespo (2012). Enfin, contrairement au reste de l'Ethiopie, les habitants d'Awra Amba utilisent quelques scies et pas seulement des haches pour couper les eucalyptus pour le bois de construction ou de chauffe.



Photo 6 : Laboureur avec sa charrue et son joug partant aux champs.



Photo 7 : Labours, en avril 2010.

Ne pouvant vivre uniquement de l'agriculture étant données la pauvreté et la rareté du sol, ils se sont diversifiés vers le tissage, la meunerie et le commerce. La coopérative possède en 2010 un atelier de

tissage, un moulin, des commerces et un camion Isuzu (Jo10b/7).

Un premier moulin a été fourni en 2002 par le gouvernement Amhara à travers l'Association de développement amhara, puis la coopérative a continué de s'équiper. Elle possède en 2010 six moulins électriques qui moulent le *tef*, le maïs et le sorgho du village et des agriculteurs voisins (Jo10b/7) : cf. Photo 8. Trois nouveaux moulins électriques s'y sont ajoutés début 2012, l'un pour le *tef*, le second pour le maïs et le dernier pour décortiquer le riz (Crespo, 2012). « Les voisins préfèrent utiliser notre moulin parce qu'ils ont confiance en nous et que nous ne trichons pas », selon un villageois (Halpern, 2007) : cela permet aux clients de déposer leur grains le matin et de reprendre la farine le soir, plutôt que d'attendre sur place que leur farine soit prête comme c'est le cas ailleurs ; une seconde raison est le prix, inférieur à celui des moulins voisins : 0,20 birr par kilo de farine, contre 0,25 à 0,30 (Crespo, 2012).

La communauté a en outre un atelier de filature et de tissage en moellons avec un toit en tôle ondulée (Photo 4 page 29). Le bâtiment a été financé en 2007 par les Pays-Bas et le gouvernement éthiopien (ESRDF) (Ya08/120), de même que cinq métiers métalliques (Photo 8). La coopérative a acquis en outre huit métiers métalliques et six métiers en bois. Tous ces métiers sont manuels. La coopérative aimerait avoir des métiers électriques, moins fatigants (Jo10b/7). La filature, considéré comme un travail facile, se fait dans le même bâtiment. On produit des chemises, robes, jupes, des nappes, écharpes, chapeaux, serviettes, couvertures, et d'autres articles (Mamo, 2006), vendus sur place, dans leurs magasins de Woreta et Alem Ber et sur les marchés. Les principaux acheteurs des produits de la coopérative sont les commerçants, les visiteurs, les paysans et tisserands des *kébélés* environnants (Ya08/109).



Photo 8 : Coopérative : moulin (remarquer la croix sur la poitrine du jeune homme au dessus du moulin qui le désigne comme voisin), et métier à tisser métallique (cl. C. Crespo).

La coopérative est en outre propriétaire de plusieurs commerces – l'épicerie principale du village, deux petits magasins au village, et deux magasins dans les villes voisines de Woreta et Alem Ber (Jo10b/7), et du café-restaurant du village. Les épiceries du village servent les habitants d'Awra Amba et des villages voisins (Photo 9). Le café-restaurant est le cœur du village, là où les gens se rencontrent, bavardent et débattent des affaires courantes comme de grandes questions philosophiques (Tervo, 2009). Il ne sert ni café, ni alcool, considérés comme addictifs et dangereux pour l'équilibre psychique, mais beaucoup de thé et des boissons gazeuses. Les prix sont de 1 birr la boisson et de 4 birrs le plat.



Photo 9 : La place du village, avec à gauche le grand arbre lieu de réunion et au centre l'épicerie ; l'épicerie du village en janvier 2011 (cl. C. Crespo).

Le camion Isuzu, récemment acquis, est utilisé pour l'approvisionnement en coton brut à Addis Abeba, pour le transport des produits finis, et pour les villages voisins contre rémunération (Crespo, 2011).

Enfin, la coopérative a une maison d'hôtes équipée de sanitaires (une chambre simple mais propre y coûte 20 birrs), et a construit et loue une maison aux instituteurs et une autre aux collégiens masculins venant de loin (Crespo, 2011 ; 2012).

Globalement, l'artisanat (filature et tissage) est l'occupation de premier rang pour pratiquement tout le monde (98 %), l'agriculture l'occupation de second rang pour 94 % des interrogés, et le commerce l'occupation de 3^e rang pour 74 % des interrogés (Ya08/99). Mekonnen (2009/38) indique que l'agriculture de subsistance est leur principale source de revenu, alors que pour Jo10b/7, le tissage est la première source de revenu de la coopérative, suivie du commerce, puis de la meunerie, enfin par le camion. La part des différentes sources de revenus n'est donc pas très claire (Question 22 en annexe).



Photo 10 : Petite maison, exceptionnellement ronde, avec son métier à tisser privé, en 2010.

Mekonnen (2009/38) cite aussi d'autres activités comme l'apiculture et la production de fourneaux à faible consommation et d'autres ustensiles de ménage, qui utilisent des matériaux locaux et la technologie locale. Le tissage de vêtements traditionnels connus sous le nom de *shemma* est pratiqué en outre par tous sur un métier à tisser familial (Photo 10) et produit une source significative de revenus durant la saison sèche ; chaque famille verse 11 birrs par an pour son approvisionnement en coton (Crespo, 2011). Les familles élèvent en outre des poules, cultivent quelques légumes ;

certaines produisent du miel ; d'autres ont un zébu dans le troupeau du village dont le lait est vendu au café-restaurant.

Depuis 2011-2012, la coopérative expérimente des cultures sur compost avec l'aide de spécialistes Oromos (mini-jardins de 0,5 m², légumes sur les flancs de sacs de compost) et l'élevage de poules pondeuses avec les conseils du gouvernement, dont la nourriture est achetée (Crespo, 2012).

Quels sont les revenus tirés de ces différentes activités ?

Atnafu (2005/82) indique un revenu annuel par coopérateur de 134 birrs pour l'agriculture et de 180 birrs pour le tissage, sans doute en 2004. S'y ajoutent 120 birrs par famille et par an pour le tissage sur un métier traditionnel privé à domicile. Pour un couple de coopérateurs, cela donnerait environ 750 birrs par an, soit environ 75 €.

Selon Jo10b/5, le revenu annuel d'un coopérateur s'est élevé en 2009 à 3000 birrs, soit 168 €. Ce revenu est en augmentation, mais serait encore inférieur à celui des paysans du voisinage.

Yassin (2008/104) indique enfin un revenu de 1005 birrs par an et par personne, soit environ 70 € au cours du change de 2008. Ce revenu est supérieur au revenu moyen de la Région qui est de 840 birrs par personne. Cependant, le rapport ne dit pas clairement s'il s'agit d'un revenu par habitant ou par adulte, ni si le revenu moyen concerne les habitants des seules zones rurales. Ce même auteur donne le revenu annuel moyen des foyers en 2006 par type de source et sexe du chef de famille, mais sans préciser le nombre d'adultes par foyer, ce qui ne permet pas de comparer ces chiffres aux autres estimations. Cela permet néanmoins d'évaluer les revenus globaux par source (sous réserve d'erreur d'interprétation du tableau de Ya08/107 dont les unités ne sont pas claires) :

- 69 % pour la coopérative,
- 12 % pour l'artisanat privé,
- 10 % pour les récoltes annuelles,
- 8 % du crédit,
- 1 % de l'apiculture.

Le revenu annuel moyen par foyer est alors de 3417 birrs, soit environ 270 €, ce qui est proche du chiffre que nous donnons pour 2009, mais largement supérieur à l'estimation d'Atnafu.

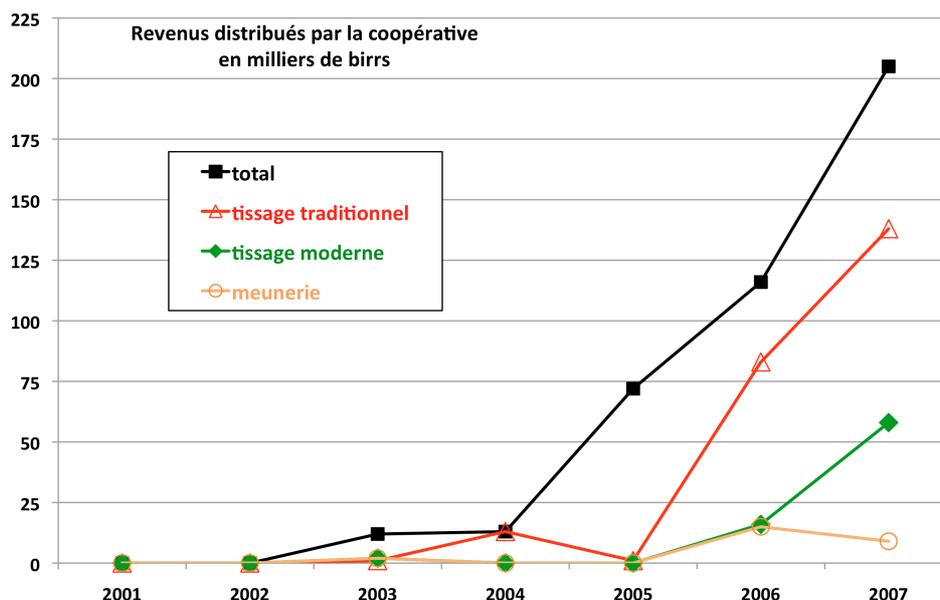


Figure 9 : Évolution des revenus distribués annuellement par la coopérative selon leur source, en milliers de birrs, d'après Yassin (2008/108).

Tous ces chiffres semblent donc peu cohérents et sujets à caution. Il faut en outre tenir compte du revenu socialisé permettant la solidarité, l'éducation et la gestion du village, ainsi que la valeur des services apportés bénévolement par les membres (aider les vieux...), qui ne sont pas inclus dans les revenus individuels, mais qui contribuent de manière importante au bien-être de la population, et qui sont dans une très large mesure spécifiques à Awra Amba.

Yassin (2008/108) donne en outre l'évolution des revenus distribués à tous les coopérateurs de 2001 à 2007, mais en provenance seulement du tissage et de la meunerie : cf. Figure 9. En 2007, le tissage traditionnel faisait près de 67 % du total de l'activité de la coopérative, le tissage moderne environ 28 %, et le moulin environ 5 %. L'activité de tissage n'a vraiment démarré qu'en 2006.

Finalement, les membres de la communauté d'Awra Amba assurent que leurs besoins alimentaires sont entièrement couverts tout au long de l'année, alors que les deux tiers des paysans amharas ne couvrent leurs besoins alimentaires que neuf mois sur douze, 2,5 millions étant dans une insécurité alimentaire chronique, et 3 millions souffrant de la faim presque chaque année (sur 19 millions d'habitants) (Ya08/96 et 101).

La communauté reste cependant pauvre. Quelques jeunes membres l'ont quittée, sans doute pour des raisons économiques (At05/84).

4.3. Égalité des sexes dans le travail

Comme indiqué par At05/2, toutes les sociétés connaissent une certaine division du travail entre hommes et femmes. Williams (1993) note que les femmes et les hommes qui ne respectent pas cette division du travail sont suspectés de ne pas être de 'vraies femmes' ou de 'vrais hommes'. On en trouvera par exemple une illustration dans le film de Stine (2012/52-54') dans la basse vallée de l'Omo au sud-est de l'Éthiopie.

En Éthiopie, les femmes travaillent plus que les hommes : elles travaillent en moyenne plus de 13 heures par jour, tandis que les hommes travaillent moins de 13 heures par jour (Habtamu et coll., 2004/47 et 57).

À Awra Amba, la position inférieure des femmes dans l'économie a été abolie en détruisant la division traditionnelle du travail basée sur le sexe (At05/81). Les femmes participent aux dépenses de leur foyer à l'égal des hommes, et satisfont leurs besoins économiques propres sans dépendre de leur mari ; elles sont maîtresses de leur gain (At05/83 ; Ya08/105). Une femme de 40 ans dit (At05/81) : « Je participe au même niveau que mon mari aux activités économiques de la communauté. Je partage de manière égale. Nous participons autant l'un que l'autre aux charges familiales sans dépendre l'un de l'autre ».



Photo 11 : Porteuse et porteur d'eau au retour de la fontaine, en 2010.

Les femmes ne sont bien sûr pas battues pour avoir failli à une tâche (At05/80). Le droit des femmes et des épouses est strictement respecté alors que dans le reste du pays, c'est généralement la tradition, très défavorable aux femmes, qui prime sur la loi. Melkenesh Seid, une des habitantes d'Awra Amba

est satisfaite de cette situation : « Être membre de cette communauté, ça veut dire que je suis respectée dans ma famille et traitée en égale. Je peux faire valoir mes droits, et si je ne suis plus heureuse dans mon mariage, je divorce et j'aurai 50 % de nos biens. » (France 24, 2009)

Cette égalité entre les sexes est générale et commence dès le plus jeune âge. On a vu que filles et garçons jouent aux mêmes jeux (Yi07/60) ; à l'école, les garçons de la communauté d'Awra Amba préparent le thé et montrent ainsi aux autres élèves que ce n'est pas réservé aux filles (Yi07/79).

	adultes			enfants			enfants / adultes
	femmes (%)	hommes (%)	femmes/hommes	filles (%)	garçons (%)	filles / garçons	
<i>Échantillon (nombre de pers.)</i>	80	80		80	80		
aller chercher l'eau	98	69	1,42	31	19	1,67	0,30
ramasser le bois de feu	44	99	0,44	6	19	0,33	0,18
cuisiner	99	71	1,39	9	4	2,33	0,07
s'occuper des animaux	99	99	1,00	19	19	1,00	0,19
s'occuper des jeunes enfants	100	99	1,01	81	69	1,18	0,75
apporter produits au marché	98	99	0,99	9	14	0,64	0,11
laver des vêtements	88	94	0,93	19	16	1,15	0,19
purifier le coton	99	81	1,22	31	29	1,09	0,33
filer	96	88	1,10	19	13	1,50	0,17
moyenne non pondérée	91	89	1,06	25	22	1,21	0,26

Tableau 5 : Taux de participation en % à différentes tâches ménagères selon le sexe et l'âge d'après les données d'Atnafu (2005/76). Les couleurs indiquent les situations les plus inégalitaires.

Pour autant, l'égalité est-elle réelle ?

Atnafu (2005/76-80) a mesuré au cours de son enquête la participation des hommes et des femmes, ainsi que des jeunes garçons et filles, aux tâches ménagères et agricoles, par déclaration des intéressés.

Les neuf tâches ménagères identifiées sont équitablement réparties entre les sexes, sauf six d'entre elles, présentées ci-dessous par ordre décroissant de différence entre les sexes (cf. Tableau 5) :

- aller chercher du bois : les hommes s'en chargent 2,3 fois plus souvent que les femmes, les garçons 3 fois plus que les filles ; la raison avancée est que les hommes veulent protéger les femmes des risques à l'extérieur du village (At05/75) ;
- la cuisine : les femmes la font 39 % de plus que les hommes, les filles 2,3 fois plus que les garçons,
- la corvée d'eau : les femmes la font 42 % de plus que les hommes, et les filles 67 % de plus que les garçons (cf. Photo 11),
- apporter des produits au marché : les filles le font 57 % de plus que les garçons, mais c'est une activité rare pour les enfants,
- filer : les filles le font 50 % de plus que les garçons, mais c'est aussi une activité rare pour les enfants,
- purifier le coton : les femmes le font 22 % de plus que les hommes.

La différence est très notable pour le ramassage du bois, notable pour la cuisine et la corvée d'eau, et faible pour les trois dernières tâches. Les quelques tâches effectuées majoritairement par les femmes ne bénéficient pas d'un statut inférieur aux tâches traditionnellement masculines (At05/80). La

moyenne des participations est légèrement supérieure pour les femmes que pour les hommes (91 et 89 %), et pour les filles que les garçons (25 et 22 %) : mais il faudrait connaître le poids de chacune des tâches pour que ces chiffres aient une vraie signification.

	adultes			enfants (%)	enfants / adultes
	femmes (%)	hommes (%)	femmes / hommes		
<i>Échantillon (nombre de personnes)</i>	80	80		80	
nettoyer les terres	99	100	0,99	21	0,21
labours	15	100	0,15	0	0
semer	99	98	1,01	0	0
désherber	99	100	0,99	9	0,09
récolter	94	99	0,95	11	0,12
transporter les récoltes	94	99	0,95	0	0
battages	51	98	0,53	6	0,08
entreposer	94	98	0,96	4	0,04
moyenne non pondérée	80	99	0,82	6	0,07

Tableau 6 : Taux de participation en % à différentes tâches agricoles selon le sexe et l'âge d'après les données d'Atnafu (2005/77). Les couleurs indiquent les situations les plus inégalitaires.

Les huit tâches agricoles identifiées sont en moyenne effectuées par les hommes 25 % de plus que par les femmes (cf. Tableau 6). La différence est assez constante entre les sexes, sauf pour deux tâches, qui demandent sans doute le plus de force physique :

- le labour : fait sept fois plus par les hommes que par les femmes,
- les battages : faits deux fois plus par les hommes que par les femmes.

Par contre les semis sont faits autant par les hommes que par les femmes. À la haute saison des travaux agricoles, il n'est pas rare que les femmes confient la garde de leurs jeunes enfants et le soin de les nourrir aux autres membres de la famille et notamment à leurs enfants plus âgés et travaillent aux champs (At05/78).

Il s'agit là apparemment de réponses à un questionnaire, et non de comptage des tâches réellement effectuées par les uns et les autres. Un comptage restreint que nous avons réalisé en 2010 (Jo10b/4) montre que :

- pour les activités traditionnellement féminines, sur 51 personnes qui vont chercher l'eau à la fontaine (et donc porter une quinzaine de kilos), 35 sont encore des femmes (2,2 fois plus que les hommes), que sur 10 fileurs travaillant à la coopérative, 8 sont des femmes (4 fois plus que les hommes), et que sur 14 fileurs lors de la journée du développement sur la place du village, 12 étaient des femmes (6 fois plus que les hommes) ;
- pour les métiers traditionnellement masculins, parmi onze tisseurs à la coopérative, huit sont masculins (2,7 fois plus que les femmes), et les cinq laboureurs que nous avons vus étaient tous des hommes.

Ces chiffres mesurés sur de tout petits échantillons et qui sont donc peu représentatifs montrent une disparité des tâches par sexe plus grande que la disparité mesurée par enquête déclarative par Atnafu.

Par ailleurs, 4 % des chefs de famille masculins n'ont pas accès aux médias (radios, journaux), mais 14 % des femmes chefs de famille selon Ya08/93 : il y aurait donc là une légère inégalité entre les sexes, mais cette conclusion est à relativiser en raison du faible échantillon et de la non prise en compte d'autres facteurs potentiellement explicatifs.

L'égalité des sexes dans les différentes activités ne semble donc pas encore totalement atteinte, mais il ne faut pas oublier que les tâches sont aussi effectuées en fonction des capacités : le filage est une tâche facile, le labour une tâche très physique, certaines tâches plus dangereuses pour les femmes. En comparaison de l'assignation sexuée des tâches dans la société rurale amhara, une grande partie du chemin a donc semble-t-il été accomplie, ce qui est remarquable.

On peut donc dire qu'il y a égalité dans le couple comme producteurs, comme consommateurs, comme responsables des tâches et travaux et comme responsables de la famille, bien que Mekonnen (2009/45) estime que c'est sans doute exagéré.

Symboliquement, tant que le mari est en vie, il est considéré comme le chef de famille. Cela est dû en partie à la reconnaissance automatique, par les voisins et apparentés extérieurs à Awra Amba, du père comme le chef de famille (At05/39-40). Mais le chef de famille ne joue guère de rôle de chef... Le nom du père est le nom parental ou intermédiaire des enfants (Yi07/60).

4.4. Famille

La famille est l'un des piliers de l'organisation sociale. Nous la décrivons ci-dessous par le biais du mariage, du divorce et de la construction du foyer familial.

4.4.1. Mariage

Traditionnellement, le jeune homme ne savait pas à quoi ressemblait sa future femme avant le mariage lui-même (Levine, 1965/101). Cette pratique est encore courante dans les zones rurales de la région. Les parents jouent un rôle important dans le choix d'un conjoint pour leur fils ou leur fille et analysent avec soin les familles des conjoints potentiels de leur progéniture. Une fois le mariage décidé, les familles des mariés entrent en compétition pour préparer de coûteuses fêtes, afin de montrer leur statut social. Le garçon qui ose choisir sa femme de lui-même commet une offense qui donne le droit moral à son père de le maudire et de le déshériter. Le mariage est compris comme un lien entre des familles et non entre individus (At05/46-47).

Dans la Région Amhara, l'âge médian du premier mariage est de 15,2 ans pour les femmes de 20 à 24 ans en 2005, à peine supérieur à 14 ans pour les femmes de 25 à 44 ans, et de 13,6 ans pour les femmes de 45 à 49 ans. Les filles se marient donc très jeunes, notamment par rapport à d'autres peuples éthiopiens comme les Oromos, plus au sud, qui se marient environ 3 ans plus tard (EDH, nd). Le mariage précoce est particulièrement fréquent dans les zones rurales selon une étude rapportée par Ya08/80. Son effet immédiat est que les filles abandonnent automatiquement l'école. À plus long terme apparaissent des problèmes psychologiques en raison de leur solitude, alors qu'elles devraient être à l'école et jouer avec leurs amis (IPS, 2010). En 2005, l'Éthiopie a reconnu le préjudice que le mariage précoce porte aux jeunes filles, et a fixé à 18 ans l'âge minimum pour le mariage (IPS, 2010).

L'âge médian du premier rapport sexuel des femmes est très légèrement supérieur à l'âge médian du premier mariage, ce qui souligne l'importance de la virginité pour les jeunes filles. Enfin, 22 % des hommes sont polygames (CSA, 2006).

À Awra Amba, le mariage est l'affaire des jeunes gens sans que les parents jouent de rôle selon At05/41 et 79 et Yi07/48, avec pas ou peu d'intervention de la famille ou des proches selon Me09/38. Près de 98 % des adultes interviewés par Ya08/80 affirment que les mariages sont établis par accord des partenaires, sans interférence de leurs familles. Yirga (2007/48) indique cependant, en citant Zumra, que les familles doivent approuver l'union de leurs enfants par égard aux formalités. Il semble donc bien que l'ingérence des familles soit l'exception, les parents étant simplement informés de l'union de leurs enfants, qui sont responsables matériellement et financièrement de leur couple (Yi07/49). Le mariage est approuvé par la communauté après que trois à cinq personnes plus âgées

aient vérifié l'âge minimal des jeunes gens et leur consentement (awraamba, nd).

Les parents des mariés peuvent leur faire des cadeaux (At05/41 ; Yi07/49). Mais le système de la dot a été aboli, ainsi que tout arrangement en termes de propriétés. Il n'y a pas de cérémonie de mariage, contrairement à la coutume amhara (At05/81), car c'est considéré comme un gaspillage de ressources. Les membres de la communauté ne participent pas non plus aux cérémonies de mariage à l'extérieur (Yi07/49). Le prestige d'une épouse ne tient pas à la position sociale de son mari (richesse, leadership, membre d'un comité de gestion de la communauté, éducation).

Les jeunes mariés habitent chez les parents de l'un ou l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient construit leur propre maison (At05/41).

Au cours des derniers 25 ans, le tabou de l'inceste, qui interdit toute union consanguine jusqu'à la 7^e génération dans la Région Amhara, a été assoupli à 4 ou 5 générations, pour faire face d'après At05/41 au manque d'opportunités de conjoints exogames, les étrangers à la communauté étant peu attirés par une vie dans la communauté dont la culture est fort différente et les communautés proches bannissant tout mariage avec un membre d'Awra Amba. Zumra déclare (Yi07/50) que « les membres de la communauté peuvent aller se marier et s'établir avec un conjoint extérieur. Un étranger à la communauté peut aussi s'unir à un membre de la communauté, mais il devra vivre notre vie, sinon, au revoir. » Seuls 5 couples du village sur 47 ont un conjoint provenant de l'extérieur, soit 10 %.

L'âge minimum du mariage a fait l'objet de discussions au sein de la communauté et a été établi à 19 ans pour les filles et 20 ans pour les garçons (Yi07/49 ; Jo10b) – 22 ans selon Crespo (2011) (Question 23 en annexe). Les mineurs n'ont donc pas le droit de se marier et sont passibles de dures sanctions selon le statut communal (Me09/38). Les femmes célibataires ou divorcées ne sont pas mal vues, comme c'est le cas ailleurs (Ya08/79). Enfin la polygamie est discréditée en raison du principe de l'égalité des sexes (Me09/38) et est apparemment inexistante (Question 24 en annexe).

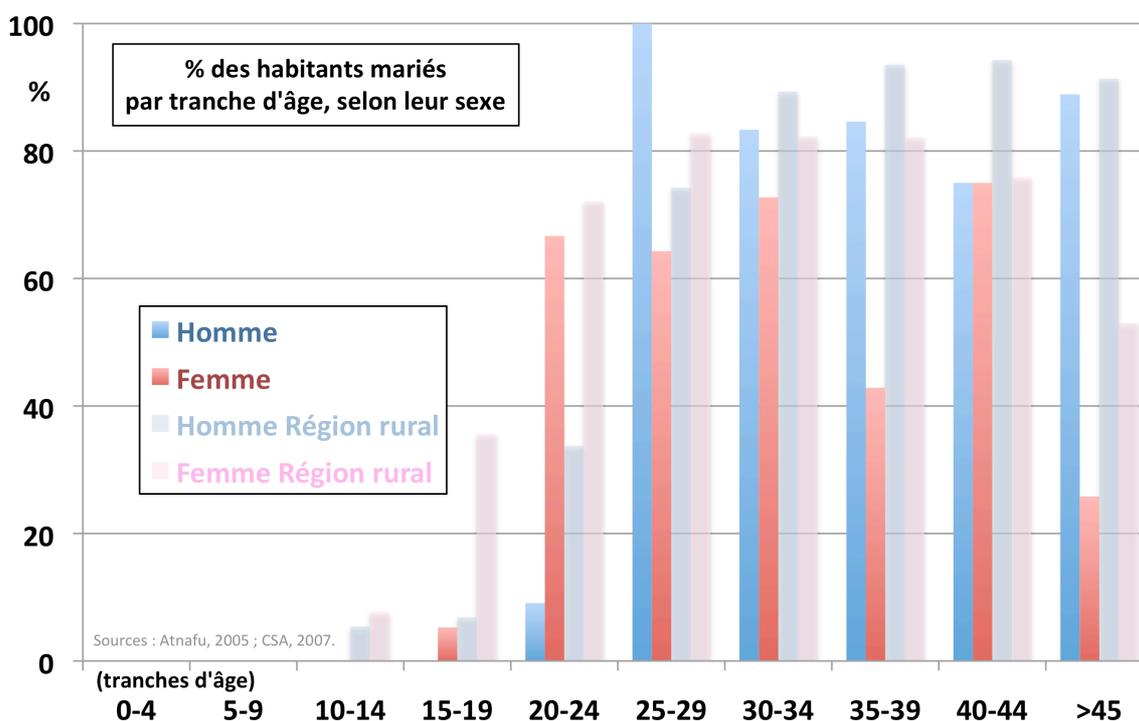


Figure 10 : Statut marital par âge et sexe en 2005 à Awra Amba selon les données d'Atnafu (2005/35), et comparaison avec le recensement de 2007 pour les kébélés ruraux de la Région Amhara (CSA, 2007/178).

Selon l'enquête détaillée et exhaustive menée par At05/35, sur 367 personnes comptabilisées (et non plus 364 comme indiqué dans le texte et le recensement par âge et sexe), aucun garçon n'est marié

avant 20 ans, une seule fille étant mariée entre 15 et 19 ans. 9 % seulement des hommes de 20 à 24 ans sont mariés, mais 67 % des femmes. 75 % des hommes de plus de 19 ans sont mariés, mais 50 % seulement des femmes. Au-delà de 24 ans, ces chiffres s'établissent à 88 et 46 % respectivement (cf. Figure 10) ; mais tous les plus de 24 ans sont ou ont été mariés. D'après At05/34, les jeunes femmes se marient généralement entre 19 et 22 ans, et les jeunes hommes entre 20 et 25 ans. Ces chiffres montrent de grandes différences avec la population rurale de la région Amhara de 2007 (CSA, 2007/178 : cf. Figure 10) dont 5 % des garçons et 8 % des filles de 10 à 14 ans sont déjà mariés, et respectivement 34 et 36 % entre 15 et 19 ans, alors que ces chiffres sont nuls ou très faibles à Awra Amba. 34 % des jeunes hommes de la région Amhara sont mariés avant 25 ans, alors qu'ils ne sont que 9 % à Awra Amba. Une autre différence concerne les plus âgés et notamment les femmes : alors que 92 % des hommes et 64 % des femmes de plus de 34 ans sont mariés dans la population rurale régionale, ils ne sont plus que 86 et 35 % à Awra Amba. Il y a donc à Awra Amba une beaucoup plus grande proportion de femmes seules, divorcées ou veuves. Plusieurs hommes se sont remariés à des femmes plus jeunes après l'exil, après un veuvage ou une séparation, mais rarement à une jeune fille (At05/37 et 42).

Les femmes sont systématiquement plus jeunes que leurs maris, la différence d'âge allant de 0 à 27 ans, avec une moyenne de 7,5 ans et une médiane de 5,4 ans (50 % des couples ont une différence d'âge de moins ou de plus de 5,4 ans) : cf. Figure 11.

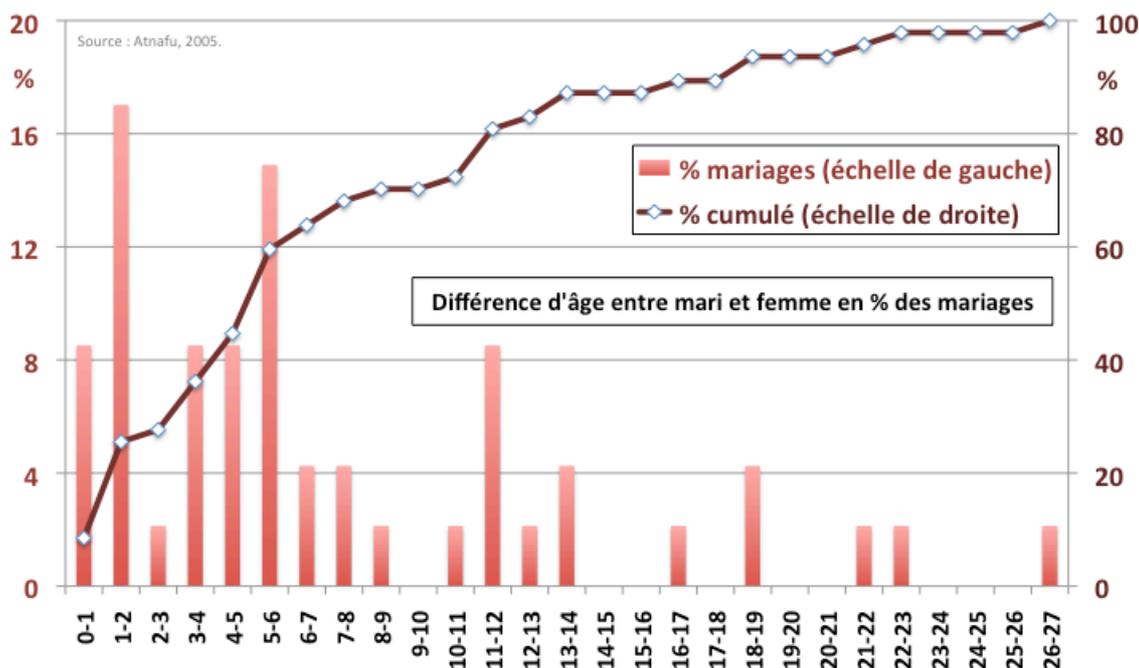


Figure 11 : Différence d'âge des mariés en 2005, selon les données d'Atnafu (2005/36).

Toujours selon At05, les 47 couples ont de 0 à 7 enfants vivants, avec une moyenne de 3,1 enfants par couple et une médiane de 3,3 (cf. Figure 12), alors que la moyenne éthiopienne est de 4,2 en 2010 (Unicef, 2012). La communauté compte en outre 49 parents isolés (veufs, séparés ou divorcés), qui ont de 1 à 7 enfants, soit 2,3 enfants en moyenne (avec une médiane de 2,5 enfants). La principale cause de cette situation est le décès du conjoint (57 % des cas).

Une famille d'Awra Amba ne comprend que mari et femme et éventuellement les enfants, alors qu'elle est généralement plus large dans la Région Amhara (Me09/45). La taille moyenne d'un foyer est ainsi plus faible (3,7 personnes contre 5,2) selon Ya08/95. Elle était de 3,8 personnes en 2005 (At05/33-34) et de 3,4 personnes en 2008 (Me09/37), à comparer avec les chiffres du recensement de 2007 : 4,5 et 4,4 personnes par foyer dans les *kébélés* ruraux de la Région Amhara et du *woreda* de

Fogera respectivement (CSA, 2007/317 et 325). Il y a donc environ une personne de moins par foyer à Awra Amba.

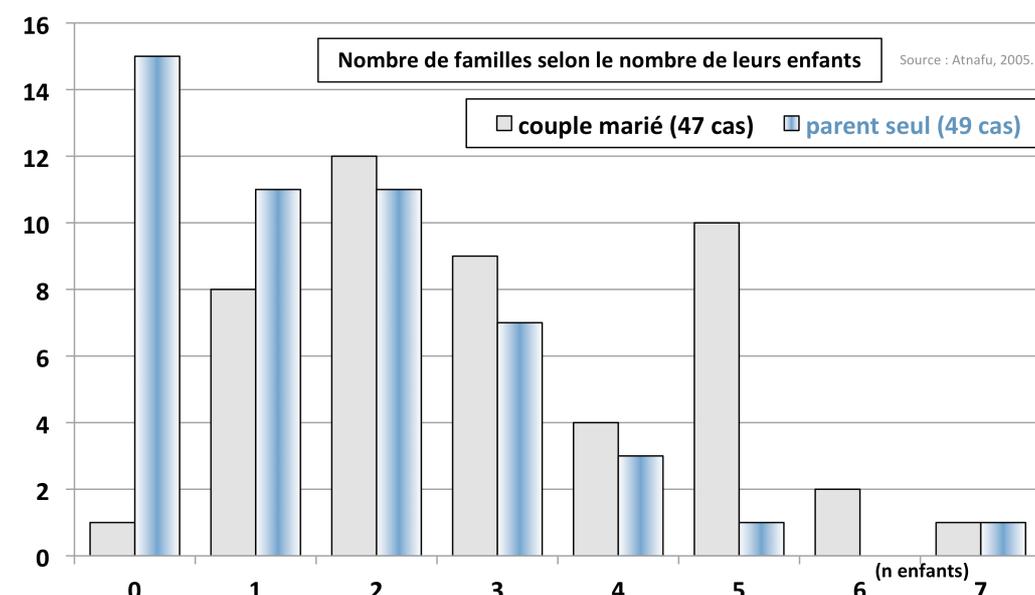


Figure 12 : Distribution des couples (mariés) et des parents isolés selon leur nombre d'enfants vivants, en 2005, selon les données d'Atnafu (2005/33-34).

Les femmes mariées ont un droit inaliénable à la contraception, naturelle ou artificielle, même sans que leur mari en soit informé si nécessaire, et sont toutes informées de la contraception (awraamba, nd ; Ya08/77 et 82) (Question 25 en annexe). La contraception est d'ailleurs couramment pratiquée en Ethiopie. La communauté considère qu'après 45 ans une femme ne devrait plus avoir d'enfant. Cependant, le droit à l'avortement, qui est interdit mais ouvertement discuté en Ethiopie, n'est pas revendiqué par la communauté qui estime que cela reste une affaire privée, toujours possible dans une clinique en ville (Jo10b).

Les relations sexuelles avant et hors mariage seraient interdites (Jo10b). Il semble plutôt selon (At05/42 et 79) qu'elles soient maintenant désapprouvées sans être ouvertement critiquées ; le faible nombre de partenaires potentiels, étant donné la difficulté des mariages en dehors de la communauté, pourrait expliquer en partie cette situation (Question 26 en annexe). Enfin, la prostitution est prohibée (Ya08/85).

Le viol est bien sûr interdit, et un garçon accusé de viol peut être banni de la communauté ou devoir attendre longtemps avant de se marier (At05/42). Atnafu estime que le mécanisme de contrôle de la vie sexuelle avant le mariage le plus important est une stricte autodiscipline basée sur les valeurs et principes de la communauté.

4.4.2. Divorce

Il est facile à un conjoint d'obtenir le divorce, ce qui est d'ailleurs fréquent en Ethiopie, bien que la tradition s'y oppose encore souvent dans certaines campagnes (France 24, 2009). Un couple peut divorcer sans formalité par consentement mutuel (At05/42). Cependant le divorce doit être justifié pour être accepté par la communauté : les raisons acceptables sont entre autres l'incompatibilité sexuelle, la stérilité, la paresse, des désaccords répétés, et de ne pas respecter les droits du conjoint. D'après une enquête auprès des chefs de famille, ce sont aussi les raisons du divorce à 35, 32, 17, 15 et 2 % respectivement (Ya08/81-82). En 5 ans, une seule personne, une femme, a demandé le divorce devant une cour de justice (Me09/54).

Les jeunes enfants restent avec leur mère, tandis que les enfants plus âgés choisissent avec qui ils

veulent vivre (Crespo, 2012). Les biens du couple sont partagés de manière égale (At05/42).

Une veuve peut se remarier sans attendre, ce qui n'est pas le cas dans la société amhara traditionnelle (At05/42).

La fréquence des divorces a baissé et ils sont maintenant assez rares. Atnafu (2005/79) l'explique par la stabilité géographique des membres de la communauté, contrairement à la période d'exil antérieure, et par l'opposition de principe au divorce de plus en plus nette chez les enfants d'Awra Amba devenus adultes.

4.4.3. Foyer

Levine (1965/56) indique que le foyer amhara paysan traditionnel comporte de une à six petites cases construites en clayonnage avec un toit conique en chaume. Les foyers les plus riches ont une case pour manger et dormir, une pour les animaux, une pour conserver les céréales, une pour la cuisine, et une pour les hôtes, tandis que beaucoup de paysans réunissent toutes ces fonctions dans une seule grande case. Le foyer abrite les deux parents et leurs enfants non mariés, éventuellement un fils ou une fille mariée depuis peu et un jeune parent. Plus le paysan est aisé, plus sa maison abrite de parents et de serviteurs (At05/44-45).



Photo 12 : Maisons du village ; poêle et mobilier propres à la communauté.

À Awra Amba, les maisons familiales sont construites en bois et en terre et sont couvertes d'un toit de chaume et de plus en plus en tôle (cf. Photo 12). Elles sont rectangulaires, contrairement aux maisons paysannes amharas. La maison du fondateur et leader est plus grande que les autres (At05/37). Les membres de la communauté construisent généralement eux-mêmes collectivement les maisons et les autres structures collectives. Hommes et femmes en font les plans et l'essentiel du travail manuel. Ils préparent d'abord les matériaux et les apportent sur place. Les poutres, chevrons et mâts sont taillés ou coupés à partir d'arbres par les hommes. Des branches sont rassemblées et coupées à la bonne longueur pour les clayonnages à mesure que le chantier progresse. Hommes et femmes transportent l'eau et préparent ensemble le mélange de terre et de fumier, avant de le plaquer sur les clayonnages des murs (At05/38).

L'équipement et les installations de la maison se composent d'un lit équipé d'une moustiquaire, de sièges avec armature en bois et de bandes de cuirs tressées, qui sont faits sur place. La plupart des maisons ont un banc en cuir adossé au mur pour s'asseoir et dormir (At05/37 ; Ya08/89). Elles sont équipées d'un poêle et de mobilier semblables d'une maison à l'autre (cf. Photo 12), et souvent d'une machine à tisser à usage privé. Le poêle est un modèle fermé propre au village, mis au point par Zumra lui-même en 1979. Il est surélevé par rapport au sol pour éviter que les enfants ne se brûlent et est équipé d'une cheminée pour que la fumée s'échappe à l'extérieur (ce qui n'est pas toujours le

cas en Éthiopie). La cheminée fait un coude sur lequel on peut faire bouillir de l'eau et qui permet de la nettoyer. La consommation d'énergie pour cuisiner serait deux fois plus faible qu'ailleurs d'après la coopération allemande (GTZ). Chaque maison dispose aussi d'un buffet en bois et terre (Mamo, 2006 ; Jo10b/8).

Maisons et mobilier sont construits avec la matière première disponible partout en Afrique : la terre. La différence est que cela a été fait avec esthétique, en pensant à économiser l'énergie, en répondant intelligemment aux besoins de mobilier pour avoir bien plus que des murs et un toit (Bat-Gil, 2009).

Chaque foyer est équipé d'un WC à la turque sur fosse. Ces WC sont groupés et situés 50 à 100 mètres en dehors du village (Jo10b/8). Le village compte quelques poubelles – ce qui est très inhabituel en Éthiopie, dont les détritiques sont brûlés en dehors du village. Contrairement aux villages voisins, les maisons et le village sont très propres, ce qui limite les maladies infectieuses comme le paludisme (Ya08/89). L'entretien est assuré par tous les habitants du village, sous le regard du comité d'hygiène de la coopérative (Crespo, 2012).

L'eau est disponible à quatre fontaines ; il n'est pas clair si elle est ou non potable (Crespo, 2011 ; 2012) (Question 27 en annexe). Elle est gratuite à l'ancienne pompe manuelle dont le puits a été initialement creusé par la communauté puis approfondi avec l'aide de la Finlande (Awraamba, nd ; Yi07/44), et payante aux autres fontaines installées par l'État et alimentées par une pompe diesel (Jo10b/9). La communauté a en janvier 2011 le projet, non réalisé en 2012, d'installer une évacuation des eaux usées (Crespo, 2011 ; 2012).

Le village a l'électricité. Le moulin à grain fonctionne en partie à l'électricité et chaque maison du village a une ampoule électrique pour s'éclairer ; chaque famille payait en 2011 1 birr la consommation annuelle correspondante, et plus si elle estimait avoir consommé plus (Crespo, 2011) ; en 2012, chaque foyer est équipé d'un compteur électrique d'après les guides du village (Crespo, 2012).

Les maisons familiales et tout leur équipement appartiennent aux familles et sont gérés par elles (At05/52).

4.5. Respect mutuel et solidarité

La solidarité s'exprime entre tous les membres de la communauté, dans le respect mutuel. C'est notamment le cas des enfants qui sont respectés par les adultes, mais aussi des adultes en situation de faiblesse.

4.5.1. Les enfants à Awra Amba

Les enfants sont respectés dans leur corps : pas de rites d'initiation, pas de châtiments corporels ou sévères, pas d'insulte ou d'injure, pas d'humiliation en public, contrairement au comportement de communautés voisines traditionnelles (Me09/51 ; Crespo, 2011). En cas de désobéissance, le cas est discuté en réunion de famille bimensuelle (cf. § 4.5.2), les enfants n'étant pratiquement jamais dans l'opposition aux adultes (At05/44).

Les enfants ont trois devoirs bien distincts : aller à l'école, jouer, et aider au travail de la communauté (Crespo, 2011), car « nos fils et nos filles ont droit à l'éducation et au jeu ». Dans la plupart des jeux collectifs, filles et garçons jouent ensemble ; ils dansent et chantent aussi ensemble une fois la chaleur du jour passée (At05/44).

Filles et garçons commencent à aider à la maison à partir de 6 à 8 ans (At05/75). Selon l'enquête d'At05/76, les enfants participent cependant 4 fois moins que les adultes aux tâches ménagères (cf. le rapport des participations moyennes des enfants et des adultes en dernière colonne du Tableau 5 page 52). Ils s'occupent en particulier des jeunes enfants, et s'occupent très peu de cuisiner, d'apporter des produits au marché et de filer.

Selon cette même enquête, les enfants participent encore moins aux tâches agricoles, en moyenne 15 fois moins que les adultes (cf. dernières colonnes du Tableau 6 page 53). Ils participent surtout à l'entretien des terres (*land cleaning*).

Atnafu (2005/75 et 93) explique cette faible participation des enfants aux différentes tâches par le fait que les parents sont très permissifs, et exigent fort peu de leurs enfants parce qu'ils sont jeunes et vont à l'école. L'éducation à la valeur travail ne passe donc pas par l'injonction de participer très activement aux tâches des adultes, mais par l'injonction d'aller à l'école : l'enfant n'est pas considéré comme un adulte en réduction, mais comme ayant des activités spécifiques : le jeu, l'école, et aider au travail.

Les enfants ne sont jamais envoyés loin seuls pour ramasser du bois par exemple, les adultes gardant toujours leurs enfants sous leurs yeux. Quand ils vont ou reviennent de l'école, située loin du village jusqu'en 2009, ils sont toujours en ligne, les plus jeunes devant, pour qu'ils soient protégés par les plus grands (At05/43 ; Yi07/80). Filles et garçons participent presque à parité aux différentes corvées (cf. § 4.3), participent également aux activités éducatives et sont traités de la même manière par leur parents (At05/93).

Tous les enfants vont à l'école le plus longtemps possible selon leurs capacités et sont encouragés à l'étude en dehors de l'école (Jo10b/6). « Être éduqué signifie respecter et s'aider les uns les autres pour créer une fraternité » nous dit Zumra (Sisay, 2007).

At05/88-89 affirme qu'une caractéristique d'Awra Amba, remarquée unanimement par les observateurs, est l'attachement des parents à leurs enfants. Aucun sacrifice n'est assez grand pour leurs enfants, qui bénéficient souvent de conditions meilleures que leurs parents (nourriture, habits, repos). Les enfants et leurs parents ont une relation intense. Les enfants sont constamment encouragés à exprimer leurs opinions et leurs plaintes (At05/88-89).

Les deux parents exercent conjointement l'autorité parentale, et à égalité (Me09/47). L'éducation des enfants est cependant stricte car, selon Zumra, « si on permet quelque chose à un enfant, il en rajoute » (Crespo, 2011).

4.5.2. Réunion de famille bimensuelle

Le repas du soir pris en famille est l'occasion de débattre tous ensemble des problèmes rencontrés. Chaque membre de la famille a son jour attitré pour poser ses questions personnelles et débattre de ses problèmes (Crespo, 2011).

Des réunions de famille ont lieu en outre tous les quinze jours au même moment dans tous les foyers. Pendant une heure, toutes les activités s'arrêtent alors, sauf le filage du coton et le tri des graines de coton. Cette heure est consacrée exclusivement aux enfants, ce qui fait de ces réunions familiales un élément clef de l'éducation des enfants. C'est par exemple l'occasion de discuter avec un enfant qui s'est disputé avec un autre ou a désobéi à une règle de la communauté comme l'interdiction absolue de mentir ou de voler, ce qui aura été rapporté à ses parents (At05/89).

Ces réunions de famille sont internes à chaque famille et ne doivent donc pas être confondues avec les conférences de familles qui réunissent plusieurs familles et qui sont plutôt exceptionnelles (cf. § 4.7) (Question 28 en annexe).

4.5.3. Solidarité entre générations

Les femmes ont trois mois de congé maternité (un mois avant l'accouchement, deux mois après) (Jo10b/6). À la naissance, un agneau peut être tué pour elle par son mari et si ce n'est pas possible par la communauté, et elle sera aidée par deux femmes pendant un mois (awramba, nd).

Plus tard, un membre de la communauté prend soin des jeunes enfants pendant que leurs parents travaillent (Mamo, 2006).

En cas de disparition des parents, l'orphelin est pris en charge par la communauté jusqu'à l'âge de 18 ans, puis est libre de rester ou de partir (Crespo, 2011).

Quant aux malades, ils sont soignés dans la petite infirmerie que la communauté a construite en 2007, à laquelle s'ajoute un nouveau bâtiment construit en 2009 par l'État. L'infirmerie a en 2010 un infirmier à plein temps payé par la communauté et qui n'est pas issu de la communauté. Il vit au village et est disponible à toute heure (Jo10b/6). En 2011, c'est une infirmière issue de la communauté qui vient tous les jours, mais qui habite à Woreta et est payée par la Région de Bahar Dar (Crespo, 2011) ; en 2012, cette même infirmière habite le village et est payée par la coopérative (Crespo, 2012).

L'infirmerie est ouverte à tous. Elle est équipée pour le suivi des grossesses, le contrôle des naissances et les premiers soins (Jo10b/6) et est payante (Crespo, 2011).

Traditionnellement les personnes âgées sont traitées avec respect dans la culture amhara, au sein de la famille élargie. Mais, pour des raisons économiques, en raison de la destruction du système de solidarité et du déclin de la famille élargie, les personnes âgées sont de plus en plus vulnérables, seules les mosquées et les églises les accueillant parfois (Ya08/86).

À Awra Amba, selon Yi07/53 et Me09/45, les personnes âgées ou handicapées qui ne peuvent plus du tout travailler sont non seulement respectées, mais prises en charge par la communauté selon les articles 5 et 6 du statut communal, car on considère qu'elles ont apporté par leur travail non seulement à leur famille, mais à toute la communauté. Cependant Atnafu (2005/40) affirme que les personnes âgées dépendantes sont toujours prises en charge par leurs enfants et choisissent chez lequel d'entre eux elles préfèrent vivre, la communauté prenant à sa charge les vieux sans famille (Question 29 en annexe).



Photo 13 : Chambres pour les personnes âgées, en 2010.

Les personnes âgées sont hébergées dans un bâtiment à part (Photo 13), où elles sont nourries trois fois par jour, lavées (trois bains par semaine assurés par des bénévoles) et soignées gratuitement, 24 heures sur 24 (Mamo, 2006 ; Halpern, 2007 ; Calvino, 2009). Chacun paie à la communauté une participation pour les vieux (Crespo, 2011). « Les vieux sont les vieux de tous, ils font partie de notre famille ». Un premier petit bâtiment de deux ou trois lits leur était réservé. Le nouveau bâtiment qui le remplace dispose de douze petites pièces individuelles qui sont entretenues par la communauté. En 2005, quatre à six personnes âgées y habitaient (At05/57) ; en 2010, il y avait huit personnes âgées de 75 à 90 ans, dont deux n'étaient pas issues de la communauté ; la communauté n'accueillait cependant plus de nouvelle personne âgée extérieure par manque de moyens (Jo10b/6). La situation n'a pas changé en 2012 (Crespo, 20112).

4.6. Funérailles

Les funérailles (comme les mariages) sont dans la plupart des sociétés éthiopiennes l'occasion de rassembler des proches venant parfois de loin, à même de partager leurs expériences et de construire du commun (Yi07/52). Dans la Région Amhara, la famille et les proches d'un défunt orthodoxe sont nombreux à crier et se lamenter dans la maison du défunt ; au maximum des lamentations, certains se donnent des coups et se jettent au sol tout autour du lit du mort. Parallèlement, le corps du défunt est préparé pour faciliter la nouvelle existence de son âme et son voyage vers un autre monde. Les lamentations se poursuivent et s'amplifient à l'église. Après l'enterrement, la famille, les amis et les voisins peuvent rester plusieurs jours avec les proches du défunt, dans une tente à côté de la maison, les femmes poussant de grands cris de lamentation. Au matin du troisième jour, les membres de la famille et les proches se rendent au cimetière, offrent de la nourriture et de la boisson tout en se lamentant. La participation à ces cérémonies est une marque de respect vis-à-vis du défunt : s'y soustraire sans raison majeure, c'est se placer en dehors de la communauté, et aller à l'excommunication et la sanction. Crier et se lamenter montre l'attachement au défunt. Certains peuvent se couper les cheveux, s'habiller en noir, les femmes ne plus porter de bijoux, ne pas se huiler les cheveux durant toute la période de deuil (At05/67-68).

Les communautés musulmanes proches d'Awra Amba exécutent des cérémonies tout à fait similaires, la principale différence étant que les femmes ne participent pas à l'enterrement sous peine de stérilité. Les lamentations sont en outre moins fortes que chez les orthodoxes, et n'ont lieu qu'à trois occasions : quand l'âme se sépare du corps, quand le corps quitte la maison et à l'enterrement. Les prêtres orthodoxes conseillent d'ailleurs ces mêmes limitations des lamentations, qui ne doivent pas être « exagérées ».

Dans tous les cas, les funérailles qui ont attiré un grand nombre de personnes sont considérées comme les plus respectables (At05/68-69).

Le comportement au sein de la communauté d'Awra Amba est tout autre. Suite au décès d'un membre de la communauté, seul un nombre 'raisonnable' de gens participent aux funérailles (Question 30 en annexe). Leur nombre varie selon l'âge du défunt : si c'est un enfant, c'est environ trois ou quatre personnes ; si c'est un adulte, environ six ou sept personnes. Les autres restent chez eux jusqu'au retour des participants (Yi07/51). D'après Zumra rapporté par At05/70, 4 ou 5 hommes seulement enterrent le défunt, tandis que les autres travaillent normalement. Il n'y a donc aucun rassemblement important des proches, ni aucune lamentation, qui sont comparés à du sel sur une blessure (Yi07/63). Le corps est simplement enveloppé dans un linceul neuf puis enterré (At05/70). Il n'y a aucune cérémonie funéraire car « si l'on a quelque chose à dire à quelqu'un, c'est de son vivant qu'il faut le faire », et chacun, y compris les proches du défunt, reprend ses activités habituelles (Yi07/51 ; Ya08/86 ; Jo10b/5). Le deuil dure au plus jusqu'au soir. Les gens se réunissent durant la soirée dans la maison du défunt pour jouer, plaisanter et discuter, tout en filant le coton (At05/70).

Ce refus de tout rite de deuil auprès des proches après l'inhumation est très sévèrement jugé par les voisins d'Awra Amba, qui le jugent absolument inhumain. Ainsi une habitante du village voisin de Jib Gudguad dit à Yi07/63 : « Pour exprimer notre sympathie et pour que notre ami ne pense pas encore et encore à son défunt, nous devons rester avec lui quelque temps ou quelques jours. C'est une partie de notre culture dont je suis fière. Contrairement à ce qu'ils croient [à Awra Amba], nous n'y allons pas pour manger, ni pour nous reposer. Ils sont vraiment très mauvais de ce point de vue. »

Ces rites mortuaires correspondent au système social et culturel d'Awra Amba, dont les membres ne croient guère à la vie après la mort et privilégient la vie sur terre, par exemple en prenant grand soin des malades et des personnes âgées. Le deuil du défunt par ses très proches est favorisé d'après les membres d'Awra Amba par le travail quotidien qui reprend aussitôt, plutôt que – dans les communautés environnantes – par de longues funérailles qui montrent aux proches petit à petit que le

défunt n'appartient plus à la société (At05/71). S'il est compréhensible que les voisins jugent inhumain le comportement des habitants d'Awra Amba – en rapport avec leurs propres pratiques et croyances, il n'est pas possible d'affirmer que le décès d'un proche est plus durement ressenti à Awra Amba qu'ailleurs en l'absence d'enquête spécifique (Question 31 en annexe).

Pour le décès d'une connaissance à l'extérieur, les membres de la communauté d'Awra Amba vont aux funérailles car ils estiment que c'est un devoir, mais, ensuite, ne se rendent pas au domicile du défunt comme les autres communautés (Yi07/51).

À Awra Amba, tous les enfants héritent également de leurs parents, la communauté héritant en l'absence de famille proche (At05/40).

4.7. Gestion des conflits internes à la communauté

Awra Amba est d'abord une grande famille dont les membres sont très proches les uns des autres. Par exemple, Atnafu (2005/39-40) note que les familles construisent leurs maisons les unes à côté des autres, vont et viennent, travaillent ensemble ; les 96 foyers que comptait le village à l'époque partagent quatre mortiers en bois et cinq meules de pierre. Les adultes prennent soin et gardent les enfants des uns ou des autres. Tous évitent de déranger leurs voisins grâce à un contrôle de soi et le silence.

La dignité inhérente et le bien-être de chaque personne, l'égalité entre les hommes et les femmes, la protection des et le respect envers les enfants, l'attention aux personnes âgées et handicapées, l'élimination des barrières socio-économiques, culturelles et religieuses qui divisent artificiellement les hommes sont pensés constituer structurellement les fondations véritables de la paix, de la justice et de l'harmonie sociale au niveau de la communauté (Me09/78). La source des conflits est pour Awra Amba le manque de considération de l'autre, le fait de ne pas traiter les autres comme on voudrait être traité (Me09/42).

Cependant, en cas de conflit, la communauté d'Awra Amba a élaboré tout un ensemble de règles et de dispositifs, qui sont des mécanismes de résolution des conflits.

Ceux qui se disputent sont d'abord invités à régler leur différent entre eux (Me09/44). Les conflits familiaux et interpersonnels sont ensuite gérés en interne à la communauté par une conférence de familles, une cellule consultative des époux, et un comité des plaintes et de la médiation qui est l'une des commissions de la coopérative (cf. § 4.1 page 43). Ce sont des institutions très simples et souples, qui interviennent très tôt. Les comités de conciliation ne sont cependant pas du tout spécifiques à Awra Amba, mais existent dans toutes les communautés traditionnelles. Ce qui différencie Awra Amba est leur sagesse et leur capacité à détecter les tensions aussi tôt que possible (Me09/25-26 et 71-79).

Une conférence de familles est organisée par deux ou trois voisins qui réunissent l'ensemble de leurs familles, adultes et enfants compris (Me09/44). Les conférences de familles sont très franches et sans agressivité – entre époux comme entre parents et enfants, et donnent un grand rôle à des enfants de 13-14 ans, qui peuvent présider ces conférences (Me09/81). Il s'agit apparemment d'autre chose que de la réunion de famille bimensuelle, qui est interne à chaque famille dont nous parlons § 4.5.2 (Question 28 en annexe).

La cellule consultative des époux est institutionnalisée pour aider très tôt à résoudre les tensions dans les couples (Me09/79) (Question 32 en annexe).

Le comité des plaintes et de la médiation ou *quireta-semie* a été sans doute institué dès les débuts de la communauté pour parer aux conflits futurs potentiels (Me09/55). Il est constitué de trois personnes connues pour leur intégrité et leur réputation, élues par l'assemblée générale tous les deux ou trois ans. Chaque membre peut être remercié à tout moment s'il ne fait pas l'affaire. Il s'agit en 2009 d'une présidente de 32 ans (6^e et dernière femme de Zumra) et de deux hommes de 29 ans, donc de

personnes jeunes, qui n'ont pas de formation particulière. Les anciens membres participent encore plus ou moins au comité, dont personne ne peut se voir imposer la médiation. Ce comité n'a aucun pouvoir coercitif, mais surtout un rôle de persuasion, et tente de rétablir le dialogue (Me09/55-58). Il a fonctionné trois fois en deux ans (Me09/65).

Ces mécanismes font que les membres d'Awra Amba ne font presque jamais appel aux organes de la justice publique extérieure. Ils préfèrent la sagesse et le dialogue en interne à l'implication formelle d'organes extérieurs (Me09/72). Sur les 10 familles entendues par Mekonnen, trois, en cinq ans, ont été devant le comité des plaintes, et seul un couple est allé devant la justice pour divorcer (Me09/79-80).

Quant aux conflits entre une personne et la communauté, si un membre en arrive à violer les règles communautaires, cela sera su très rapidement dans ce village où tous se connaissent. Les autres membres discutent tout d'abord avec lui pour le remettre dans le droit chemin. Cette critique collective est très efficace. Si rien n'y fait, il se retrouve isolé socialement, ce qui le fait réfléchir. Il peut finalement être exclu de la communauté (banni), ce qui est rare (At05/65), voire n'est encore jamais arrivé (Jo10b/4). Atnafu (2005/65) doute cependant que l'on puisse éliminer les comportements agressifs dans une société. Cela oblige à gérer de tels conflits, le bannissement n'étant peut-être pas toujours possible.

5. Éducation

L'éducation a une place particulière à Awra Amba. Elle est considérée comme un facteur clef du développement, non comme un simple moyen d'améliorer ses moyens d'existence comme dans les communautés voisines (Ya08/92). Elle est tout autant orientée vers la promotion du groupe que vers la promotion de l'individu (At05/94).

Ainsi les enfants doivent s'aider : chacun est responsable du bien-être de chaque enfant comme de celui de l'ensemble des enfants de la communauté. Aussi les enfants s'aident dans leurs études, se soucient les uns les autres lorsqu'ils vont à l'école et en reviennent, et lorsqu'ils sont à l'école (At05/94).

Avant de détailler le rapport de la communauté au système public d'éducation, nous nous intéressons ci-dessous à un outil d'éducation propre à la communauté, l'éducation mutuelle. Enfin nous évaluerons le niveau d'éducation de la communauté qui en est la conséquence, très supérieur à celui de la région.

5.1. Éducation mutuelle

Awra Amba a mis en place tout d'abord un système d'auto-éducation ou d'éducation mutuelle. Au début ce système a été mis en place pour permettre aux femmes et aux parents en général de travailler à l'extérieur de leur domicile sans avoir à s'occuper de leurs jeunes enfants, puis c'est devenu un excellent outil d'éducation pour tous les membres de la communauté et de transmission des valeurs de la communauté. Les enfants capables de marcher, ceux de 4 ou 5 ans, les élèves de l'école primaire entre l'école et les repas ainsi que les adultes illettrés sont encouragés à participer à ce système d'éducation par des jeunes plus âgés qui ont fini l'école primaire ou le collège (At05/90-91 ; Yi07/60-62).

Les enfants ont d'abord un temps de jeux avant le petit déjeuner. Après le petit déjeuner comme après le repas de midi, leurs activités sont collectives et supervisées par un jeune plus âgé. Les enfants ne sont donc pas laissés à eux-mêmes, mais sont surveillés, ce qui permet d'informer les parents de ce que font leurs enfants, et aux parents de suivre, voire de corriger l'éducation de leurs enfants lorsqu'ils sont ensemble aux repas et le soir (At05/91).

La communauté a d'abord construit une petite école au centre du village (Crespo, 2012) : 64 adultes ont ainsi appris à lire et écrire sur place par formation interne (At05/61), ce qui correspond au nombre de personnes sachant seulement lire et écrire (en 2005). Le besoin de formation des adultes est encore important : 97 % des chefs de famille estiment avoir grand besoin de formation, notamment en tissage moderne et filature, en mécanique générale et ferronnerie, et en menuiserie (Ya08/100). Depuis 2011, des cours du soir sont dispensés aux adultes dans cette petite école ; il est prévu d'ouvrir aux frais de la coopérative des cours du soir pour adultes à l'école primaire publique dès qu'elle sera équipée de l'électricité (Crespo, 2012).

Cette école s'est transformée ensuite en une école maternelle, où une femme de la communauté accueille les enfants chaque jour de 8 à 9 h et de 14 à 15 h (cf. Photo 14). Au-delà de la simple instruction, une bonne partie de l'éducation dispensée concerne les valeurs, normes et principes partagés par la communauté. Au début de chaque journée, les enfants chantent une chanson affirmant leur engagement à suivre les principes de la communauté (Yi07/61 et 92). Les enfants reprennent à tout moment des slogans exprimant les valeurs de la communauté (At05/93) : « Les enfants ne volent pas ! Les enfants ne mentent pas ! Les enfants n'insultent pas les autres ! Les enfants respectent les autres ! Les enfants aiment travailler ! Etc. » Cette éducation rend les jeunes plus éthiques, plus

respectueux des autres, meilleurs dans leur expression (Yi07/94). Les enfants sont motivés pour lire et soulever des questions, afin d'être créatifs, innovants et capables de construire un monde meilleur par leurs efforts individuels et collectifs (Ya08/92).

L'école maternelle est ouverte à tous, mais n'accueille que des enfants du village (Yi07/61 ; Crespo, 2012). Cela n'est guère étonnant d'après Yi07/61, car les parents des villages voisins ne tiennent pas à ce que leurs enfants soient éduqués selon les principes d'Awra Amba.

Tous les enfants iraient à l'école maternelle de 3 à 7 ans (Jo10b/6), voire dès 2 ans (Crespo, 2011) jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans (Yi07/4). Cependant, il doit y avoir en 2010 environ 15 enfants par année d'âge, si l'on tient compte des 119 enfants de moins de 10 ans comptabilisés par Atnafu en 2005 et de la croissance de la population de 364 à 412 personnes en 5 ans ; Yirga (2007/73) indique cependant que 6 enfants seulement ont intégré le premier niveau de l'école en 2006-2007. Il devrait donc y avoir environ 45 enfants de 3 à 5 ans, environ 75 enfants de 3 à 7 ans et environ 90 enfants de 2 à 7 ans, chiffres qui sont tous très supérieurs à la vingtaine d'enfants présents à l'école maternelle un jour d'avril 2010 d'après Jo10b/6 comme deux ans plus tard (Crespo, 2012) (cf. Photo 14). Il est donc clair que les enfants sont loin d'aller à l'école maternelle tous les jours ou que tous les enfants y vont (Question 33 en annexe).



Photo 14 : L'école maternelle un jeudi après-midi d'avril 2010.

En outre, la communauté a en janvier 2011 le projet, non réalisé en 2012, de créer un service de garde pour les très jeunes enfants de moins de deux ans qui actuellement accompagnent leurs parents au travail dans les champs ou à l'atelier de tissage, qui est très bruyant et dont beaucoup de machines ne sont pas protégées (Crespo, 2011 ; 2012).

L'éducation mutuelle et notamment l'école maternelle favorisent d'après Yi07/94 l'ethnocentrisme des enfants : les enfants reçoivent à son avis une éducation trop centrée sur les valeurs et principes de leur communauté, ce qui les rend peu enclins à s'ouvrir à d'autres cultures (Yi07/ii). Cependant, si les valeurs, les principes et les comportements de la communauté d'Awra Amba sont considérés par les enfants (et les adultes) d'Awra Amba comme très supérieurs à ceux de la société traditionnelle amhara, l'inverse semble tout aussi vrai, au vu des nombreux exemples de défiance vis-à-vis d'Awra Amba de la part des voisins et notamment des enfants que rapportent les différents auteurs. On voit mal comment la communauté d'Awra Amba pourrait survivre dans un environnement hostile sans affirmer ses valeurs et éduquer ses enfants dans le respect de ses valeurs. Cependant, les autres cultures sont très loin de se limiter à la culture des communautés environnantes, voire même à la culture amhara. Si l'un des rôles de l'école maternelle est d'aider les enfants à s'extraire du cocon

familial pour s'ouvrir à un environnement plus complexe (Kendal, 1983), l'école maternelle d'Awra Amba pourrait, même en ignorant les cultures proches hostiles, s'ouvrir au monde. Yirga affirme que ce n'est pas le cas (Question 34 en annexe).

La communauté a construit une première bibliothèque en 1997, qui n'est plus utilisée mais est conservée comme témoin du passé. Une nouvelle bibliothèque a été ouverte en août 2007 (cf. Photo 15). Yassin (2008/93) indique l'existence d'une troisième bibliothèque, de taille moyenne. La bibliothèque de 2007 est construite comme la plupart des maisons en bois et terre, ses bancs et tables sont en pierre, bois et terre, recouverts de plastique. Elle n'a pas l'électricité (en 2010) et est ouverte de 17 heures à la tombée de la nuit. Gérés par une bibliothécaire, les livres sont consultés sur place par les élèves du village, et pratiquement pas par les adultes, qui nous dit-on, n'ont pas le temps de lire. Cette absence de lecture de la part des adultes contraste avec l'impression que donne Ya08/93 de large accès des membres de la communauté aux cultures du monde par le biais de la bibliothèque, « manifestation de leur amour de la sagesse ».

La bibliothèque contient en 2010 environ 500 ouvrages, dont plus de neuf sur dix traitent de langues ou sciences exactes : la littérature est très peu présente, les sciences sociales pratiquement pas. Zumra estime que la technologie est le plus important et insiste sur l'aspect pratique : la culture, les aspects sociaux ou humains sont appris dans la communauté elle-même et en particulier de lui-même, tandis que la technologie ne peut venir que de l'extérieur. Cet attrait quasi exclusif pour les sciences exactes et la technologie semble peu courant en Ethiopie (Jo10b/6).



Photo 15 : La nouvelle bibliothèque en avril 2010.

Enfin la communauté dispose depuis 2012 d'une assez grande salle équipée de quelques chaises, appelée musée. Sur les murs il y a quelques grandes feuilles sur lesquelles sont inscrits quelques principes du fondateur et d'Awra Amba. Elle sert de salle de réunion (Crespo, 2012).

5.2. École publique

En Éthiopie, le taux de scolarisation en primaire est de 84 % en 2007-2009 selon l'Unicef (2012), bien que l'école ne soit pas obligatoire (Ya08/43).

L'école primaire publique à laquelle allaient les enfants d'Awra Amba était située jusqu'en 2009 à Maksegn, l'un des villages du *kébélé* auquel appartient Awra Amba (Question 35 en annexe). 18 instituteurs dont 10 institutrices y enseignaient à environ 1600 élèves dont 75 à 80 d'Awra Amba

(Yi07/72 et 86). Depuis septembre 2009, une école publique de onze classes couvrant les niveaux 1 à 8 a ouvert à côté du village d'Awra Amba (Photo 16). Depuis septembre 2011, deux nouvelles classes ont ouvert, correspondant aux niveaux 9 à 10 (Crespo, 2012). Elle correspond donc à une école primaire (premier cycle, niveaux 1 à 4), à un collège (second cycle, niveaux 5 à 8) selon Yi07/8, et à un lycée (niveaux 9 à 11, ce dernier niveau devant ouvrir en septembre 2012).

Les niveaux 1 à 8 accueillent en avril 2010 613 élèves de 7 à 16 ans (à partir de 5 ou 6 ans selon Yi07/4 – Question 36 en annexe), dont 164 d'Awra Amba (Jo10b/7), à raison d'une heure de préparation et quatre heures de cours du lundi au vendredi, de 7 à 12 h ou de 12 h 30 à 17 h 45. En mars 2012, ces mêmes niveaux 1 à 8 accueillent 764 élèves, tandis que les niveaux 9 et 10 accueillent entre autres 13 enfants d'Awra Amba (Crespo, 2012). L'école d'Awra Amba voit donc ses effectifs progresser rapidement (de 25 % en deux ans), ce qui serait dû à son niveau plus élevé que ses voisines d'après les membres de la communauté (Crespo, 2012).

Chaque classe du premier cycle a un seul enseignant, tandis que dans les classes supérieures, un enseignant enseigne à plusieurs classes, sans doute par matière (Yi07/74). Les programmes sont établis par la Région Amhara (Yi07/84). D'après notre enquête sur place en 2010, les enseignants gagnent en moyenne 973 birrs par mois, soit 54 €, avec une retraite de 50 % à environ 60 ans. Les salaires vont de 35 € par mois pour un instituteur ayant eu une année de formation après la 10^e année (équivalent de la seconde), à 71 € pour ceux qui ont terminé les quatre premières années de l'université. Les enseignants sont pour la plupart originaires de la Région Amhara et quelques uns de celle d'Harar, à près d'un millier de kilomètres.

Les enfants d'Arwa Amba intègrent la première année à l'âge de 6 ou 7 ans, après avoir fréquenté l'école maternelle du village, tandis que les élèves des villages avoisinants peuvent la fréquenter pour la première fois à 14 ans, voire plus tard (Yi07/73-74). L'école fait passer un examen aux nouveaux élèves, et ils peuvent intégrer directement la 2^e à la 5^e année selon leur niveau : soit qu'ils aient fait l'école religieuse avant, soit qu'ils aient été à la maternelle d'Awra Amba, soit qu'ils aient suivi un programme d'éducation alternatif de trois ans (Yi07/89-90). Le changement de cycle ne se fait pas à âge fixe, mais selon le niveau (Crespo, 2012). Yirga (2007, 89-90) estime que les enfants d'Awra Amba bénéficient ainsi du privilège par rapport aux enfants des communautés voisines de pouvoir sauter les premières années sans avoir été vraiment à l'école : c'est à notre avis plus le résultat du comportement progressiste de la communauté d'Awra Amba vis-à-vis des enfants et de l'éducation, qu'un privilège indu.



Photo 16 : L'école publique d'Awra Amba en avril 2010.



Photo 17 : Rassemblement des enfants sous l'autorité d'un adulte au centre du village avant de partir à l'école, en avril 2010.

Les enfants d'Awra Amba sont plus assidus que les autres : le taux de présence des enfants de la communauté est de 100 %, ceux des autres élèves de 90 % d'après le directeur de l'école, Mohamed Alemie, 29 ans (Jo10b/7). Avant d'aller à l'école, ils se regroupent au centre du village à l'appel d'un membre du comité d'éducation (Yi07/80) : cf. Photo 17. Ils sont les premiers à arriver, groupés, à l'école et les derniers à la quitter, en ligne, 10 à 15 minutes après les autres. Ces trajets groupés, les plus petits devant, sont l'expression de leur solidarité : « si nous ne nous aidons pas les uns les autres, nous ne sommes pas différents des animaux ». Mais en même temps, cela leur interdit les rencontres fortuites avec de jeunes voisins et donc d'échanger avec eux (Yi07/81-82).

Les enfants d'Awra Amba ont en outre, en 2010, quatre heures d'étude dans les locaux de l'école publique le samedi et le dimanche matins pour des révisions et des devoirs, pour lesquels les enseignants sont payés directement par la communauté (en tout 400 birrs par mois soit 22 €) (Jo10b/7).

L'école est gratuite, mais les fournitures, cahiers et livres sont payants et achetés par la communauté (Crespo, 2011). La communauté d'Awra Amba a de meilleures relations avec l'école que les autres communautés : certains de ses membres sont ainsi invités à faire à l'école une présentation sur les questions éthiques ou sur d'autres aspects de leur expérience, ce qui n'est pas le cas des autres communautés (Yi07/88).

Les élèves du village sont très actifs dans les clubs sociaux et éthiques de l'école, et très à l'aise dans les discussions de groupe. Ils sont très studieux, préférant étudier, ou jouer et discuter entre eux que jouer avec les autres. Ils se considèrent comme appartenant à une même famille et évitent de critiquer leur communauté devant les autres. Ils sont peu ouverts aux élèves des autres villages, qui d'ailleurs ne les apprécient guère et évitent de les côtoyer, surtout les deux premières années, en raison notamment de leur absence supposée de religion. Les relations s'améliorent cependant avec le temps (Yi07/72-79 et 87).

Les enseignants apprécient les élèves d'Awra Amba, les trouvant plus travailleurs, plus éthiques et plus coopératifs que les autres ; ils les citent souvent en exemple (Yi07/74-75 et 86). D'après ces enseignants, ils sont meilleurs que les autres en 1^{ère} et 2^e année, ayant bénéficié de l'école maternelle, mais au même niveau ensuite (Yi07/72). Le directeur de l'école nous avait au contraire assuré que les élèves d'Awra Amba réussissaient mieux que les autres (Jo10b/7) (Question 37 en annexe).

Yirga (2007/93) s'inquiète que la communauté d'Awra Amba soit parfois donnée en exemple au cours du cursus scolaire, introduisant ainsi une discrimination entre enfants des différentes communautés. Cela fait apparemment aussi débat au sein des enseignants. Mais n'est-il pas normal de prendre exemple sur les avancées sociales, dans la mesure où ce sont bien des avancées sociales ? La critique de Yirga peut en filigrane se comprendre plutôt comme un désaccord sur certaines

valeurs de la communauté – notamment l'absence de religion, que comme un désaccord pédagogique.

5.3. Niveau d'éducation

Nous disposons des résultats de deux enquêtes sur le niveau d'éducation des membres d'Awra Amba, présentés Figure 13. La première enquête a été réalisée parmi l'ensemble de la population du village en 2005 (At05/63), sans qu'il soit possible de différencier les adultes des enfants ; or 45 % de la population a moins de 15 ans (49 % des hommes et 41 % des femmes), et 58 % a moins de 20 ans. 52 % de la population ne sait ni lire ni écrire. Parmi les personnes sachant au minimum lire et écrire, les hommes sont très légèrement plus instruits que les femmes, l'écart s'établissant entre 1 et 2 % seulement. Deux hommes et deux femmes ont le niveau baccalauréat, une femme une licence et deux hommes un master.

La seconde enquête ne concerne que les chefs de famille en 2008 (Ya08/91), soit 53 hommes et 34 femmes. Elle est donc plus représentative des adultes. 85 % des chefs de famille sont alphabétisés, alors que 30 % des adultes le sont seulement en Éthiopie en 2005-2010, soit 18 % des femmes et 42 % des hommes (Unicef, 2012). À Awra Amba, le taux de femmes alphabétisées est nettement inférieur à celui des hommes, mais reste élevé (68 contre 96 %), 38 % des femmes ne sachant que lire et écrire (contre 57 % des hommes), la différence entre femmes et hommes étant un peu plus faible pour les niveaux supérieurs (29 contre 40 %).

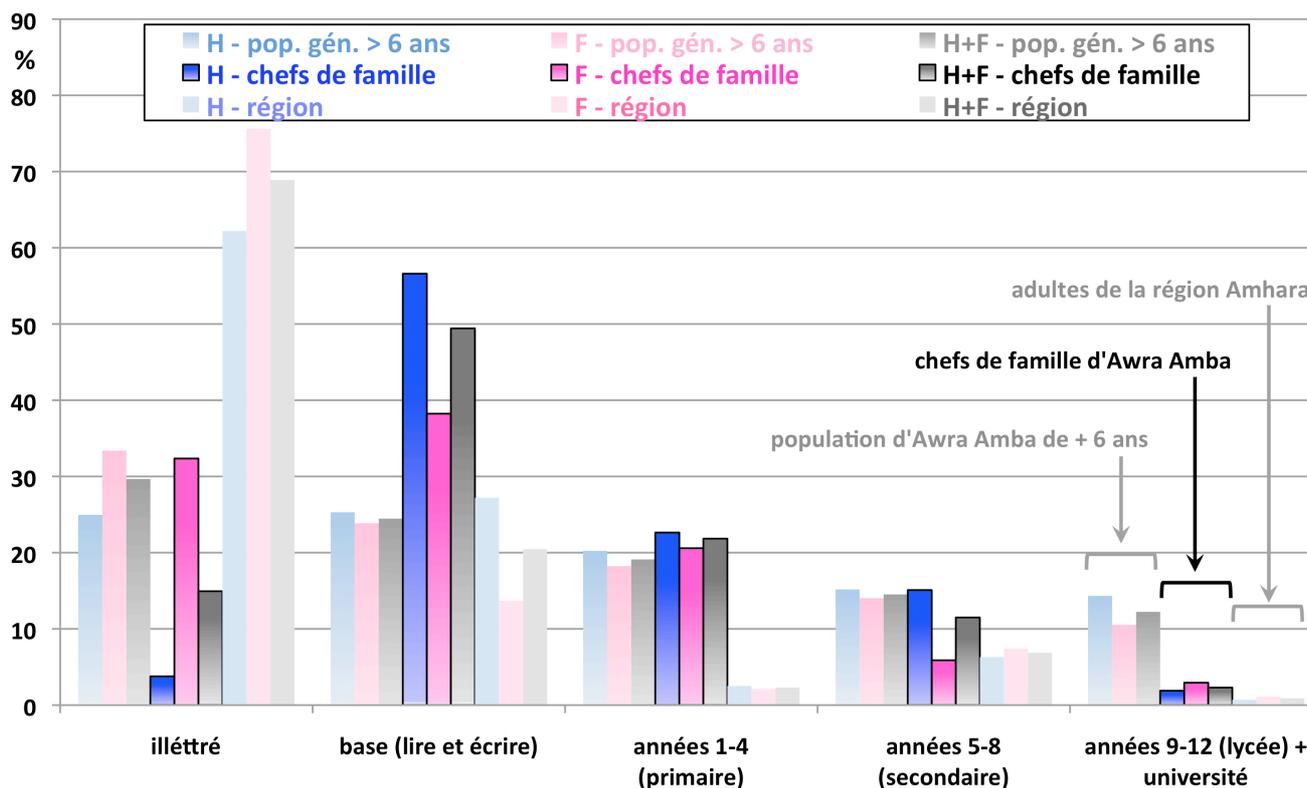


Figure 13 : Distribution en % du niveau d'éducation par sexe dans la population générale d'Awra Amba à partir de 7 ans (Atnafu, 2005/63), parmi les chefs de famille d'Awra Amba (Yassin, 2008/91) et parmi la population adulte de la Région Amhara (CSA, 2006).

La comparaison des distributions de niveaux d'éducation de la population générale et des chefs de famille, c'est-à-dire des résultats des deux enquêtes, montre le plus fort taux d'illettrés dans la population générale, où se trouvent naturellement les 22 % de la population de moins de 7 ans. Si

l'on exclut ces plus jeunes qui n'ont pas encore fini la première année de l'école primaire et donc si on considère la population qui pourrait être alphabétisée (cf. Figure 13), le taux d'analphabétisme tombe à 30 %. Ceux qui ne savent que lire et écrire ne sont que 25 %, soit près de deux fois moins que parmi les chefs de famille. Ceux qui ont été au-delà de la 4^e année de primaire, soit dans le secondaire et au-dessus, sont nettement plus nombreux que parmi les chefs de famille. Cela montre bien le niveau d'éducation nettement supérieur des jeunes par rapport aux adultes.

En 2005, deux enfants de la communauté étaient étudiants à l'université (At05/63). En 2007, ils sont devenus diplômés de l'université, et neuf autres allaient dans différentes universités du pays (Sisay, 2007). En 2009, ils étaient respectivement cinq et onze (Habtamu, 2009), et en 2010 sept et dix (Jo10b). Les étudiants ont une bourse de l'État. Deux de ces sept diplômés sont agents de santé (intermédiaires entre infirmiers et médecins), un est technicien agricole, quatre sont enseignants (un à la faculté de médecine, un en cycle court postsecondaire, un est le directeur de l'école publique du village, et un est instituteur). Il s'agit de quatre hommes et de trois femmes qui vivent pour la plupart dans la région.

Comparés aux résultats du recensement de 2005 de la Région Amhara (CSA, 2006), ces chiffres montrent un taux d'analphabétisme environ 3 fois plus faible à Awra Amba et de 2 à 10 fois plus d'adultes de niveau primaire, secondaire ou au-delà : cf. Figure 13.

6. Relations avec l'extérieur

Les relations sont quotidiennes avec les communautés voisines, que ce soit par le biais des élèves de l'école ou par le biais des voisins clients du café, de l'épicerie ou du moulin. Les relations avec les Éthiopiens plus éloignés passent d'une part par les relations administratives et commerciales au sein de la Région Amhara, d'autre part par les échanges militants, que ce soit la participation de Zumra ou d'autres membres d'Awra Amba à des émissions de radio et de télévision, à des conférences dans différentes structures publiques, ou par la visite au village de très nombreuses personnes isolées et surtout de groupes. Awra Amba a ainsi accueilli 1700 visiteurs de 2003 à mai 2005 (At05/7), 1300 visiteurs de plus jusqu'à fin 2007 (Ya08/141), et 6000 en 2009 (Jo10b/10), ce qui serait considérablement supérieur aux années antérieures : c'est sans doute 6000 visiteurs jusqu'en 2009, soit 3000 depuis fin 2007 (Question 38 en annexe). Ces chiffres sont assez considérables pour un petit village. Parmi ces visiteurs, quelques étrangers, touristes, travaillant en Éthiopie ou journalistes.

6.1. Relations avec les communautés voisines

Rares sont les femmes du village à porter des habits traditionnels, contrairement aux femmes des villages environnants, ce qui traduit sans doute le refus des traditions, ainsi que la distance des membres de la communauté vis-à-vis des comportements de leurs voisins. Awra Amba est perçue par ses voisins comme une caste déviante, suspecte, secrète, cruelle, paresseuse et païenne (At05/66) :

- déviante et suspecte, car elle a, assurément, une culture et des comportements très différents de la société amhara traditionnelle : cette appréciation est surtout le fait des musulmans des environs et des orthodoxes âgés ;
- secrète, car ses membres ne se mélangent pas avec ses voisins comme on le verra ci-dessous ;
- cruelle, car ils n'accompagnent pas les proches des défunts lors des funérailles (cf. § 4.6) et ne poussent pas de cris de lamentations à la mort d'un proche ;
- le qualificatif de paresseux est associé à la transgression par les hommes du partage des tâches traditionnel : ce ne sont donc sans doute par tout à fait des hommes. Cette appréciation n'est cependant pas générale, car nombreux sont ceux qui les trouvent au contraire grands travailleurs, notamment les voisins orthodoxes et les voisins relativement pauvres (At05/66 et 71) ;
- païenne, car la communauté ne respecte aucun des rites religieux musulmans ou orthodoxes.

L'absence de religion et surtout de respect des rites religieux pose de toute évidence un grave problème aux membres des communautés environnantes, pour lesquelles leur observance est essentielle (Yi07/66-68 et 77). C'est pour Me09/74 la raison fondamentale qui fait se méfier de toutes les innovations en provenance d'Awra Amba. Cela expliquerait que les voisins musulmans soient plus sévères avec les membres de la communauté que les voisins orthodoxes, les habitants du village étant pour la plupart d'origine musulmane et ayant en quelque sorte abjuré leur foi. Mais cela rend en outre difficile les relations entre enfants d'Awra Amba et enfants des autres communautés à l'école qui leur est commune : lors de leurs jeux, comment jouer avec des enfants qui ne sont pas capables de jurer au nom de Dieu que telle chose ou tel dire est exact ? Comment jouer avec des enfants qui n'ont pas de religion ?

Le regard des voisins est donc fortement négatif. Il s'est construit au cours de l'histoire de la création d'Awra Amba, marquée par l'hostilité des voisins pour des raisons culturelles et de partage des terres. La stabilisation de la communauté, son succès, sa reconnaissance extérieure, la fréquentation quotidienne de ses membres ont sans doute atténué cet ostracisme, comme le rapporte Yi07/62 : les relations interculturelles se sont améliorées par rapport aux années précédentes (Yi09/92), la religion

et les funérailles restant les points noirs (Yi07/63). Le succès médiatique et politique d'Awra Amba attise de toute évidence la jalousie de ses voisins comme en témoignent plusieurs interviews de voisins rapportés par Yi07/66-70. Les voisins ont cependant confiance dans les habitants d'Awra Amba, étant donné l'interdiction absolue du mensonge et du vol dans leur communauté (At05/66).

L'hostilité est sans doute la plus grande vis-à-vis de Zumra qui n'est pas libre de se déplacer en dehors du site d'Awra Amba, pour aller discuter avec les élèves d'une école primaire proche par exemple, car cela créerait des problèmes. Zumra estime que la paix n'est toujours pas faite avec les personnes qui ont déclenché le conflit entre Awra Amba et les autres communautés (Yi07/64). Aussi est-il constamment suivi par un garde armé dans ses déplacements dans le village (Me09/80) (cf. Photo 1 page 19).

Face à l'ostracisme et à l'hostilité dont ils sont l'objet de la part de la société conservatrice environnante, musulmane ou orthodoxe, les membres de la communauté d'Awra Amba se sont tenus à l'écart des autres. Par exemple, lorsqu'ils vont au marché de Maksegn, ils ne boivent pas de thé au café comme les autres (At05/66) ; les élèves originaires d'Awra Amba ne jouent guère avec les autres et ne se rendaient jamais au café de Maksegn comme les autres élèves pour boire du thé ou de la *tela* – la bière locale (Yi07/77 et 83) ; ils n'invitent pas leurs voisins, ne cherchent pas à les convaincre et ne leur rendent pas visite (Yi07/71-72) ; lors des décès, ils ne participent pas aux cérémonies de deuil (cf. § 4.6) ; enfin, ils sont peu ouverts aux mariages avec des étrangers au village car ils exigent le respect de leurs règles (Yi07/50-51).

Ils ont renforcé leur solidarité interne et le respect de leurs valeurs (Ya08/138). On peut penser que la cohésion et la cohérence des membres de la communauté leur ont permis de résister à l'hostilité de leurs voisins. La conscience de construire une vie nouvelle, un paradis sur terre, les amène à se penser différents et meilleurs que les autres, avec sans doute une pointe d'orgueil comme le pense Yi07/72.

La communauté d'Awra Amba désire régler les différends par des discussions rationnelles, sans conflit, par une attitude non violente et pacifiste. Ils considèrent ceux qui ne les acceptent pas et veulent les attaquer comme des ignorants, qu'il convient de convaincre que les différences sont l'essence de l'humanité (Ya08/117). En 2012, Awra Amba considère que ses relations avec les voisins sont maintenant tout à fait satisfaisantes et que les médisances ont pratiquement cessé ; les enfants d'Awra Amba et des voisins jouent d'ailleurs ensemble le soir au football (Crespo, 2012).

6.2. Relations avec les autorités et les Éthiopiens

La communauté d'Awra Amba atteint la reconnaissance nationale quand Zumra donna une interview à la télévision nationale autour de 2006. Depuis, de nombreuses équipes de télévision sont allées dans ce village du nord. Elles ne sont pas les seules. Des membres du gouvernement et du Parlement, de nombreux leaders chrétiens et musulmans de toute la Région Amhara et d'ailleurs, des membres d'ONG locales et étrangères firent le voyage par la route non goudronnée jusqu'en 2009 pour se rendre compte par eux-mêmes de ce succès (Halpern, 2007). Les cars scolaires et les groupes se succèdent chaque mois (Photo 18), si bien que l'on a compté en 2009 (ou jusqu'en 2009 : cf. plus haut) six mille visiteurs éthiopiens auxquels s'ajoutent une poignée d'occidentaux. Le village a d'ailleurs construit une auberge pour les accueillir. Chaque visiteur doit d'abord expliquer les raisons de sa visite (Mamo, 2006). Bien que beaucoup de visites soient assez rapides (environ deux heures), l'accueil prend beaucoup de temps (deux personnes à temps plein en 2012) selon Crespo (2012).

La communauté d'Awra Amba avait en janvier 2011 le projet d'équiper une salle existante pour un ordinateur et l'accès à internet, et le projet d'acheter un minibus pour transporter les villageois et les visiteurs de et vers Woreta, ce qui devrait favoriser encore la reconnaissance de la communauté. Ces projets ne sont pas réalisés en 2012 (Crespo, 2011 ; 2012).

Son fondateur est aussi invité à témoigner de son expérience dans différentes universités du pays. Il a été ainsi invité six fois en 2009 : deux fois à Addis-Abeba et à Bahar Dar, une fois à Awasa et à Mekele. Il a aussi été invité au Kenya voisin, mais n'a pu s'y rendre par manque de moyens (de plus, ne parlant qu'amharique, il doit se faire accompagner) (Jo10b/10).



Photo 18 : Zumra enseignant à des visiteurs éthiopiens (avril 2010).

Le village est aujourd'hui présenté comme « une initiative extraordinaire au sein d'une communauté traditionnelle et conservatrice », le déclencheur de « changements étonnants dans la Région Amhara », « un bon exemple pour les autres communautés éthiopiennes et hors Éthiopie, pour son égalité des sexes, son éthique du travail, et son système de sécurité sociale » (Halpern, 2007).

Ainsi, le Bureau des affaires féminines de la Région Amhara amène des membres d'Awra Amba vers d'autres communautés de la région dans le cadre de sa campagne pour l'égalité entre les sexes. « Demander aux habitants d'Awra Amba de parler de leur vie s'est avéré beaucoup plus efficace que les campagnes de sensibilisation du bureau visant à changer les attitudes des autres communautés quant au partage des rôles entre les sexes », indique Zelalem, le responsable des relations publiques du Bureau (IPS, 2010).

Cependant, les relations sont loin d'être excellentes avec toutes les autorités. Ainsi des experts en développement de niveau local ou régional ne comprennent pas pourquoi les habitants d'Awra Amba refusent de participer à certains programmes – dont certaines règles entrent en contradiction avec leurs valeurs, et interprètent ce refus de manière totalement erroné (At05/56). Awra Amba est donc en opposition non seulement avec les valeurs et comportements des communautés paysannes voisines, mais aussi avec certaines règles 'modernes' des autorités éthiopiennes. L'absence de religion et la critique des religions que pratique Arwa Amba semble aussi difficile à accepter en Éthiopie. Ainsi Yirga (2007/91) estime que « la manière dont ils traitent la religion et les questions religieuses [est] désagréable ».

La communauté espère depuis longtemps pouvoir créer des branches ailleurs, mais cela n'a pu apparemment se faire que récemment. Des représentants influents d'Awi – une plus grande communauté rurale dans le nord-ouest de l'Éthiopie – ont visité Awra Amba en 2007 et auraient depuis créé une réplique de cette société idéale. La communauté d'Awi semble située dans la zone administrative d'Agew Awi de la Région Amhara, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Bahar Dar (cf. Figure 6 page 27). De leur propre initiative, les habitants d'Awi respectent les mêmes valeurs, dont le travail, et sont maintenant en train d'en récolter les bénéfices (IPS, 2010). Mais cette nouvelle importante pour Awra Amba n'est pas confirmée par ailleurs (Question 39 en annexe).

Autant les membres de la communauté cherchent à diffuser leurs valeurs et leur expérience, autant ils

semblent peu réceptifs vis-à-vis des autres, bien que Zumra affirme que sa communauté soit ouverte aux expériences extérieures positives mais ignore les expériences négatives : ils ne cherchent pas à partager les expériences de leurs nombreux visiteurs (Yi07/69-70) et les enfants sont peu enclins à étudier les autres cultures (Yi07/92). On peut rapprocher ce comportement de leur désintérêt vis-à-vis de la littérature et des sciences sociales et humaines (cf. § 5.1).

6.3. Relations avec les étrangers

Les relations internationales sont beaucoup plus ténues.

Awra Amba a reçu la visite d'assez nombreux étrangers dont témoignent certaines des références que nous avons utilisées. Ce sont quelques touristes, des journalistes, des militants ou membres d'ONG, des représentants officiels de pays : la Finlande, les Pays-Bas et les États-Unis ont financé respectivement un puits, l'atelier de tissage, et une grange, tandis que l'Autriche a financé l'étude d'Atnafu (2005/I).

Le reste du monde reste très mal connu de la communauté, malgré ses diplômés de l'université. Le peu d'ouverture à la littérature et aux ouvrages de sciences humaines et sociales y contribue sans doute. Zumra reconnaît ignorer ce qui existe hors de l'Éthiopie. Mais il est prêt à expliquer partout ses idées, qu'il tient à présenter lui-même. Zumra dit de lui : « J'ai une idée que j'aimerais étendre au monde entier. C'est l'idée de la paix, qui est essentielle pour les gens, ainsi que la prospérité du genre humain. Nous sommes tous frères et sœurs. Nous sommes tous de la même génération, les femmes sont nos sœurs, les hommes nos frères. » (Jo10b/10)

Après avoir atteint son objectif premier – la paix et la fraternité en son sein, Awra Amba a en effet aujourd'hui pour objectif que son modèle de société soit connu de par le monde, et qu'il s'étende au-delà de l'Éthiopie, partout (France 24, 2009 ; Habtamu, 2009 ; Tervo, 2009).

Conclusion

Awra Amba s'est développé en s'attaquant à la fois au pouvoir de la religion et au pouvoir patriarcal, au cours d'une lutte sévère. Cette lutte participe à la lutte de tous ceux qui n'ont pas de pouvoir et qui en gagnent pas à pas en s'attaquant à la structure du pouvoir existant, religieux et patriarcal dans ce cas. La communauté d'Awra Amba participe ainsi à la transformation de la société, à l'émancipation des hommes et des femmes.

La lutte et la communauté se fondent sur des valeurs que l'on peut synthétiser en l'honnêteté, l'égalité, la solidarité, le rationalisme, et qui incluent l'égalité des sexes, le respect des enfants et des plus âgés, le travail, la paix, l'harmonie. Ces valeurs sont celles du mouvement social d'inspiration socialiste et libertaire dans le monde depuis plusieurs siècles. Elles pourraient paraître simples et naïves car elles ne sont guère originales pour un Occidental. Elles ont néanmoins modifié de fond en comble une communauté d'un des pays les plus pauvres et les plus isolés du monde. Elles permettent à tous ses membres d'être bien nourris et logés, quel que soit leur âge, alors que les sans-abris et les mendiants sont légion en Éthiopie. Cela fait d'Awra Amba une société exemplaire pour tous ceux qui défendent ces valeurs dans le monde, valeurs auxquelles leurs propres sociétés sont très loin de correspondre, bien que ces valeurs soient généralement placées en tête de leurs constitutions respectives. Awra Amba est donc par de nombreux aspects un exemple vivant pour les communautés voisines, pour l'Éthiopie, et au-delà pour l'émancipation des citoyens et des peuples, quelque soit leur niveau de développement, y compris en Europe.

Le plus novateur et original est sans doute la valeur d'honnêteté qui est revendiquée explicitement et appliquée. Si cette valeur appartient au fond moral de toutes les sociétés, elle n'est guère revendiquée par les mouvements sociaux et politiques et encore moins appliquée dans la vie politique.

L'esprit critique est fondamental, car c'est ce qui a permis au fondateur et à ses compagnons de remettre en cause l'organisation sociale de leur société et d'en dénoncer les contradictions (entre les valeurs humanistes revendiquées par les religions et l'organisation sociale qu'elles soutiennent notamment). Il est toujours revendiqué, pour permettre à chacun de faire des propositions qui améliorent la situation.

L'expérience d'Awra Amba participe à la renaissance en ce début du 21^e siècle de ce qu'on a appelé le tiers-monde. C'est en quelque sorte le crépuscule de l'ère qu'inaugura le président des États-Unis H. Truman en 1949 en caractérisant pour la première fois les habitants de la moitié du monde comme « sous-développés », c'est-à-dire pauvres, miséreux, mal nourris, malades, primitifs ; leur épanouissement et leur prospérité devaient selon cette idéologie du développement s'identifier à la croissance économique qu'apporteraient les investissements occidentaux (Truman, 1949). Depuis, et notamment depuis le début de ce siècle, de nombreux pays d'Amérique latine se sont non seulement largement émancipés de la tutelle de leur grand voisin du nord, mais ont surtout enrichi notre boîte à outils conceptuels en adaptant aux problèmes actuels certaines des conceptions indiennes traditionnelles. On pense par exemple au « vivre bien » ou *sumak kawsay* de la Constitution bolivienne, point d'union entre les droits de l'homme et les droits de la nature mais, également, entre l'écologie et l'économie. Le renouveau des pays dits sous-développés passe aussi bien sûr par la montée en puissance de nombre d'entre eux, et pas seulement des grands pays comme la Chine, l'Inde, le Brésil ou l'Afrique du Sud.

Plus modestement, l'expérience d'Awra Amba participe à ce mouvement.

L'expérience d'Awra Amba s'est notamment construite sur le refus des contraintes imposées par les religions, qui s'avèrent contradictoires avec le bien-être et l'harmonie et souvent avec les valeurs qu'elles revendiquent. De ce point de vue, elle se rapproche du mouvement laïc voire athée qui est

une composante fondamentale des mouvements socialistes ou libertaires. Cette composante n'est plus guère revendiquée aujourd'hui, dans des sociétés occidentales il est vrai largement athées. On assiste même dans de nombreux pays au retour d'une utopie religieuse, plaçant en grande partie la société sous l'emprise de vérités révélées – surnaturelles, et sous la contrainte de préparer sa vie au-delà. Awra Amba apparaît comme une alternative rafraîchissante, proposant une utopie terrestre.

L'expérience d'Awra Amba ne vise pas la transformation de la société éthiopienne par une révolution politique, ni par une action réformiste impulsée d'en haut. Elle vise à la création, par l'initiative de citoyens, d'une contre-société, une communauté idéale qui transforme concrètement une petite partie de la société en un « paradis sur terre » comme le dit la communauté. Droits des enfants, éducation, égalité des sexes et égalité tout court, absence de religion, honnêteté, fraternité, solidarité sont non seulement revendiqués mais mis en œuvre. Ces valeurs jouent un rôle central ainsi que le constant rappel de leur objectif : la paix et l'harmonie entre les hommes. Ce ne sont pas seulement des guides qui orientent l'action, mais les modes de vie et les comportements de chacun sont en adéquation avec elles. Les modifications de comportement sont d'abord pensés et mis en œuvre au niveau le plus bas, c'est-à-dire de l'individu, de la famille et du village. Awra Amba est en outre très loin des normes culturelles et religieuses éthiopiennes, elle est montrée du doigt et considérée comme déviante par ses voisins, mais citée en exemple par les autorités. C'est donc à la fois une contre-société et peut-être une image de la société éthiopienne future. C'est donc bien une expérience de socialisme utopique, dans la lignée de Robert Owen en Grande-Bretagne ou Saint-Simon et Charles Fourier en France, dont nous avons donné quelques exemples en introduction parmi des centaines depuis le 19^e siècle. Elle se distingue aussi de la plupart des mouvements sociaux, car c'est un mouvement qui ne cherche pas principalement à convaincre, mais agit et construit une société nouvelle.

Les transformations menées au sein de la communauté ne sont pas non plus le produit d'une initiative extérieure – de l'État, d'autorités régionales, d'ONG ou d'un mouvement citoyen éthiopien, ni d'un mouvement de pensée extérieur – une théorie du développement importée par exemple, mais des membres d'Awra Amba eux-mêmes (Ya08/121). L'expérience d'Awra Amba constitue ainsi un processus éminemment démocratique. Selon Jacques Rancière (2005), « la démocratie est le pouvoir de ceux qui n'ont aucun titre particulier à l'exercer, c'est-à-dire de tous ». C'est un système politique, dans lequel la souveraineté appartient à l'ensemble des citoyens, plaçant l'origine du pouvoir dans leur volonté collective (on trouvera une analyse du concept de démocratie dans Joumard, 2011, p. 128-133). Awra Amba est l'organisation par un ensemble de citoyens de leur pouvoir sur leur propre vie, quels que soient leur sexe, leur âge, leur activités, leurs compétences. Ce sont en outre des citoyens "quelconques", des sans-grade, des analphabètes qui ont pris leur avenir en mains. C'est donc une expérience très aboutie de démocratie.

Cette aventure a été initiée par un paysan presqu'analphabète, qui n'a jamais lu aucun des classiques de l'émancipation, mais qui a apparemment fréquenté une toute petite communauté de musulmans très libéraux et a sans doute été influencé par les idées socialistes des années 1960-70. Les autres fondateurs étaient aussi analphabètes et la communauté reste une communauté paysanne et artisanale qui n'a guère de rapport à l'écrit. Cela pourrait changer avec la jeune génération plutôt bien instruite.

Comme toutes les communautés idéales qui sont apparues au cours de l'histoire, Awra Amba s'est construite dans un environnement hostile. Ses débuts ont été assez violents, dans un État il est vrai traversé par des révolutions, des famines et des guerres avec ses voisins. Toutes les communautés utopiques se sont éteintes ou se sont transformées à un point tel qu'elles ne correspondaient plus à leur projet originel (comme Auroville en Inde actuellement par exemple). La question de la pérennité d'Awra Amba est donc une question importante.

Défis ou risques pour le futur

Il nous semble que la situation d'Awra Amba présente un certain nombre de risques pour sa pérennité ou son développement. Nous voyons quatre défis ou risques pour le futur : l'endogamie, la non

ouverture au monde, l'hétérogénéité, et la sclérose par le mythe.

L'endogamie

Le repli des habitants sur leur petite communauté amènerait dégénérescence ou éclatement. Après une croissance très forte, la communauté ne connaît plus qu'une croissance assez faible depuis 2006, et semble assez fermée de fait aux personnes extérieures. Les raisons en sont le manque d'espace qui limite fortement l'arrivée de nouveaux membres en accord avec ses valeurs, et sa culture largement en opposition aux valeurs des communautés voisines, ce qui interdit ou limite fortement l'arrivée de nouveaux membres peu convaincus par la démarche. Une solution serait d'essaimer ailleurs, mais la réussite n'est pas forcément assurée.

Le repli sur soi, la non ouverture au monde

Le rapport d'Awra Amba aux autres sociétés nous semble poser question. La communauté s'est construite autour d'un véritable leader spirituel en opposition à la société amhara traditionnelle. Elle a donc trouvé l'essentiel de son corpus culturel et idéologique en son sein – et d'abord auprès de son leader. Son immersion dans un environnement proche à l'opposé de ses valeurs et très agressif, au moins à ses débuts, fait qu'elle hérite d'une situation de conflit violent avec ses voisins proches ; elle n'est donc ni ouverte à ces communautés, ni encline à tenter de les influencer.

La situation est différente avec le reste de la Région Amhara et avec l'Éthiopie que tente d'influencer Awra Amba en faisant connaître le plus possible son expérience, avec l'aide de nombreuses autorités. Cependant la relation semble univoque : il n'apparaît nulle part dans les études menées sur Awra Amba que cette communauté cherche à apprendre des expériences éthiopiennes. Le désintérêt pour les connaissances en sciences humaines et sociales comme pour la littérature éthiopienne renforce cette impression. Cela semble encore plus net vis-à-vis de l'étranger : si Zumra désire diffuser son message partout dans le monde, il n'attend apparemment rien des expériences étrangères, hors les apports en technologie et les aides matérielles.

La situation initiale conflictuelle et la richesse de sa créativité pourraient faire croire à la communauté que le monde extérieur n'a rien à lui apporter de positif dans le domaine social ou humain. Autant les rapports avec les voisins proches sont compréhensibles au vu de l'histoire de la communauté, autant le désintérêt vis-à-vis des apports éventuels des sociétés plus lointaines dénote une faible ouverture intellectuelle et un repli sur soi. Cela interdit à la communauté de bénéficier de connaissances accumulées ailleurs et qui pourraient lui être utiles.

Or Arwa Amba fait partie de l'Éthiopie et appartient au monde d'aujourd'hui, et est donc soumis à ses influences idéologiques. Il a su jusqu'à présent résister à ces influences par ses propres forces. En sera-t-il de même demain ? Il nous semble qu'Awra Amba aurait tout intérêt à se rapprocher des mouvements sociaux et politiques qui défendent de par le monde les mêmes idéaux et les mêmes valeurs et à prendre connaissance de leur analyses. Cela devrait renforcer leur culture et lui permettre de mieux faire face aux influences contraires. Si les fondateurs de la communauté ont pu mener avec succès le travail d'analyse de la société amhara traditionnelle qu'ils connaissaient parfaitement, on ne voit pas comment ses membres pourraient, seuls, comprendre la culture dominante mondiale consumériste et néolibérale qui a écrasé nombre de cultures *a priori* solides dans le monde. On peut douter que la communauté d'Awra Amba acquière par elle-même, spontanément, tous les outils nécessaires pour comprendre puis combattre des adversaires qu'elle ne connaît pas, ou que sa culture soit suffisamment puissante pour s'y opposer.

L'importance donnée à l'éducation et le grand nombre de jeunes ayant une formation de bon niveau, y compris universitaire, devraient favoriser cette ouverture intellectuelle sur le monde.

L'hétérogénéité

La communauté d'Awra Amba est très soudée par la proximité géographique de ses membres, un

passé commun, des valeurs communes. Cependant, avec le temps, les deux premiers éléments – proximité et passé – vont se distendre : d'une part, la croissance numérique va transformer une petite communauté d'une grosse centaine d'adultes, où tout le monde se côtoie, en un groupe plus large et plus dispersé géographiquement ; d'autre part, la conscience d'avoir vécu en commun de dures épreuves – dans le dernier quart du 20^e siècle – va s'effacer petit à petit avec le renouvellement des générations. Des éléments factuels importants pour la solidité du groupe vont donc disparaître, au moins en partie, ce qui pourrait le fragiliser.

Par ailleurs, la plupart des membres actuels d'Awra Amba ont fait le choix d'y vivre, car ils sont en accord avec ses valeurs et son mode de vie. Ils participent donc pleinement aux institutions et leur comportement est en accord avec les valeurs qu'ils défendent (At05/64). À terme, ce ne sera plus forcément le cas, soit que la décision d'y vivre soit ancienne, soit que les membres soient nés dans le village : l'accord pourrait être moins fort. Si les rares qui sont en désaccord aujourd'hui quittent volontairement la communauté ou en sont expulsés, cela sera-t-il toujours possible s'ils sont plus nombreux ? Les enfants des membres actuels n'auront-ils pas toute légitimité à rester dans leur village d'origine, quel que soit leur comportement ?

Or il nous semble qu'Awra Amba n'a pas développé de réflexion et de mécanismes pour faire face à l'hétérogénéité de ses membres, hors l'expulsion.

La sclérose par le mythe

Zumra, le fondateur et leader, est presque considéré comme un prophète, un homme extraordinaire qu'on vénère et dont on embellit sans doute quelque peu les hauts faits de l'enfance. Ainsi, dès quatre ans, il se serait posé des questions sur l'injustice, les mauvais traitements ou la malhonnêteté ; Atnafu (2005/1) parle même de ses trois-quatre ans comme d'une étape historique dans sa vision d'une société idéale. Tout ceci nous semble tout de même très étonnant et confiner au mythe.

En parallèle, Zumra est idolâtré par les adultes comme par les enfants d'après Me09/73, ce qui l'inquiète pour le futur (Me09/80) : la disparition d'un leader aussi charismatique et influent, sans successeur apparent, pourrait poser de graves problèmes à la communauté.

Ce comportement peut être rapproché de la vénération religieuse qui imprègne la culture éthiopienne. Il nous semble dangereux car contradictoire avec les valeurs mêmes d'Awra Amba qui refuse toute vénération du passé ou d'un ailleurs et est tournée vers le futur. La transformation à terme de Zumra en un prophète laïc dont on vénérerait plus les comportements plus ou moins supposés que les valeurs, la transformation d'un projet émancipateur en un mythe intouchable, et donc la sclérose, sont tout à fait envisageables. Le caractère souple, ouvert, inventif de cette utopie en marche disparaîtrait au profit d'une vénération quasi religieuse à l'opposé du projet actuel. Cela pose la question des valeurs d'Awra Amba – qui doivent perdurer car essentielles, et des comportements et politiques qui sont les traductions de ces valeurs à un moment donné – et qui peuvent changer. Le risque est d'abandonner l'esprit critique qui seul permettra aux descendants de remettre en cause éventuellement l'organisation sociale d'Awra Amba pour rester fidèles à ses valeurs.

Pistes de recherche

Plusieurs sujets de recherche permettraient de compléter les connaissances acquises que nous avons présentées dans ce rapport :

- Étudier en détail l'histoire de la communauté. On a vu que de nombreux points sont imprécis, voire contradictoires. Comme il n'existe pratiquement pas de sources écrites et donc pérennes, il est urgent d'interroger les acteurs encore vivants de cette aventure. De plus, l'essentiel de l'historique rapporté par les différents auteurs provenant d'interviews de Zumra, il est nécessaire d'élargir le cercle des témoins internes à tous ceux qui sont encore en vie afin de pouvoir confronter les points de vue. De nombreux acteurs et témoins sont en outre extérieurs à la

communauté, que ce soit les nombreuses personnes qu'ont côtoyées les initiateurs de la communauté dans la Région Amhara et en exil, les responsables politiques ou économiques auxquels ils ont eu affaire, ou les voisins des communautés environnantes. Le premier objectif est d'établir une chronologie des faits la plus précise possible ; le second objectif est de confronter les points de vue des uns et des autres et les raisons avancées aux actes de chacun.

- Comparer l'expérience d'Awra Amba aux expériences de socialisme utopique de par le monde, dont nous avons listé les plus connues en introduction. Quels sont les points communs ? Quelle est l'originalité d'Awra Amba ? Quels enseignements Awra Amba peut-il tirer des autres expériences ?
- Bien qu'essentielles pour son mode de vie, la plupart des valeurs d'Awra Amba ne semblent pas précisément définies, au-delà de quelques termes. Il serait utile d'étudier plus en profondeur les valeurs qui fondent la communauté, en les comparant aux valeurs qui fondent les sociétés et les projets sociaux en Afrique, dans les pays en développement comme dans les pays développés. Les valeurs étant fondamentales dans le succès d'Awra Amba, une recherche sur ce thème permettrait peut-être d'enrichir les valeurs de la communauté.
- Étudier les techniques agricoles susceptibles d'être appliquées à Awra Amba pour améliorer la production alimentaire de leurs terres tout en respectant leurs ressources abiotiques. Sans être spécialiste de ces questions, il nous semble qu'Awra Amba n'a guère progressé en la matière, et n'a en tout cas guère insisté sur les techniques agricoles, hors les expériences actuelles d'agriculture hors sol. De nombreuses expériences d'agriculture biologique dans les pays en développement, y compris en Éthiopie, pourraient sans doute être très utiles.

Annexe : Petites incertitudes

Les questions précises apparues tout au long du texte sont regroupées ici, avec indication de la première page du § numéroté où elles apparaissent. Leur importance est indiquée par un nombre de "*". Les questionnements plus généraux, qui sont des sujets de recherche potentiels, ne sont pas repris ici, mais présentés en conclusion.

- Question 1* : quelle est la date de naissance de Zumra ? (§ 2.1 page 19)
- Question 2* : quelle a été la situation matrimoniale de Zumra au cours de sa vie (§ 2.1 page 19)
- Question 3*** : que pense Awra Amba du rôle de l'islam dans sa culture ? (§ 2.1 page 19)
- Question 4**** : quand la communauté s'est installée à Awra Amba, comment le terrain leur a-t-il été attribué ? Était-il attribué auparavant à d'autres ? (§ 2.1 page 19)
- Question 5**** : quand la communauté s'est installée à Awra Amba, le village existait-il déjà ? Y avait-il des habitants qui n'ont pas intégré la communauté ? Que sont-ils devenus ? (§ 2.1 page 19)
- Question 6** : combien de personnes comptait la communauté en 1972, sur combien d'hectares ? (§ 2.1 page 19)
- Question 7** : en 1972, la communauté s'est-elle installée à Awra Amba ou était-elle dispersée ? (§ 2.1 page 19)
- Question 8* : à quelle date Zumra a-t-il été libéré de prison selon le calendrier éthiopien ? (§ 2.1 page 19)
- Question 9** : à quelle date selon le calendrier éthiopien Zumra et ses disciples sont-ils partis à Bonga (1988 ou 1989 selon le calendrier grégorien) ? (§ 2.1 page 19)
- Question 10** : toute la communauté a-t-elle quitté Awra Amba pour aller à Bonga, ou certains seulement ont-ils été envoyés pour accompagner Zumra ? Combien ont accompagné Zumra ? Combien sont morts durant le trajet ? (§ 2.1 page 19)
- Question 11*** : quelle est la superficie de la communauté en 1995 : 17,5 ou 43 ha ? À quoi correspondent 43 ha ? Quelle est la superficie des prairies ? (§ 2.1 page 19 et § 2.3 page 25)
- Question 12* : quand les 60 personnes sont-elles revenues d'exil ? (§ 2.1 page 19)
- Question 13** : quelle est l'évolution de la population d'Awra Amba d'après le livre d'enregistrement des membres ? (§ 2.2 page 23)
- Question 14* : quel est le nom du *kébélé* dont dépend Arwa Amba ? Woji-Arba-Amba, Arba-Amba, Wojeina-Arvamba, ou Wej Arba Amba ? (§ 2.3 page 25)
- Question 15* : 'Taika' est-il le nom du lieu-dit où se trouve le village, comme Turegn ? (§ 2.3 page 25)
- Question 16*** : légalement, comment la propriété de la terre est-elle attribuée à telle ou telle personne ? (§ 3.2.3 page 37)
- Question 17**** : quelles structures sont ouvertes aux habitants non coopérateurs ? Quelles structures sont propres à la communauté de l'ensemble des habitants du village ? Comment les habitants du village non coopérateurs participent-ils à la gestion du village ? (§ 4.1 page 43)
- Question 18*** : quel rôle ont les journées du développement hebdomadaires ? Sont-elles vraiment

des assemblées générales où tous les coopérateurs (ou habitants du village ?) sont conviés ? Quelle est la fréquence des assemblées générales qui décident des affaires principales ? (§ 4.1 page 43)

Question 19** : y'a-t-il des comités qui gèrent des activités des non coopérateurs ? (§ 4.1 page 43)

Question 20*** : quelle a été l'évolution du nombre et de la liste des comités ? (§ 4.1 page 43)

Question 21* : produisent-ils du maïs, du sorgho, ou les 2 ? (§ 4.2 page 46)

Question 22** : quels sont les temps passés et les revenus pour les différentes activités (agriculture, filature et tissage, meunerie, commerce, autres) ? (§ 4.2 page 46)

Question 23** : l'âge minimal du mariage pour les garçons est-il de 20 ou 22 ans ? (§ 4.4.1 page 54)

Question 24** : y'a-t-il ou y'a-t-il eu des polygames à Awra Amba ? (§ 4.4.1 page 54)

Question 25*** : la contraception est-elle aussi un droit pour les jeunes filles et les femmes non mariées ? (§ 4.4.1 page 54)

Question 26** : comment sont vues les relations sexuelles hors mariage ? (§ 4.4.1 page 54)

Question 27** : l'eau aux pompes est-elle potable ? (§ 4.4.3 page 58)

Question 28** : vérifier la différence entre une conférence de familles qui réunit en cas de problème 2 ou 3 familles, et la réunion interne à chaque famille tous les 15 jours. (§ 4.5.2 page 60 et § 4.7 page 63)

Question 29** : les vieux vivent-ils chez leurs enfants ou dans la maison communautaire ? (§ 4.5.3 page 60)

Question 30*** : à Awra Amba, quand a lieu l'enterrement d'un défunt ? Les femmes et les hommes ont-ils des rôles spécifiques lors des funérailles ? (§ 4.6 page 62)

Question 31*** : quel est l'impact des pratiques de deuil sur les proches, à Awra Amba en comparaison des communautés voisines ? (§ 4.6 page 62)

Question 32* : comment fonctionne la cellule consultative des époux (Inter-spousal Consultative Cell) ? (§ 4.7 page 63)

Question 33* : quel est le pourcentage des enfants de la communauté qui vont à l'école maternelle selon leur âge ? Quelle est leur assiduité ? (§ 5.1 page 65)

Question 34*** : dans quelle mesure l'éducation donnée à l'école maternelle et en éducation mutuelle est-elle ouverte sur le monde ? (§ 5.1 page 65)

Question 35* : à quelle distance d'Awra Amba est le village de Maksegn ? (§ 5.2 page 67)

Question 36** : à quel âge les enfants entrent-ils à l'école primaire, en différenciant les enfants d'Awra Amba et les autres ? (§ 5.2 page 67)

Question 37** : les élèves d'Awra Amba sont-ils meilleurs que les autres ? (§ 5.2 page 67)

Question 38* : quelle est l'évolution du nombre de visiteurs au cours des années ? (§ 6 page 70)

Question 39**** : y'a-t-il une communauté sœur ? Où ? De combien de personnes ? Est-ce Awi ? (§ 6.2 page 74)

Références

- Awraamba, non daté. <http://awraamba-community.com/index.htm> (consulté le 10 janvier 2011)
- Atnafu Solomon, 2005. Social transformation among the Awra-Amba community (North-Western Ethiopia, Amhara region): change in gender roles and values. Master thesis, Addis Ababa univ., Dep. of sociology and social anthropology, Addis Ababa, Ethiopia, June 2005, 111 p.
- Basu K., 1999. Child Labour: Cause, Consequence and Cure with Remarks on International Labour Standards. *J. Economic Literature*, 37, 1083 - 1119. Cité par Yassin, 2008, p. 42.
- Bat-Gil Merav, 2009. Awraamba!!! www.travelblog.org/Africa/Ethiopia/Amhara-Region/Bahir-Dar/blog-440465.html
- Bengtsson B. (ed.), 1979. Rural development research. The role of power relations. SAREC report R4, World Conference on Agrarian Reform and Rural Development, Rome (Italy), 12 Jul 1979 / FAO, Rome (Italy); Swedish Agency for Research Cooperation with Developing Countries, Stockholm (Sweden), 89 p. Cité par Yassin, 2008, p. 112.
- Calvino Antoine, 2008. Awra Amba, une utopie africaine. <http://lestribulationsdantoine.blogspot.com/2000/01/12-awra-ameba-une-utopie-africaine.html>
- Calvino Antoine, 2009. Ethiopie : Le village qui aime les femmes. *Marie Claire*, août 2009. <http://lestribulationsdantoine.blogspot.com/2000/01/le-village-qui-aime-les-femmes-article.html>
- Crespo Claudine, 2011. Exposition sur Awra Amba. Médiathèque, Les Pieux, Manche. 6-11 mai 2011.
- Crespo Claudine, 2012. Communication personnelle, après une visite à Awra Amba du 28 au 30 mars 2012.
- CSA, 1994. Population and Housing Census. Central Statistical Authority, Addis Ababa. Cité par Yassin (2008/41).
- CSA, 2001. Ethiopia: Demographic and Health Survey Ethiopia 2000. Central Statistical Authority, Addis Ababa. Cité par Woldeamlak Bewket (2009).
- CSA, 2006. Ethiopia Demographic and Health Survey 2005. Central Statistical Agency, Addis Ababa, Ethiopia, RC Macro, Calverton, Maryland, USA, September 2006.
- CSA, 2007. The 2007 Population and Housing *Census* of Ethiopia: Statistical Report for Amhara Region, part 1. Central Statistical Agency of Ethiopia, 376 p. http://www.csa.gov.et/index.php?option=com_rubberdoc&view=doc&id=266&format=raw&Itemid=521
- EDH, non daté. Ethiopian Demography and Health: Amhara. <http://www.ethiodemographyandhealth.org/Amhara.html> (consulté le 15 avril 2012)
- France 24, 2009. Un îlot de parité en Éthiopie. 30 juillet 2009. <http://mobile.france24.com/fr/20090730-focus-reportage-ethiopie-femmes-parite-village-travail-egalite-hommes> ; English version: The Awraamba community, a beacon of hope. 30 July 2009. www.france24.com/en/20090730-focus-ethiopia-awraamba-community-women-men-rights-?quicktabs
- Haberland E., 1978. Special castes in Ethiopia. In Robert Hess (ed.), *proc. of the 5th int. conf. on Ethiopia studies*, University of Chicago, Chicago, p. 129-132. Cité par Yirga, 2007, p. 63.
- Habtamu Eden, 2009. Zumra Nuru: His Awraamba Community and His Quest for Utopia. www.ezega.com/News/NewsDetails.aspx?Page=news&NewsID=1472
- Habtamu Wondimu, Hirut Terefe, Yusuf Abdi, Konjit Kefetew, 2004. Gender and Cross-Cultural Dynamics in Ethiopia: The Case of Eleven Ethnic Groups. *CERTWID*, Addis Ababa Univ., 253 p. Cité par Atnafu, 2005, p. 22 ; Yassin, 2008, p. 34.
- Halpern Orly, 2007. In Ethiopia, one man's model for a just society. *The Christian Science Monitor*, 21 Aug. 2007. www.csmonitor.com/2007/0821/p01s02-woaf.html
- ILRI and MoA, 2005. Fogera Woreda Pilot Learning Site Diagnosis and Program Design. International Livestock Research Institute (ILRI) and the Ministry of Agriculture (MoA), January 2005, 78 p. <http://www.ipms-ethiopia.org/content/files/Documents/Atlas/Fogera-atlas2007.pdf>

- IPS, 2010. Une seule communauté montre la voie pour l'égalité de genre. 13 juillet 2010.
<http://www.streetnewsservice.org/news/2010/july/feed-240/une-seule-communaut%C3%A9-montre-la-voie-pour-l%E2%80%99%C3%A9galit%C3%A9-de-genre-.aspx>
- Joumard Robert, 2010a. Awra Amba, une utopie éthiopienne selon le web. 8 p.
http://local.attac.org/rhone/IMG/pdf/Awra_Amba_web_RJ_280510_FR.pdf ; English version: Awra Amba, an Ethiopian utopia, according to the web. 7 p.
http://local.attac.org/rhone/IMG/pdf/Awra_Amba_web_RJ_281210_EN.pdf
- Joumard Robert, 2010b. Awra Amba, une utopie éthiopienne. 13 p.
http://local.attac.org/rhone/article.php3?id_article=1489 ; English version: Awra Amba, an Ethiopian utopia. 12 p. http://local.attac.org/rhone/article.php3?id_article=1512
- Joumard R., 2011. Durable ? Éd. Ifsttar, Recherches R284, Bron, France, 292 p. <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00637532/fr/>
- Kendal F. E., 1983. Diversity in the classroom: A multicultural approach to the education of young children. Almy, M. (Ed.), Teachers College Press, New York. Cité par Yirga, 2007, p. 94.
- Levine D.N., 1965. Wax and gold; tradition and innovation in Ethiopian culture. The University of Chicago Press, Chicago and London. Cité par Atnafu, 2005, p. 44 et 80.
- Mamo Haile Michael, 2006. Awramba: A community resolute to self-help. www.ethiomeia.com/carepress/haile_michael_mamo_awramba.html
- Mekonnen Merhatsidk Abayneh, 2009. The wisdom of mediating family disputes in the Awramban community: Is it sustainable and worth-replicating? Master thesis, Addis Ababa univ., Inst. of Peace and Security studies, Addis Ababa, Ethiopia, 114 p.
- Melles Fantahun, 2003. Awra Amba Community, Amhara Region. Weaving Cooperative. In Ten Success Stories on Business Development Services. EBDSN, Addis Ababa, p. 5-6. www.bds-ethiopia.net/1-documents/booklets/10-success-stories.doc
- Nait Sid Kamira, 2006. La femme dans la société kabyle. www.gitpa.org/People%20GITPA%20500/GITPA%20500-3_BIBLIOagadir5.pdf
- Ndura E., 2004. Teachers' discoveries of their cultural realms: Untangling the web of cultural identity. *Multicultural Perspectives*, 6(3), 10-16.
http://digilib.gmu.edu:8080/dspace/bitstream/1920/2940/1/teachers%20discoveries%20of%20their%20cultural_final.pdf (consulté le 7 mars 2012)
- ORDA, non daté. Documents non publiés. Organization for rehabilitation and development of Amhara, Bahardar, Éthiopie. Cité par Atnafu, 2005, p. 26-28 et 47, et par Yassin, 2008, p. 51.
- Rancière J., 2005. La Haine de la démocratie. Éd. La Fabrique, Paris, 110 p.
- Schwab Tobias, 2010. Ein Dorf beginnt zu wirtschaften. *Frankfurter Rundschau*, 29 avril 2010. www.fr-online.de/in_und_ausland/wirtschaft/aktuell/2568536_Bedingungsloses-Grundeinkommen-Ein-Dorf-beginnt-zu-wirtschaften.html. *Traduction française* : Namibie : Les miracles du revenu minimum garanti. *Courrier international*, 29 mai 2010. www.courrierinternational.com/article/2010/04/29/les-miracles-du-revenu-minimum-garanti
- Shindondola-Mote Hilma, 2009. Namibia: Otjivero's Big Shows It Can Work. *allAfrica.com*, 12 June 2009. <http://allafrica.com/stories/200906120619.html>
- Sisay Andualem, 2007. Ethiopia: Zumra's new lifestyle perception. *AfricaNews*, 29 Nov. 2007. www.africanews.com/site/list_messages/13461
- Stine Pierre, 2012. Rendez-vous en terre inconnue - Zabou Breitman chez les Nyangatom en Éthiopie. Film, 1h 49 min, Adenion TV France, France 2, France 5.
- Tervo Paulina, 2009. Awra Amba. 28 minute film, Write this down productions, UK. www.writethisdown.co.uk, www.awraamba.com ; extraits: <http://tv.oneworld.net/2009/04/21/awra-amba-short-film/>, www.ethiotube.net/video/900/Awra-Amba--a-Documentary-film, <http://awraamba.tumblr.com/>, www.susiarnott.co.uk/page2/page19/page19.html
- Truman H., 1949. Inaugural Address before Congress. January 20, 1949. www.trumanlibrary.org/whistlestop/50yr_archive/inagural20jan1949.htm (consulté le 24 juin 2012).
- UNICEF, 2012. Statistiques. www.unicef.org/french/infobycountry/ethiopia_statistics.html (consulté le 7 mars 2012)

- Williams C.L. (ed.), 1993. Doing "Women work" men in non-traditional occupations. Sage Publ. Inc, California. Cité par Atnafu, 2005, page 2.
- Woldeamlak Bewket, 2009. Rainfall variability and crop production in Ethiopia - Case study in the Amhara region. Proc. 16th Int. Conf. Ethiopian Studies, ed. by Svein Ege, Harald Aspen, Birhanu Teferra and Shiferaw Bekele, Trondheim, p. 823-836.
<http://portal.svt.ntnu.no/sites/ices16/Proceedings/Volume%203/Woldeamlak%20Bewket%20-%20Rainfall%20variability%20and%20crop%20production.pdf>
- World Bank, 2004. Four Ethiopias: A Regional Characterization. Assessing Ethiopia's growth potential and development obstacles. World Bank, Washington, 46 p.
<http://siteresources.worldbank.org/INTETHIOPIA/Resources/PREM/FourEthiopiasrev6.7.5.May24.pdf>
- WWF, ZSL et GFN, 2006. Rapport Planète vivante 2006. WWF, Gland, Suisse, 42 p. [www.wwf.fr/s-informer/nos-missions/modes-de-vie-durables/documents /rapport-planete-vivante-2006](http://www.wwf.fr/s-informer/nos-missions/modes-de-vie-durables/documents/rapport-planete-vivante-2006) (consulté le 15 février 2011).
- Yassin Seid Mohamed, 2008. The Working Traditions and their Contribution to Rural Development, in Awra Amba Community, Northern Amhara Region - Ethiopia. MS thesis, Mekele univ., Faculty of dryland and agriculture and natural resources, Mekele, Ethiopia, March 2008, 175 p.
- Yirga Abebaw, 2007. The cross-cultural experience of the Awra Amba community children at primary school: Implication for multicultural education. Master thesis, Addis Ababa Univ., Dep. of Ethiopian languages and literature education, Addis Ababa, Ethiopia, 118 p.